

LA PORTE DU SOLEIL.

mprimerie Hydraulique de Giroux et Vialat,
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.

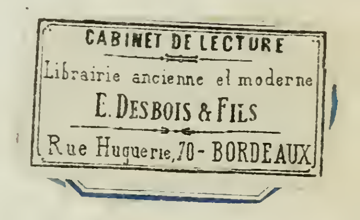
LA PORTE

DU

SOLEIL

PAR

ROGER DE BEAUVOIR.



I

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1844

I.

Tristesse du départ. — Bayonne. — Biaritz. — Le Calesero. — Mon compagnon de route, son majordome et son perroquet. — L'église de Saint-Jean-de-Luz. — La Bidassoa. — Le dernier gendarme français. — Irun. — Hernani. — Tolosa.

A Mme LA MARQUISE DE V. G.

Tolosa, 25 septembre 1841.

Il faut convenir, chère Marquise, que, pour visiter votre belle patrie, je ne pouvais partir de Bayonne sous la protection d'un meilleur guide que saint Cléophas dont le calendrier chôme la fête aujourd'hui. Je vous crois trop bonne Espagnole pour ne pas être sûr que votre souvenir garde une place à ce

être, ils affronteront l'écueil et la tempête.

N'est-ce pas un peu le sort de celui qui vous écrit? Au lieu de rester au port, le voilà qui s'aventure par les chemins, sans autre boussole que sa fantaisie, aspirant aux profondeurs de l'horizon et de la plaine, après cette vie des Pyrénées où le regard est captif, où l'aspect des glaciers et des montagnes vous écrase. Mais en vérité pourquoi donc chercher l'Espagne? L'Espagne, chère marquise, est un thême dont la frénésie des touristes a passablement abusé. Il semble que tout n'y soit que guitares et sérénades, collations aux dames, et sonnets enrubannés; les routes y sont charmantes et les balcons de chaque ville ornés de fleurs et de femmes. Depuis que Figaro a paru chez nous avec sa résille, Suzanne avec son voile, et Basile avec son chapeau de trois pieds, depuis que madame Malibran a chanté Rosine et que Monpou (qui n'a point vu l'Espagne avant de

mourir!) a mis en circulation les délicieuses chansons de Musset, voilà toute une Espagne éclose dans le cerveau des moindres boutiquiers de Paris, une Espagne satinée, mignonne comme un portrait de femme de M. Dubuffe, une contrée commode où l'on entre par les fenêtres chez les dames, et où l'on déchire par forme d'amusement la robe des alcades, un Eldorado de grenades, d'aventures, et de poignards qui ne blessent pas : en un mot, un coin de terre à l'usage des fabricants de vers, des amoureux et des peintres, où la vie est belle, les heures faciles, le ciel pur ; — le paradis de Mahomet, moins l'ennui de l'alcoran et l'abstinence du vin !

Pour mon compte, je dois vous avouer que je me complais singulièrement dans ces mensonges. Cette terre ainsi enluminée par les poètes et les romanciers de tous pays, cette île enchantée où chaque nymphe est une syrène, chaque arbre un parfum, chaque

fleuve une urne d'or, m'a souvent apparu comme un mirage lointain dans la splendeur d'un beau rêve ; je l'ai vue, je l'ai touchée, elle m'a souri ; maintenant je tremble de soulever le voile qui la couvre. Trouverais-je demain dans cette magicienne aimée une femme adorable ou une senora décrépite? Hier, j'étais heureux ; demain, serai-je détrompé? Le voyage qu'on fait sur l'aile des songes est le meilleur des voyages. Je suis de ceux qui croient à l'amour d'une maîtresse absente, devant une boucle de cheveux, une lettre, un portrait ; il me semble alors impossible qu'elle me trompe ; je lui prête un cœur, une mémoire, une flamme impérissable ; en un mot, ce qu'elle n'a pas : apparaît-elle à mes yeux dans un retour réel, et en m'enlaçant de ses bras , le prestige cesse et tous mes doutes me reviennent. Alors, et comme il arrive à cette morne fiancée de Williams, à la pâle Lénore arrivée au terme de sa course, je vois tomber une à une cha-

que fleur de sa coiffure, la couleur de son teint s'efface peu à peu, ce n'est plus une femme, c'est un fantôme que je presse. Tel est, pour moi du moins, le singulier effet de l'absence ; et j'éprouve un moment de crainte solennelle en touchant la main ou les lèvres de l'amie que je retrouve.

Ce vague instinct de frayeur, ce sentiment inquiet me poursuit jusqu'aux frontières de l'Espagne. Je vais boire enfin à cette coupe frottée de miel, où ne résident peut-être que l'ironie et l'absinthe. Mais l'esprit de l'homme est ainsi fait, qu'il veut suivre éveillé la ligne de ses rêves ; des voix mystérieuses le troublent et l'excitent ; et, sourd aux prières amies qui le retiennent, il se fait l'esclave de sa chimère. Le temps arrive où il ne compte plus guère ses années que par ses voyages ; les crans faits au bâton du pèlerin égaient ou attristent sa pensée. Pauvre instrument que le génie du poète, mandoline usée dont il a souvent besoin de rajeunir les cordes pour

chanter! Prédestinés entre tous à la vie errante, ces malades ont besoin de changer d'air et de lieu ; étonnez-vous donc qu'ils cherchent d'autres brises! Dieu a ouvert à tous le livre de la création, mais c'est surtout pour eux qu'il a créé le fruit qui étanche la soif, la colline bleue qui réjouit l'œil de son azur, le vent embaumé qui fait pencher l'arbre de la plaine. Il sait qu'aux travailleurs brûlés du soleil il faut l'ombre et la rosée, qu'aux marcheurs débiles il faut les sources qui retrempent les forces. Il a soin de ceux qui vivent du pain de l'intelligence, de ceux qui l'adorent dans les plus petites fleurs de la vallée comme les rocs escarpés qu'habite l'aigle. En peintre fier de son œuvre, il veut que nous l'admirions partout.

Le 25 septembre fête de saint Cléophas, me voilà donc prenant congé de Bayonne par la jolie route de Biaritz. La pluie du matin ne nous effrayait nullement, mon compagnon de voyage et moi; nous étions sûrs qu'elle ne

dépasserait guère les limites de Saint-Sébastien. Pour mon compte, en effet, j'ai vu peu de villes dont le climat soit moins favorisé que Bayonne ; les déluges quotidiens du mois de septembre en rendent le séjour maussade. Le lourd *calesero* qui devait nous voiturer jusqu'à Madrid pendant cinq grands jours mortels avait tout d'abord attiré mon attention. Cette prison roulante ne ressemblait pas mal à cet immense *panier à salade* dans laquelle on voiture en France les condamnés ; le *mayoral* (1) tenait sa liste en main et appelait les voyageurs à haute voix ; il advint de là plusieurs quiproquos assez comiques : une servante espagnole, une simple *criada*, voulait se nicher à toute force dans l'intérieur parce qu'elle avait nom Inès, et que la feuille du mayoral portait ce nom. Mais la présence d'une nouvelle arrivée vint bientôt tout remettre en ordre ; c'était sa maî-

(1) Conducteur.

tresse qui avait pris le coupé avec ses enfants et l'avait exilée ainsi que ses autres femmes dans la rotonde. La *pobrecita* descendit en nous jetant un long regard de tristesse ; je crois que notre compagnie l'eût distraite et qu'elle eût voulu prendre sa part de notre gaîté.

Mon compagnon de voyage (un de vos compatriotes) avait trouvé plaisant d'emporter jusqu'à Madrid l'oiseau cher aux nonnes de Gresset , un *loro* superbe, et que, dès l'abord, son majordome, nommé Juan qui voyageait avec nous, crut devoir traiter avec tous les honneurs dûs aux Altesses. Plus silencieux que Vert-Vert, ce dont je lui savais bon gré, le perroquet du sénor Rafaël M... se comporta si bien durant tout le temps de la route qu'en France j'eusse intrigué pour lui faire avoir le prix de vertu. En revanche, il y avait sur l'impériale un singe furieux qui faisait un bruit du diable dans sa cage; je n'ai vu de ma vie d'animal plus laid et plus

impudent; il se pouvait bien faire qu'il dévorât le pauvre perroquet à la première couchée de notre carrosse, mais Dieu veilla sur l'oiseau de mon ami, il était écrit qu'ils arriveraient tous deux sains et saufs rue d'Alcala.

L'attelage du *calesero* n'avait rien que de fort ordinaire quand nous partîmes de Bayonne; ce n'est qu'à Irun que l'on prend en effet les mules et toute la livrée ordinaire aux routes d'Espagne. Nous n'étions que trois dans l'intérieur, je fis un vœu à don Cléophas de lui donner au moins un nombre égal de cierges si nous ne devions pas nous charger en route d'autres voyageurs. Ce *calesero* est, en effet, la plus horrible boîte que l'on puisse voir : tout y fut calculé, je crois, pour vous rompre les jambes, et, du temps de Philippe II, ce n'eût pas été, je vous jure, une mauvaise idée de l'Inquisition de l'adopter en guise de cabinet de tortures. Mon compagnon me fit voir, au moment de

notre départ, deux pistolets à double détente. Ils étaient chargés, et il m'en présenta un.

— Les conversations à brûle-pourpoint, me dit-il, sont ici tout à fait locales. C'est avec cette précaution galante que l'on quitte Bayonne, et, il n'y a pas huit jours, la diligence a été attaquée près de Somo-Sierra. — Jusque-là, repris-je, nous avons quatre jours, et je vous objecterai qu'on peut verser, ce qui diminue beaucoup la chance des voleurs.—La voiture s'ébranla, le perroquet siffla un air catalan, le mayoral s'assit sur le siège et nous partîmes.

Je fermai d'abord les yeux pour ne point voir cette route de Biaritz côtoyee, hélas! avec vous; les hortensias penchés par la pluie, les convolvulus aux clochettes brisées, les géraniums arrachés, brisés par le vent, tout lui donnait, ce matin-là, un air de désolation. Des cantonniers travaillaient pourtant avec ardeur aux bas côtés, comme si le temps eût été superbe; les roues du char que traî-

nent les bœufs criaient comme d'habitude, il y avait même quelques femmes en cornette à leur fenêtre, réveillées sans doute par le bruit de l'équipage. A deux lieues de Biaritz, je me retournai, et vis à ma droite la mer dont la pluie confondait alors l'horizon avec la brume; elle semblait regarder avec amour le mamelon bleu de Saint-Sébastien, tandis que des nuages coupaient à gauche lse montagnes environnantes. Des plaines larges et mouvementées, quelques champs de maïs malades et jaunes formaient le premier plan de cet Océan aux lames bruyantes, sur lequel fuyait alors une longue traînée d'hirondelles. Nous passâmes à Saint-Jean-de-Luz tandis que je rêvais encore, dans les plis de mon manteau où je m'étais *embossado* (1), à la *grotte d'amour* (2) et aux souvenirs en-

(1) Embossé.

(2) Cette grotte tire son nom de deux amants qui n'avaient que ce lieu-là pour se voir; la marée montante les y surprit et ils furent noyés.

chantés de Biaritz. Saint-Jean-de-Luz, célèbre par le mariage de Louis XIV, est, selon moi, assez pauvre d'aspect, mais il serait peu révérencieux pour le grand roi de ne pas visiter l'église qui garde encore l'exacte représentation de cette belle cérémonie pour laquelle le roi d'Espagne vint tout exprès de Madrid, et où le seul carrosse du roi arrêté au porche coûtait soixante-quinze mille livres (1). Comme je vous sais curieuse du beau style de Louis XIV, et surtout de l'étiquette des règnes, je ne puis mieux faire que de vous présenter le narrateur suivant qui vaut à coup sûr mieux que moi et dont la

(1) Ce carrosse était brodé de broderie relevée quoiqu'alors la broderie n'eût fait que baisser, à cause, dit Montreuil, que *force gens de néant en portent.* Parmi les gens de la cour il y avoit, ce jour-là, pour deux millions de broderie. Le roi de France, s'excusant près du père de l'infante Marie-Thérèse, de la peine que ce mariage et cette route lui avoient donnée, le roi d'Espagne répondit : « Je serais venu à pied, s'il eût été nécessaire. » V. la *galerie de l'ancienne Cour*, p. 115, T. I.

perruque et les gants sentent la poudre de Chypre.

« Le mercredy, neufième juin (1), on fit le mariage du Roy et de la Reyne en propre personne. Il y auoit des balustres dressez auec des piliers de bois et des planches jointes ensemble au lieu de paué, depuis le logis de la Reyne-Mère où l'infante auoit couché les deux nuits passées, jusqu'à la porte de la paroisse de Saint-Iean-de-Lus, où toute la cérémonie alla à pied. Estant arriués dans l'église, la Reyne et le Roy de France n'eûrent qu'un mesme théâtre et qu'un mesme carreau, qui étoit fort grand. La Reyne-Mère en eut un à elle seule. Personne n'alla à l'offrande que le Roy et la Reyne. Le roi n'auoit qu'un habit de drap d'or tout couuert de dentelles noires. Presque tous les Grands Seigneurs en auoient vn pareil : de sorte qu'il n'estoit distingué des autres que par sa bonne mine. Le Roy ne voulut ni comédie ni bal,

(1) 1660.

et se coucha à dix heures dans le lit de la Reyne qui s'étoit couchée un peu auparavant dans une chambre qui estoit joignant la sienne. . . . .

. . . . Ceux qui disaient que Philippe quatrième n'auoit point d'autre majesté que celle qu'il se donne auec sa lenteur, ses pas contez, et ses yeux immobiles, ont tort; car il est de fort belle taille, et quoy que son visage soit maigre et un peu maladif, qu'il n'aye que fort peu de cheueux, on remarque qu'il a été admirablement bien fait dans sa jeunesse. Il ressemble plutôt à vn Flamand qu'à vn Espagnol; aussi le Roy son père estoit petit-fils de l'Empereur Charles-Quint natif de Gand. L'Infante ressemble à la Reyne-Mère sa tante, elle a les yeux admirables, les lèvres d'un rouge si beau, que ceux qui ne s'y connoistroient pas soupçonneroient qu'il eût esté mis par ses propres mains, et non pas par les mains de la nature. Elles sont un peu relevées, c'est-à-dire belles à

voir : mais bien meilleures encore à baiser, pour un Roy, cela s'entend. Le teint d'un blanc à éblouyr, vne douceur et vn charme inexplicable dans la moindre de ses actions; ce que j'en estime le plus, c'est une fleur de santé sans égale (1). »

Cette église possède un escalier à rampe de fer, qui vous conduit au portail par quelques marches. Arrivé dans l'intérieur, vous y trouverez les draperies et les tentures du temps, vous pressentez déjà le déluge d'odes, de madrigaux, de sonnets qui va fondre sur le royal élève de Mazarin.

Les Grâces, d'amour échauffées,
Nuds pieds, sans jupe, décoiffées,
Se tiennent toutes par la main,
Et d'une façon sadinette
Se branlent à l'escarpolette
Sur les ondes de votre sein.

Ces vers de Malherbe, les poètes du temps

(1) Lettres de Montreuil, p. 407. Paris, édition de Claude Barbin, au Palais.

de Louis XIV eussent pu les appliquer à la mer de Saint-Jean-de-Luz pour un jour si renommé. La mer, en effet, c'est le plus beau coup-d'œil et le charme le plus sûr de Saint-Jean-de-Luz; elle arrive à son chenal comme une jeune et folle danseuse. Un rayon de soleil se jouait alors aux flèches de l'église; en regardant ce vaisseau de pierres, je me sentis pris d'une indicible rêverie. La jeune reine épousée en ce lieu même par notre roi Louis XIV, dans cette ville de Saint-Jean-de-Luz (1) qui *sentait alors le grand Cyrus à pleine bouche* et où Montreuil entendit Otheman (2) jouer si bien de la viole, ne vit-elle pas succéder, en effet, bientôt pour elle les tristesses aux fêtes, l'élégie aux pompes de l'ode? Vous vous rappelez peut-être que,

(1) Lettres de Montreuil, p. 426.

(2) « Otheman joua de la viole une demi-heure, je de-« meurai tout ce temps-là sans songer à vous. Mais ne « vous en fâchez pas, l'Infante fut oubliée aussi bien que « vous, et le Roy écouta cet illustre aussi attentivement « que moi. » *Ibid.*, p. 408.

pendant tout le cours de cette longue cérémonie du mariage, madame de Noailles sa dame d'atours soutenait dans l'église, à cause de sa pesanteur, la couronne d'or que la pauvre petite devait porter sur la tête? Ce bandeau royal fut pour Marie-Thérèse une vraie couronne d'épines. Elle succomba sous le poids de ses chagrins, et les efforts qu'elle fit toute sa vie pour dissimuler sa morne tristesse hâtèrent sa mort. On a dit qu'en mourant elle mit sa bague au doigt de madame de Maintenon comme pour indiquer au roi le choix qu'il devait faire, choix déjà fait dans le cœur de Louis XIV. Ce dernier vœu de la fille d'un roi d'Espagne pour le bonheur d'un ingrat n'est-il pas alors, Madame, le trait le plus saillant de son martyre?

Au moment où nous passions, je remarquai sous les maisons à arcades plusieurs femmes à coëffes noires, l'une d'elles nous donna le salut commun en Espagne : *Baya*

usted con Dios! C'était une vieille aussi ridée que la mère du Titien dans son fameux portrait qui est à Venise. Si elle ne m'eût pas dit ces paroles de paix, je l'eusse prise assurément pour une *gitana.*

Nous laissons à droite Andayes avec son clocher, l'église de Bidache qui n'a rien de remarquable ; le regard plane alors sur l'océan qui se resserre, et Fontarabie vous sourit à gauche dans une vallée charmante encadrée par les montagnes. Les bœufs au char gaulois descendent majestueusement le chemin, le vent de la mer agite les noisetiers et les chênes. Irun fait face à Fontarabie , et tous deux se regardent comme les vedettes d'un camp. Il y a six ans, on ne trouvait qu'une maison à Béhobie ; ce petit village s'est accru et son appparence est assez propre. C'est en cet endroit qu'un gendarme français vous demande vos passeports. Avez-vous bien songé à cela? le dernier gendarme français! le dernier repré-

sentant de cette milice sur laquelle Odry écrivit de si belles rimes! Je tendis mon passeport à ce dernier des Mohicans, il conservait le chapeau à cornes, les gants montant au milieu du bras, le long sabre et le fameux col en crinoline.

« . . . . . dont la ganse impuissante
« Dissimule assez mal une chemise absente (1).

Ce guide officieux nous mena à ce qu'on nomme la *police*. De la chambre affectée à cette police, mon regard entrevit Irun par un des carreaux sales et fumeux, Irun avec sa flèche élancée et les masses brunes de son église. Nous voici sur la Bidassoa près de l'île des Faisans de royale mémoire, et il n'y a plus à s'en dédire, ce lieu se nomme le *passage*. On traverse le pont de Béhobie gardé d'un côté par un tourlourou du 38e (à qui, par parenthèse, j'ai donné en forme d'a-

(1) Méry.

dieu national mon dernier cigare de France) et de l'autre par un soldat espagnol. Si vulgaires que soient les adieux adressés au sol natal, on éprouve à passer ce pont de la Bidassoa je ne sais quelle superstitieuse tristesse, le cœur se resserre en voyant cette brusque ligne de démarcation et l'on tend les mains à ces plaines où réside peut-être la meilleure partie de votre âme. Les problèmes du cœur sont inépuisables, et pour moi j'essuyai une larme furtive en serrant la main de ce soldat français du 38e qui se mit à fumer mon cigare de l'air indifférent d'un Arabe.

La seule physionomie d'Irun ne tarda pas à dissiper ces impressions mélancoliques. Son église svelte, ses jolies fabriques, ses maisons espagnoles où l'on aperçoit enfin des balcons et des rideaux que le vent fouette, ses filles brunes coiffées de la natte qui retombe au bas de leurs reins, ses pignons de bois ciselé, sa population tourbillonnante autour de nous comme l'abeille au-

tour de la ruche, tout contribue à vous faire toucher au doigt le changement d'air et de sol; vous vous trouvez placé devant un vrai décor d'opéra. Le jeu national des provinces basques, le jeu de paume, était en pleine vigueur à Irun, lorsque nous sommes arrivés; j'ai profité de la station que fait le *calesero* pour jouir à mon aise de la jolie vue qu'offre l'assiette de cette ville. Le pont de Béhobie, Saint-Sébastien vis à vis d'Irun, des champs de maïs coupant de leur couleur vive ces deux cités brunes de ton, Fontarabie sur la mer et adossée comme une immense chapelle au bleu de la montagne; des nuages d'un blanc pâle courant sous le souffle du vent vers la France, et des terrains fauves s'illuminant de temps à autre sous les lames tranchantes d'un beau soleil, tel est le spectacle que m'offrait ce sol déchiqueté vingt fois pourtant par la guerre, mais à qui l'engrais des batailles semble avoir été profitable. Revenu à la Place, j'admirai l'hôtel de

ville transformé inhumainement en caserne ; il a du caractère, une belle façade, et n'est plus en harmonie qu'avec la colonne de pierres aux armes de Biscaye où s'est arrêté le calesero.

On déjeûne à Irun, si toutefois on peut appeler déjeûner l'énorme quantité de viandes et de plats qui défile devant vos yeux et qui fait songer involontairement à la colossale tournure de maître Corcuélo l'hôtellier de Gil-Blas, honnête homme qui ne goûtait pas le dernier des mets servis à ses visiteurs. La servilité me parut tout d'abord bannie des mœurs de l'Espagne, à voir tous ces hommes de différentes classes parlant entre eux devant la *posada*, citadins et paysans, militaires et commis, chacun gardant toutefois son rang, et ne donnant juste à son interlocuteur que la réplique nécessaire. La table était servie par une belle grande fille aux joues de roses, à la peau d'un blanc de cire ; elle avait une cocarde rouge au bas de sa

natte, et se donnait, pour plaire aux voyageurs, un mouvement qui ne prêtait pas peu à l'élasticité de sa taille. Le mayoral voulut bien m'apprendre qu'elle se nommait Jacinte et qu'elle avait six sœurs presqu'aussi belles que leur aînée, ce qui, certainement, compose au besoin un fort joli corps de ballet. Cependant et malgré cette belle apparition, je ne touchai presque à aucun plat, la cuisine espagnole étant pour moi une sorte d'abîme dont je m'exagérais peut-être la profondeur. En effet, je ne tardai pas à voir déguster devant moi par vos intrépides concitoyens une foule de mets safranés, huilés, épicés, dont l'odeur ressemblait assez à du savon rance, et qu'ils prenaient pourtant grand plaisir à digérer. Le vin me parut sentir le bouc, et le malaga avait un goût de réglisse. Les mélodrames français où l'on jure *par saint Jacques de Compostelle* vantaient beaucoup trop le vin de Valdé-Penas pour qu'a-

près cet essai je commisse la faute d'en demander.

Cependant on s'attroupait dans la rue autour du *calesero* attelé en un clin d'œil de ses huit mules. Le petit postillon (1), le *zagal* (2), *l'escopetero* (3) étaient à leur place, il ne manquait plus que le mayoral qui descendit de l'auberge où il avait présidé le déjeûner au premier étage avec la tranquillité d'un alcade. Les huit mules, rasées artistement, suivant la coutume, ne tardèrent pas à se mettre en marche pendant que les petites mendiantes

(1) Ce petit postillon se tient en tête des mules, et ne s'embarrasse aucunement de l'attelage.

(2) Le *Zagal* est un drôle agile qui court près des mules, les excitant tour à tour de la voix et du fouet.

(3) *L'escopetero*, qu'ils nomment par raillerie : *le médecin des voleurs*, se tient sur le derrière de la voiture avec deux espingoles chargées. Il porte la veste, le *sombrero*, et une ceinture de cuir noir pour les cartouches; cette ceinture se nomme communément la *cartuchera ;* cet homme, ce protecteur, est le plus souvent un ancien voleur retiré. Il a la veste brune ou couleur de peau de taupe, et le chapeau noir en pain de sucre.

d'Irun nous présentaient des fleurs et des paniers de fruits au bout d'un bâton à la portière de la diligence. Nous voici dans la Sierra qui continue les provinces basques, et je remarque bientôt à Oyarzun, petite ville bâtie en belles pierres, l'hôtel de ville avec les armes de Biscaye ; à gauche, apparaît le phare de Saint-Sébastien. Hernani vient ensuite, Hernani à moitié brûlé et noirci comme un cyclope qui sort de son antre ; Hernani sur le pont duquel il s'est perdu cinq mille hommes. Entre Irun et cette ville, le maïs est très beau et développe en paix ses rubans verts sur ces champs peuplés de morts. Derrière Hernani et posé comme un nid d'aigle, le château de Santa Barbara se détache sur la teinte bleue du ciel ; l'attaque de cette redoutable position, emportée par les troupes de la Reine à la baïonnette, ne forme pas une des pages les moins remarquables de la dernière guerre.

L'aspect d'Hernani est fait pour serrer le

cœur. Rien qu'à voir ce site et ces murailles, on devine à quelles héroïques résistances ont dû s'attendre les vainqueurs ; on aime ces maisons écussonnées qui se sont toutes défendues avec leur couronne de pierre au front. Tout dans cette ville est sombre et colossal ; celle-ci vraîment a bien le teint d'une Castillane. Le postillon que nous avions était un ancien officier carliste ; il en était revenu à son premier état, celui de mener des chevaux après avoir mené des soldats. La défense d'Hernani par les soldats carlistes fut, vous le savez, aussi valeureuse qu'opiniâtre ; ils se battaient de maison en maison, et les balles dont les trous sillonnent chaque mur témoignent assez de l'ardeur d'une pareille lutte. Les Anglais tenaient derrière dans la plaine ; cette plaine semée de villages brûlés, d'églises sans toitures, de pans de murailles croulés, ces vestiges de désolation, nous les retrouverons jusqu'à Vittoria ; et c'est là certainement la plus triste et la plus

intsructive préface de ce livre sévère nommé
la Castille, livre déchiré aujourd'hui par
tant de mains qui jadis n'auraient pas eu le
droit d'y toucher. Avant Hernani, nous laissons à droite le chemin de Saint-Sébastien,
et nous voilà bientôt devant le portail d'une
église assez belle dans le style de celles
de Rome ; cette église d'Hernani est le
premier temple dans lequel je suis entré.
Il n'y avait qu'un pauvre sur une natte à moitié pourrie ; il ressemblait à l'un de ces philosophes en guenilles que j'ai vus à Gênes et
que peignit votre Ribera. A côté de l'église,
quelques beaux jeunes gens s'exerçaient au
jeu de paume, le jeu favori des provinces, à
ce que m'apprit le mendiant que je fis causer ; il ajouta qu'en ce pays on se passerait
plutôt d'église que de jeu de paume. Cela me
donna à penser un peu, et je me dis qu'au
temps de Philippe IV l'Inquisition eût rôti
l'auteur d'une pareille observation. L'Espagne, à cette heure, en est à la France de 1780.

elle commence à se moquer de ses croyances. Si la vue d'Hernani m'avait frappé, je puis vous assurer que le propos du mendiant ne me fit pas une moindre impression, l'ironie d'un peuple contre sa foi religieuse m'ayant toujours paru l'indice irrécusable de sa décadence.

A Andio, où il y a garnison, je remarque encore une jolie église avec son cloître à côté ; c'est sur le pont de ce village que mourut le général Gurrea. Vous ne sauriez vous faire une idée exacte de l'impatience d'un voyageur en traversant ces pays ainsi dévastés par la guerre ; il aspire à des contrées plus douces et plus heureuses ; il lui répugne d'enregistrer à chaque heure des engagements et des attaques. Villa-Bona franchie, on arrive au pont de Tolosa. Ses fabriques et son église se dessinent nettement à l'œil ; l'église est svelte, charmante ; la ville a des toits en saillie qui débordent sur ses rues, des balcons coquets, un air de décor et d'arrangement qui plaît à

l'œil du peintre. Des officiers espagnols à l'épaulette traînante (mode assez disgracieuse à mon avis), fument la cigarettte devant notre *posada*, quelques prêtres en chapeau à la Basile se dirigent vers Saint-Jean. J'ai fait comme eux, et je suis allé rendre visite à cette église dont la façade est d'un bon style.

L'intérieur en est orné comme tous les intérieurs de temples espagnols; sa coupole est haute, sa nef flanquée de chapelles à clinquants dans lesquelles j'ai vu pour la première fois ces grands Christs éplorés, dont les cheveux, tombant en fleuve sur un des côtés du visage, produisent dès l'abord une sorte de terreur mystérieuse. Les orgues jouaient leur musique accoutumée, musique criarde et rauque s'il en fut. En sortant de l'église, je rencontrai plusieurs *frailes* en chapeau à la Basile, ils marchaient d'un pas précipité; un seul, le plus vieux de tous, s'approcha de moi en me voyant planté d'un air de

curieux devant la façade. J'avais souri en voyant le dernier gendarme français au pont de la Bidassoa, je fus pris d'un singulier étonnement en voyant le premier prêtre espagnol. Celui-ci pouvait avoir soixante ans. Il y avait dans ses moindres manières un mélange de gravité et de tristesse. Cet homme n'avait rien du moine de Sterne, ce bon moine si naïf que le seul aspect de son froc et de sa tabatière de corne vous met une joie douce au cœur; celui-ci portait le poids de sa mission comme un fardeau. Le clergé d'Espagne a été tout, à cette heure il n'est plus rien. Le prêtre en question causa longtemps avec moi, il m'entretint longtemps de l'abbé de Lamennais dont il avait, dit-il, traduit le livre : *les paroles d'un Croyant.* Il était assez mal mis, et il m'assura qu'il ne vivait que d'aumônes. — On nous a réduits à cinq réaux par jour, me dit-il (vingt-cinq sous de France), mais ce revenu si minime n'est que fictif ; il ne nous

est pas même payé. Ce souverain déchu me fit peine à voir, je lui achetai quelques médailles, et il me conduisit jusqu'à l'auberge.

La *Fonda* nous attendait pour le repas, le papier grisâtre de la salle à manger où se trouvait une table de vingt-cinq couverts, à laquelle ne tardèrent pas à s'asseoir indistinctement, voyageurs, officiers et *mayorals*, représentait des combats de taureaux dessinés par l'Apelle le plus novice de Tolosa ; quelques-uns de ces taureaux n'avaient que trois jambes. Comme la couleur bistre manquait sans doute au peintre, il les avait enluminés d'un ton vert choux tout à fait local pour une salle à manger. Ainsi faits, ils me parurent aussi beaux qu'une fresque d'Herculanum. C'étaient les premiers taureaux que je voyais, et j'éprouvais à les contempler la joie des sauvages de Christophe Colomb quand il leur fit voir un fusil. Chaque matador me semblait devoir se nommer Montès, et le cirque figuré par une ligne de cobalt du ton le plus

insolent devait être au moins celui de Séville ou de Madrid. L'apparition d'une vingtaine de plats mit fin à mon admiration candide pour ce décor; l'odeur de plusieurs sauces infectant le musc comme le sac d'une douairière me fit retourner. C'était le dîner, et chacun y mangea, excepté moi. La table était pourtant servie à profusion, et le maître d'hôtel vint recevoir en personne au dessert les félicitations de chaque convive... Accablé de fatigue, je m'endormis sur un lit horrible, songeant, comme Sancho au jeu de passe-passe, de ce dîner, auquel il ne manquait que la baguette de baleine du médecin Pedro Recio de Aguero gradué à l'Université d'Osuna. Pour me consoler, je me nourris de la lecture du chapitre XLIX où le brave écuyer mange enfin à sa guise d'un certain hachis froid de bœuf et d'oignons.

II.

Suite de la route. — L'auberge de Vergara. — Le champ de l'Embrassade. — Le livre du Moine. — Le théâtre de Vittoria. — Un professeur de mathématiques.

Vittoria... — septembre 1841.

Trois heures du matin sonnaient à l'église de Saint-Jean, lorsque nous partîmes de Tolosa. Rien ne peut rendre l'étrangeté silencieuse d'un pareil départ pour un étranger. On descend à peine éveillé les marches d'un escalier plus ou moins sale, plus ou moins éclairé par les rayons de la lanterne ou du quinquet ; on heurte des paquets, des man-

teaux qui marchent, des ombres de senoras chaudement enveloppées qui glissent sur le sol ; on se place dans le *calesero*, que ferme le mayoral ; tout cela au milieu d'une nuit profonde et sous le dais noir d'un ciel troué çà et là de quelques étoiles qui tremblotent. Tout d'un coup, et dans l'intérieur du *calesero*, vous voyez des yeux allumés, terribles, flamboyants. Rassurez-vous, ce sont les *pitos* ou cigarettes que chaque honnête Espagnol vient d'allumer. Ces fanaux se multiplient bien vite, car le froid du matin est très piquant. Vous passez la rivière de l'Orio, vous laissez derrière vous une longue suite de ponts, la plupart sans eau, et vous découvrez un village morne et triste que, par ironie sans doute, on appelle Allegria. Au Goretta, village qui lui fait suite, et dont l'église mérite l'attention, vous rencontrez encore un pont sur un lit de cailloux ; puis, à trois lieues de Tolosa, vous voyez des murs percés de balles, des murs où la guerre a

gravé son ongle, comme à Hernani : c'est Villa-Franca, petit bourg qui vit flotter aussi sa bannière noire, portant pour devise ces mots, avec quatre têtes de mort : *Vittoria ó muerte!* la devise des bandes carlistes.

A Beasin nous prenons des chevaux de poste. Rien de nouveau, d'attrayant pour l'œil dans l'aspect de cette campagne poudreuse, liserée çà et là de champs de maïs. Le jour est venu, mais avec le jour se révèle bientôt à nous une longue suite de posadas sombres et sévères, les croix nombreuses du *Calvario* forment les stations du chemin. De temps à autre et comme du fond d'un antre habité par un cyclope s'élancent de vives gerbes de lumières, ce sont les fabriques de fer qu'on rencontre après avoir laissé à gauche le chemin de Ségura. Comme il est écrit qu'on trouvera toujours en Castille une page de Gil Blas éparse sur le chemin, on vous montre à Ormaistegui la maison du frère de Zumala Carregui, qui est, devinez quoi ! le

curé de ce village ! L'affaire d'Ormaisteguy eut lieu le 2 janvier 1835. C'était le lieu de naissance du général carliste. Dans la matinée du 2, neuf bataillons étaient rassemblés, ils se dirigèrent sur la route d'Aspeitia, le général donna l'ordre à six de se replier sur Seguza, ne gardant avec lui que les Guides, le 6e de Navarre et le 1er de Guipuscoa.

« Cependant, dit un témoin oculaire de cet engagement, (1) des masses noires apparaissaient dans le lointain: c'étaient les quatre colonnes réunies de Jauréguy, d'Espartero, d'Iriatre et de Caratala.

« Les Guipuscoans se placèrent au centre du terrain où nous allions combattre sur le sentier qui menait à la route. Les guides s'étendirent sur la gauche, et le sixième de Navarre se retrancha sur la droite, derrière un long rang de pierres qui servaient de bornes aux pâturages de la montagne.

(1) *Échos de la Navarre*, par le baron H. Du Casse, officier de Charles V.

« Le feu se rompit. Nous étions si près les uns des autres, que nous entendîmes parfaitement Jauréguy crier au régiment de Saint-Ferdinand qui commençait l'attaque : Voyez, ils n'ont pas d'uniformes, ce ne sont pas des soldats, vous laisserez-vous battre par des *paysans*?

« Figurez-vous, en effet, que tous nos gens avaient quitté leurs vestes et relevé leurs manches pour mieux se battre, ce qui leur donnait un air de hardiesse extraordinaire. Durant plusieurs heures, nous vîmes tomber nos malheureux camarades, et les efforts des ennemis vinrent se briser contre le faible parapet derrière lequel nous combattions, et contre les baïonnettes de l'héroïque bataillon des Guides. Ce n'était pas assez : une circonstance vint déterminer un succès plus décisif. Le cheval du colonel Sans tomba frappé de deux balles, couvrant son cavalier de sa chute. Nous le crûmes perdu, mais il se releva et, le sabre à la main, fran-

chit le parapet, entraînant à sa suite le sixième de Navarre. Etonnés de ce mouvement, les Guides le suivent. Les Christinos sont épouvantés de notre audace... Le lendemain, les ennemis s'étaient retirés en toute hâte, pourchassés honteusement comme un troupeau par les seuls lanciers de l'escorte du général, aux ordres de notre vaillant Teyna.

« On m'a assuré qu'Espartero est rentré à Bergara dans un tel trouble qu'il a fait quatre longues lieues sans s'apercevoir qu'il courait tête nue, ayant perdu son chapeau dans la fuite... »

Un peu après Ormaistegui, d'une sorte de posada en ruines sortent quatre bœufs et neuf mulets qui vous arrivent en guise de renfort, il s'agit de la côte précédant les deux villages de Zumaraga et Villaréal que sépare le pont du dernier. Ici, le terrain devient de plus en plus inégal; des châtaigniers, des maïs et des plantes diverses se le disputent.

A gauche, sur un mamelon incliné, on vous montre la place où Zumala Carregui battit le régent actuel, et le contraignit à la retraite de Bilbao.

« *On ne vous fera pas grâce d'une bataille!* »

Nous montons à pied la côte de Descarga, dont la seule affaire coûta à Espartero trois mille hommes que lui prirent les bandes carlistes. Ces bandes avaient coutume de l'appeler *el disgraciado* (le malheureux). Il s'acheminait ainsi, comme on le voit, par une singulière route au titre pompeux de duc de la Victoire. Le rouge-gorge chante à côté de nous dans les bruyères roses. Le chemin est ardu, presqu'à pic, fouetté d'un vent continu; mais, à droite, le paysage se colore et s'embellit comme sous la baguette d'un magicien, le ciel est d'un bleu limpide, le sol onduleux et fauve. Nous rencontrons des miquelets payés par les provinces pour accom-

pagner les voyageurs et les diligences, honnêtes Espagnols assez pareils à nos cantonniers; ils portent la redingote grise, le chapeau et la ceinture de cuir. Les mendiants de Vergara ont flairé le coche, ils arrivent avec leur voix nasillarde, leurs horribles plaies, et les mains rugueuses que Ribera seul leur sait faire. Bientôt, leurs litanies se mêlent aux bêlements des troupeaux, ils vous pressent, ils vous coudoyent, vous n'entendez partout que ce cri plus étourdissant mille fois qu'une crecelle : *Senor mio, la lismona por Dios!* Alors, pour échapper à cette misère, vous détournez les yeux et les reportez sur la campagne ; rassasiez-vous-en, car jusqu'à Madrid de pareils aspects sont rares. La vallée où vous descendez s'étend, en effet, avec un bonheur infini jusqu'au village d'Alzuola. Des pics grisâtres et fiers forment sa chaîne, la ligne des nuages fait sur eux l'effet de la mer vue à distance. Le silence de cette vallée est profond, comme

l'est généralement celui des vallées d'Espagne ; le cri du grillon y perce seul. Çà et là un ruminement grave et sourd dans les hautes bruyères : c'est le taureau, ce roi du pâturage et du cirque, le taureau qui tient dans les jeux de ce peuple une si grande place. Le *majoral* passe en sifflant devant lui l'hymne de Riégo, et le taureau le regarde d'un air effaré. Rien n'est comparable à cette fraîcheur du matin, à ces frissons du vent dans les grandes herbes. Ebloui de la beauté d'un pareil site, vous descendez ainsi sous les vapeurs argentées d'un ciel clair jusqu'à Alzuola, où se trouve la maison de poste.

C'est à Vergara (1) que le *calesero* s'arrête ordinairement pour déjeûner. Le traité de 1839 (*el convenio* de Bergara) a rendu Vergara plus célèbre qu'il ne le mérite. C'est un endroit assez triste, un bourg renfrogné sur

(1) On écrit Bergara et Vergara indifféremment.

les murailles duquel on lit tout d'abord cette inscription lugubre :

« Hasta esta linea subiola horrorosa
« Riada del 30 (E) junio 1834. »

Cette inondation emporta deux ponts et fit beaucoup de dégât. En un clin d'œil, le bruit de nos grelots (*zumbones*) nous attira sur les bras une foule de curieux ; le maître de la posada, son premier garçon et sa femme nous attendaient sur le balcon. Cette auberge me parut assez propre, l'escalier était couvert de nattes (*esteras*), les filles et l'hôtesse avaient bon air. Comme nous avions pris les devants, nous fûmes les premiers à visiter la table placée au premier étage dans une salle à manger ornée de lithographies françaises, représentant l'histoire de l'Enfant prodigue. On se mit à table, et le martyre recommença. Le repas de Boileau et le supplice de Tantale ne sont rien en comparaison de ces terribles repas espagnols, où le

convive affamé voit défiler devant lui vingt-cinq plats sans pouvoir en trouver un à son goût. Comme il est convenable qu'un gourmet s'instruise, voici la carte textuelle que je lègue aux estomacs novices qui pourraient avoir envie de visiter la Castille.

On servit d'abord une soupe au vin /*borracha)* escortée d'œufs (*fritos*) au beurre noir comme de l'encre; puis, comme pendant, un *gaspacho*, autre soupe à la limonade, composée de vinaigre, d'oignons, de pain et d'huile. Entre ces deux potages une servante très accorte et le tablier retroussé comme dans le fameux tableau de Vanderhelst à Amsterdam, s'en vint poser un énorme *puchero*. Sur les deux bouts de la table apparurent ensuite deux *guisados*, espèce de fricassée composée principalement de volaille cuite à l'huile dans la poèle. Un cordon de *tomates* ou pommes d'amour l'entourait et en formait le supplément. Des pois chiches (*garbanzos*,) des gousses encore vertes de piment

(*pirrentones*) assaisonnaient la plupart de ces mets flanqués çà et là de tranches de lard (*presas*), et dont la seule odeur est bien capable de plonger l'étranger dans la stupéfaction la plus complète. Pendant que je songeais en moi-même à la nouveauté de cette cuisine et aux anathêmes qu'eût formulés contre elle l'illustre professeur Brillat Savarin, je fus tiré de mes réflexions par la question répétée du mayoral qui s'était constitué le maître d'hôtel de notre table. *Porque no toma Vm?* me demanda-t-il en me montrant quelques horribles petits saucissons (*chorizos*) nageant dans la graisse du *puchero*. Je savais qu'un Espagnol se croit offensé quand on le refuse, je me résignai et mangeai avec ferveur. Je dois le déclarer, cette concession aux ragoûts d'Espagne coûte affreusement; mais, dans ce pays, il faut passer bien vite sur les étonnements de ce genre, oublier Chevet et les fourneaux de Véry,

autrement vous courrez grand risque de dîner par cœur.

A quelque distance de Vergara sur la gauche, on vous fait voir la maison où Espartero et Marotto se sont embrassés à la signature du traité. Un *fraile* (moine), de vingt-sept à trente années, dormait profondément près de moi dans la voiture. Un livre gisait à côté de lui, il me prit envie de voir ce que cet homme lisait. Ce n'était rien moins que l'Évangile de saint Jean, ouvert au chapitre II, chapitre intitulé : *Prédiction de la trahison de Judas.*

« 18 ℣. Je ne dis pas ceci *de vous tous ;* je sais *qui sont ceux que j'ai choisis ;* mais il faut que cette parole de l'Écriture soit accomplie : *Celui qui mange du pain avec moi* lèvera le pied contre moi.

« 22. Les disciples se regardaient l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait.

« 26. Jésus répondit : C'est celui à qui je présenterai du pain que j'aurai trempé. Et

ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

« 30. Judas donc ayant reçu ce morceau, sortit aussitôt, et il était nuit. »

Marotto fait nécessairement songer à Deutz à qui les vers d'Hugo, admirables vers! ont imprimé un si hideux bandeau de flétrissure. Je ne pouvais rencontrer Deutz : je me promis bien, une fois arrivé à Madrid, de voir Marotto.

Pensant de la sorte à ces deux hommes dont le crime est impuni, dont la vie est douce, opulente, je quittai le lieu de leur accolade, baptisé à cette heure, du nom de *campo del abrazo*. A Mondragône, *l'ayuntamiento* possède un assez joli Hôtel-de-Ville. L'église, traversée au dehors par des arcs-boutants, et formant passage, est pittoresque. Avant d'arriver à Salinas, village habité par les gens qui travaillent aux forges, vous laissez Arichavaleta, charmant endroit aux balcons de fer, aux fenêtres ou-

vragées délicatement, en forme de cages. Salinas, le dernier bourg où l'on parle basque, offre une côte dangereuse ; il y a un an, la diligence y versa. Ce ne serait pas assez d'une *requa* (1) de mulets pour enlever le pesant *calesero* qui nous voiture, des paysans surviennent et attèlent des bœufs qu'ils excitent tour à tour de la voix, du fouet et des cailloux. Un de ces bœufs marcha sur le pied de notre *zagal*, qui se contenta de faire une simple grimace ; cet homme était bien certainement le plus curieux type de coureur que j'aie rencontré. A la taille élégante du Biscaïen, il joignait des yeux brillants, animés de ce feu que donne la fatigue ou la fièvre, ses mains étaient sèches, maigres et presque tannées par le soleil, ses pieds étaient ceux d'un véritable *andador*. Je fus très étonné de lui voir casser deux œufs avant ce relai, l'un des plus pénibles assu-

(1) File de six ou huit mulets.

rément qu'il pût faire ; il les insinua lestement dans ses souliers et partit après avoir allumé sa cigarette. Ce *zagal* portait la veste bleue à boutons d'argent, l'écharpe violette, le chapeau pointu à pompon noir, et des souliers jaunes à rubans rouges.

Les ponts disséminés dans cette campagne sont si étroits, qu'un seul chariot attelé de bœufs peut y passer. En montant à pied la côte de Salinas, la vue s'égare pourtant sur un assez large panorama. Des pics crayeux, gigantesques, des mamelons d'un ton roux et vert s'abaissant sur Salinas, des champs de maïs dorés par les reflets du couchant, des fabriques d'un ton vigoureux, vous rappellent les belles lignes de Salvator. Avant Salinas, vous avez traversé Escoriaza, joli village ; en quittant Salinas, vous allez quitter la province de Guipuscoa ; il vous reste celle d'Alava, après quoi, vous voyez venir à vous la Vieille Castille.

Ne trouvez-vous pas que ce mot de *Vieille*

Castille résonne à l'oreille comme un glas mélancolique? Involontairement vous voilà devenu rêveur, vous voyez se dresser devant vous l'ombre géante du Campeador. C'est Burgos, c'est Ségovie, c'est un monde de souvenirs! Des campagnes au morne silence, des paysages nus et incultes vous attendent. Patience, vous n'êtes encore que devant la province d'Alava. En entrant dans l'Alava, la division des deux provinces se trouve marquée par une chaîne de fer. A gauche, les ruines blanches du château de Guévara, bâti du temps des Maures, et dont les carlistes avaient fait un poste, vous indiquent l'autre pays. Des champs de bruyères, de maïs, servent de ceinture à la route. Les bois sont plantés de chênes, de hêtres, de châtaigniers. Le sang espagnol a rougi ces longues plaines; on s'est battu ici, partout votre guide vous cite un nom. Enfin Vittoria vous apparaît à plus de deux lieues, mollement couchée sur les montagnes bleuâtres

qui étendent leur ligne à l'horizon. Vous détournez la tête à un frôlement léger dans la plaine, ce sont des chasseurs de cailles poursuivant l'innocent gibier à travers les champs de maïs. Des pentes de terrain sans culture témoignent de l'incurie et de la paresse des habitants. Plus on se rapproche de Vittoria, plus les aspects deviennent étendus. De jolis villages festonnent sa gauche, la Zadorra l'entoure de l'écharpe bleue de ses eaux; un peu avant Vittoria, nous laissons à droite le chemin de Bilbao :

> Bilbao, de fleurs couverte,
> Jette une pelouse verte
> Sur ses murs noirs et caducs (1).

C'est une de mes grandes tristesses que de ne point voir Bilbao, le port le plus important toutefois de toute la côte septentrionale de l'Espagne. Les exportations sont cependant en très petit nombre, et se rédui-

(1) V. Hugo. *Orientales.*

sent aux châtaignes, à la laine, au fer et à l'huile. A vrai dire, Bilbao n'est qu'un immense magasin, et à cette heure, l'une des meilleures stations pour la contrebande. C'est sous les murs de Bilbao que mourut le fier Zumala Carrégui. Je vous ferai grâce de toute discussion sur la langue biscaïenne qui en mériterait de sérieuses au dire des philologues; je vous renvoie pour vos péchés à la Tour d'Auvergne et à ses *origines gauloises*. Comme il est né bas-breton et qu'il a longtemps demeuré parmi les Basques, son opinion sans doute vous sera d'un plus grand poids que la mienne en cette matière. Ce sont les paysages de Bilbao que je regrette, c'est ce superbe groupe de montagnes, qui semble se former derrière la ville, et qui présente, à ce qu'on m'assure, une pompeuse fertilité. Ici l'on retrouve les sites sauvages des Alpes, non loin d'un port hérissé de mâts; c'est une idylle véritable près de l'océan. J'ai lié conversation avec le moine,

il pleure en nous parlant du *Pasco de los Augustinos*, qui n'est autre chose que le cours. C'est une terre étrange, que cette province de Biscaye, indépendante à proprement parler de l'Espagne, et qui est pourtant sous sa protection. La Biscaye se gouverne par elle-même, elle reçoit encore à cette heure, par pure condescendance, un corrégidor et un gouverneur de la marine, tous ses habitants s'intitulent *hidalgos*.

Le *fraile* voulut bien me donner quelques détails sur un chapitre plus intéressant : les dames de Bilbao. A l'entendre, elles réunissaient la fraîcheur du teint et de la peau aux autres signes distinctifs de la beauté espagnole. — C'est-à-dire, repris-je, qu'elles sont à la fois Anglaises et Castillanes ? — Voyez plutôt, me dit-il en me montrant un *carro* (voiture à deux roues), qui tenait la droite sur notre route. Je vis sous le dais convexe que forme cette sorte de diligence, deux jeunes Biscaïennes en voile noir ; le

fraile me dit qu'elles allaient voir à Bilbao une *corrida de novillos*. Les yeux noirs et brillants de ces belles filles, leurs cheveux lustrés, leurs dents pures comme le lait, leurs joues d'un rose de pastel en faisaient deux nymphes délicieuses de Goya. Rien n'y manquait, pas même l'énorme mouche au coin de l'œil droit, mouche de la largeur d'un petit écu, remède espagnol, souverain à leur avis contre le mal de tête. Le fraile m'assura que la Biscaye possédait les mœurs les plus pures de toute l'Espagne, je ne puis affirmer qu'une chose, c'est que le peu de Biscaïennes que j'ai vues, sont très loin de l'agacerie constante et de la coquetterie étudiée des Andalouses.

Vittoria nous attendait cependant. C'était un dimanche, et le dimanche en Espagne est vraiment le jour béni du ciel, comme en Angleterre, c'est le jour maudit; chez nos voisins d'Outremer, il vous porte au spleen, ici, au contraire, la nature elle-même vous con-

vie à l'amour et à la joie. Le dimanche, chaque promenade d'Espagne est un bouquet, les jeunes filles ont passé leurs plus belles robes, les jeunes paysans leurs ceintures les plus fraîches et leurs gilets à boutons d'argent les plus coquets, c'est le jour de l'encens, des fleurs, de la danse. Aux portes de Vittoria, nous rencontrâmes une foule de *senoritas* en mantilles noires, se montrant de temps à autre d'un air moqueur notre épais calesero. Le cœur vous bat à la vue de la première *senorita* espagnole, comme celui de Colomb dut battre à l'aspect de la première fille d'Amérique qu'il rencontra. Les natures étrangères ont sur certains esprits un empire incomparable. Ces filles de l'Alava me parurent belles comme des anges, hautes, sveltes, gaies, riant de ce rire éclatant et frais qui convient si merveilleusement aux jolies bouches. Il est impossible à un peintre de rendre l'harmonie capricieuse d'un tel ensemble, à moins qu'il ne s'appelle à la fois

Velasquez, Vatteau et Goya. Les coiffures de ces folles promeneuses différaient entre elles avec un bonheur singulier : les unes portaient les bandeaux, d'autres de petits tire-bouchons agiles et coquets, mais toutes gardaient le voile. L'entrée de la ville et son aspect m'éblouirent. Des officiers fringants et jeunes pour la plupart, des paysans endimanchés venus à Vittoria pour voir un *Circo olympico* qui faisait fureur, de jolies têtes penchées aux balcons de la plus grande *calle*, le caractère élevé des édifices, l'Hôtel de Ville et son immense escalier, tout me parut neuf, piquant, plein de désinvolture et de parfum. Je me rendis au cirque où l'on jouait en plein air et en plein jour, les écuyers y conservaient tous ce classique uniforme de général que les Franconi ont fort bien fait de quitter chez nous. Il y avait un clown dans le genre d'Auriol, mais qui était loin d'approcher de lui comme sauteur; il me parut An-

glais et maladif, au point que le voyant cracher le sang dans un entr'acte, *l'ayuntamiento*, qui, faute de tribune, trônait sur trois tabourets, le fit rentrer. L'éternelle scène de Passe-Carreau et Rognolet divertissait encore les dames de Vittoria, quand on vint annoncer que la senora Conception, l'écuyère en titre, réclamait l'indulgence du public non pour un rhume, cette excuse est interdite aux écuyères, mais pour un *golpo* qu'elle venait de recevoir. Son cheval favori, ingrat cheval! lui avait marché sur le pied. Nous la vîmes, en effet, arriver bientôt en robe couleur d'arc-en-ciel, le front planté de plumes comme une Péruvienne, elle avait les larmes aux yeux la pauvre petite, et quand un vilain nègre lui mit du blanc sous le pied, elle poussa un cri. A ce cri, je vis accourir le clown qui lui présenta galamment un grand verre d'eau fraîche. — C'est son amoureux, dirent autour de moi quelques habitués. Cette jeune écuyère était de Loja et

avait toute la grâce d'une Grenadine. A la fin de la course, on la couvrit de bouquets et on lui offrit des *dulces* ; puis, comme une pauvre mule blessée, un écuyer la reconduisit vers l'écurie.

Jetée avec bonheur au milieu d'une vallée, Vittoria présente deux parties distinctes la ville neuve et la ville vieille. Cette dernière offre très peu d'intérêt, et est la moins habitée; la ville neuve a l'aspect riant, fertile, animé. La cathédrale renferme quelques bons tableaux; mais, en vérité, je n'eus guère le temps d'en jouir, harcelé que j'étais par le fantôme d'un douanier qui devait bientôt m'apprendre ce qu'est la douane en Espagne. Bien que je fusse, en effet, le compagnon de voyage du seigneur Rafaël-Mendizabal, un grand escogriffe lui arracha des mains mon nécessaire d'Aucoc qu'il me faisait passer avec une politesse charmante par l'une des portières du calesero où il était resté avec son majordome nommé Juan.

— Qu'est cela ? demandai-je au douanier.

— *Cela?* me répondit-il d'un air de hauteur, doit être visité, monsieur le Français ; qu'il vous suffise de savoir que nous avons arrêté hier deux contrebandiers de votre nation sur le chemin de Salvatierra.

Mon nécessaire de voyage était en argent comme tous les nécessaires, je l'avais fait nettoyer avant mon départ.

— C'est de l'argent *neuf*, me dit le douanier.

— J'ai ce meuble depuis 1832, repris-je, il a fait déjà avec moi les voyages d'Italie, d'Angleterre et de Hollande.

— Voici une douzaine de gants que je confisque avec lui, mon cher Monsieur. Rien de neuf ne doit passer la frontière, c'est l'ordre du *Gefe politico*.

— Au diable votre chef politique et ses ordonnances ! Conduisez-moi vers lui, je ne demande pas mieux...

— En ce moment-ci, ce serait difficile, il est à voir *Trente ans de la vie d'un joueur* au *Théatro Nacional*...

Je m'emportai, je criai, tout fut inutile. Rafaël Mendizabal et son majordome Juan se regardaient entre eux d'un air interdit ; à la fin, Juan trancha la difficulté, et, touchant la main du douanier, il lui dit à l'oreille quelques paroles que je soupçonnai devoir être tirées du Grand-Albert. L'homme lui remit alors mon nécessaire et mes gants, et s'en fut chercher d'autres victimes.

— C'est un *duro* (1) que vous me devez, me dit Juan.

L'annonce du dîner vint interrompre fort heureusement les doléances de notre caravane. Le dîner était passable, et le vin meilleur sans être bon, seulement on mit au repas la lenteur sacramentelle qu'on met en Espagne à tout repas, l'anisette et le malaga

(1) Un peu plus de 5 francs de France.

allaient circuler quand mon voisin me parla du théâtre National. Je l'avais oublié, j'y courus en toute hâte. Quand on doit voyager cinq à six jours dans une lourde boîte garnie de clous nommée diligence, on ne redoute pas les plus dures banquettes; celles de l'orchestre au *Teatro Nacional* me parurent un lit de roses. L'affiche annonçait *Trenta anos de la vida d'un jugador* en lettres pyramidales, et de plus la scène du dénouement était peinte à la porte sur une toile. C'était le premier théâtre Espagnol que je voyais, et j'avoue que ses abords nauséabonds furent loin de me plaire; l'odeur des lampions de Polichinelle un jour de foire, n'est rien près des odeurs qui se disputent le vestibule de ses corridors. Il est vrai que le cigare corrigeait un peu ces miasmes; les officiers de Vittoria, les jeunes gens, les bourgeois, tout le monde fumait dans les galeries, tous roulaient le *papel* entre leurs doigts. Les acteurs me parurent assez médiocres, mais il n'en fut pas de mê-

me de ceux qui dansèrent *la jota* : ils me plurent infiniment. J'avais près de moi dans un *palco* du théâtre N. 12, un grave Allemand qui prêtait à la danse une attention suivie; c'était un petit vieillard à perruque blonde dont les idées semblaient peu tournées vers le drame sombre et le roman à la Werther; il prisait comme un Suisse, et faisait craquer sa boîte d'un air de satisfaction chaque fois qu'un *bolero* (1) montrait quelque légèreté dans sa danse. Un jeune lieutenant de Vittoria qui s'était établi de lui-même notre cicérone voulut bien m'apprendre quel était ce personnage.

— C'est un professeur de mathématiques au collège de Leipsick, me dit-il, il a fait son tour d'Espagne et compte passer une partie de l'hiver prochain en France. Il est revenu de Madrid fou de *cachucha*, de *jota* et de *fandango*. Comme nous avons ici la Cecilia Marquez,

(1) Bolero, danseur.

il ne manque pas une seule de ses représentations ; le matin, c'est un savant homme que vous trouvez chez lui en robe ouatée la main sur les œuvres de Kant (en espagnol *Las obras de Kant traducidas)* ; vers les six heures, il s'enferme à clef dans la chambre de son auberge et fait ronfler la castagnette comme un majo. Il a soixante ans, et n'était guère sorti de Leipsick avant de venir chez nous. J'ai grand peur qu'à son retour, il ne professe avec les castagnettes de Cecilia, qu'il est très capable de lui demander, le tout par amour de l'art. Il connaît le *polo*, la *tirana*, *la tana*, le *cachirulo*, le *zorango* et toutes les vieilles danses de l'Andalousie oubliées à l'heure qu'il est.

Le spectacle finissait, et nous laissâmes à regret cet original. L'amant sexagénaire du fandango se leva sur ses petites jambes et alluma bientôt, sous la porte même du théâtre, une petite lanterne à feuillets qu'il déroula comme une carte de géographie et qui

ne tenait guères plus de place dans sa poche qu'un numéro du *Siècle* ou des *Débats*. La lune était cependant alors dans son plein, mais de gros nuages noirs la couvraient par intervalles. Le caractère élevé des édifices de Vittoria me plaisait, ses quatre églises presque toutes dans le genre gothique, sa belle et grande place, ornée d'une fontaine et entourée d'un joli portique, le mouvement de ses rues et des abords de son théâtre, le froissement de quelques mantilles noires et blanches, tout donnait alors je ne sais quel relief à cette ville, la première d'Espagne sur votre longue route de Bayonne à Madrid. Je m'assis un instant sur l'escalier de l'Hôtel de ville, hardie spirale qui rappelle au soir, par le seul jeu de ses ombres, l'escalier des Géants dans le *cortile ducale* de Venise. Quelques voix chevrotantes chantaient l'hymne de Riego, et sur chaque pierre je pouvais lire : *Viva la constitucion e Isabella Segunda!* Je marchai seul quelque temps, et après avoir tra-

versé la promenade alors déserte, je me trouvai devant la Fonda. Une seule fenêtre à demi ouverte sur son balcon était éclairée; j'entendis bientôt le bruit d'un archet et le ronflement de la castagnette. Ayant pris la chandelle classique des mains du *mozzo* (1), long Galicien à moitié endormi, je montai et trouvai mon lit fait à côté de celui du mayoral. Le bruit de l'archet et des castagnettes continuait. Je ne pus résister à l'indiscrétion de regarder à travers la serrure de l'autre chambre. C'était le digne professeur allemand qui prenait à cette heure sa dernière leçon de castagnettes. *Linquenda tellus et domus !* le brave homme partait pour Bayonne le lendemain.

— *Buenas noches , caballero;* m'écriai-je en entrant d'un air résolu.

— Grazias, senor, me répondit-il confus d'être surpris comme M. Jourdain dans ses

(1) Garçon.

exercices. Il congédia son maître de fandango et se jeta sur son lit aussi fatigué que Vestris.

Il y avait sur sa table quelques vieux œillets dans un verre, et une foule d'éditions étrangères, *las obras* de Lamennais, Cousin, de Gerando, Lacordaire, Laromiguière (*edicion economica e belga*).

Nous devions nous voir réveillés à deux heures, je lui serrai la main, et, me roulant dans une mauvaise *manta*, je ne tardai pas à m'endormir.

III.

La douane de Miranda. — Un orage à Pancorvo. — Un carreau cassé. — Burgos. — La cathédrale et les chapelles.

Je retrouvai l'intérieur *du calesero* avec une sorte de dépit. Ma promenade nocturne à travers les rues de Vittoria m'avait mis en tête je ne sais quelle envie de rébellion contre cette prison roulante où je me trouvais aussi captif que le perroquet du seigneur Rafaël Mendizabal mon compagnon de voyage. Cependant il fallait me résigner ;

j'eus bientôt laissé derrière moi la rivière d'Arienza, Puebla, Arminon, et je me trouvai devant le joli pont de huit arches jeté sur l'Ebre ; avant ce pont, une colonne de marbre consacre les limites de l'Alava et de la Vieille Castille.

Ce qui vous frappe dès l'abord dans cette province, il faut bien en convenir, c'est le manque absolu d'arbres. L'Espagnol ne se fait faute de vous donner pour raison que les bois attirent les oiseaux ; de là mille ravages opérés, dit-il, sur ses champs, ses blés, ses raisins par la gent ailée et rapace dont il a peur. Attendez-vous donc à des aspects nus et fiers comme un mendiant de Cervantès. Ici le paysage devient sombre et rembruni. La première ville de la Vieil'e Castille est Miranda del Ebro; nous y arrivâmes par un froid très vif et la matinée la plus claire que j'aie n core rencontrée. Les bords de son pont bâti par Charles III avec ses inscriptions et ses lions de pierre couronnés étaient obs-

trués par Messieurs de la douane (*aduana*); ce fut une répétition de celle de Vittoria avec la seule différence que cette fois la visite dura une heure et demie. Je ne saurais trop remercier cette excellente douane qui me permit de mettre ce temps à profit et de visiter la Plaza de la ville ornée de fontaines, les restes d'un vieux château et de plusieurs tours démantelées, enfin l'église de la place Santa Maria où un prêtre célébrait pour un anniversaire la messe des morts. Il y avait dans cette église assez ordinaire trois jeunes Espagnoles divines, toutes trois enveloppées de la mantille noire et derrière lesquelles un vieux domestique en deuil marmottait à genoux avec ferveur. Ces trois filles étaient-elles parentes du mort, ses sœurs, ses filles ou ses nièces? c'est ce que ne put me dire le sacristain qui avait, du reste, autre chose à faire, car il nettoyait une quantité de *platerias* (orfèvreries) pendant ce service d'anniversaire auquel je me trouvais étranger. Les demoi-

selles étaient agenouillées sur des nattes de paille, l'église comme beaucoup d'églises d'Espagne ne possédant pas de chaises. Le retable de l'autel était doré, mais le style intérieur avait si peu de caractère que j'en éprouvai presque du désappointement. Je fus tiré de la contemplation de mes belles chrétiennes par la clochette d'un grand nombre de mules, c'était un convoi d'*arrieros* qui passait. Le mouchoir roulé sur la tête était le trait dominant du costume, puis la *faja* (1) serrée étroitement autour des reins, et enfin la classique chaussure des *alpargatas* (2). J'arrivai assez à temps à la douane pour voir bousculer mes deux malles et intervenir à propos de livres français que l'on voulait peut-être mettre à l'index; ces deux livres que je recommande à tout prudent touriste qui s'aventure par les

(1) Ceinture.

(2) Souliers à lanières de laine entrelacées.

Espagnes, étaient *Don-Quichotte* et le *Cuisinier Français*. Je l'avoue à ma honte, je voyais dans le second de ces ouvrages un tel préservatif contre les plats espagnols et une telle ressource dans les occasions désespérées qne j'eusse de bon cœur sacrifié pour sa conservation l'immortel Saavedra lui-même! Mon mayoral persuada à Messieurs de la douane que j'étais un libraire, et tout fut dit, je passai avec seize à vingt volumes de cargaison.

Les oiseaux empaillés du seigneur Rafaël Mendizabal se virent plus exposés. La passion de ce jeune naturaliste allait être mise également à une rude épreuve quand on vint nous prévenir, par bonheur, que le déjeûner était servi. Ce déjeûner se composait du simple verre d'eau et de la tasse de chocolat; il est vrai que ce n'était qu'un premier déjeûner. En Espagne et avec le système des moyens de transport actuel, il est inoui combien de fois l'on s'arrête pour manger; c'est

un exercice qui se répète fort souvent à la satisfaction des hôteliers. Le chocolat fini, il est d'usage de jeter dans un verre d'eau, *l'azucar*, sorte de conserve blanche qui pétille et se fond avec assez de facilité, mais qui est loin de remplacer notre sucre. Les tasses de chocolat ne dépassent, du reste, jamais la hauteur de nos plus petites tasses à café.

A droite de Miranda, l'œil découvre une chaîne blanche de montagnes, et à gauche le village d'Oron. La couleur du tableau devient insensiblement romanesque, c'est une sorte de décor à la Freyschütz, une route coupée à pic que l'on nomme encore le *Gosier* de Pancorvo, autrement dit en espagnol la *Garganta*. C'est sur la petite rivière d'Oroncillo qu'est située cette ville aux abords calcaires , au front couronné d'un château bâti par le Maure. D'immenses rochers la cernent et l'écrasent de toutes parts. Au moment où nous y passâmes, la chaleur était

devenue si intense et la température avait tellement varié que de larges gouttes d'eau ne tardèrent pas à tomber ; un orage épouvantable ébranla chaque roche de la vallée. Bien que j'eusse vu récemment plusieurs scènes de ce genre aux Pyrénées, la nouveauté de celle-ci me frappa. La majesté de cette Sierra avait pour moi quelque chose de fantastique ; il ne manquait à l'orage que la musique de Weber. Ce long bourg perdu dans un défilé qui rampe comme un serpent, ces masses alpestres menaçant de s'écrouler au premier choc de la foudre, cette chaîne de montagnes courant de l'ouest à l'est et qui semble intercepter toute route, les ruines de la batterie de Santa-Barbara détruite elle-même en 1823 par les Français, recevaient des lueurs de l'orage une couleur étrange et lugubre. L'aspect des maisons de Pancorvo m'arracha bientôt à ces idées ; j'avais remarqué plusieurs écussons de maisons nobles et d'assez belles sculptures ;

j'eus le loisir de les examiner grâce à un accident survenu à la voiture. Une énorme charrette venant en sens contraire à notre *calesero* et toute érissée de ballots de laine enfonça au détour d'une rue une vitre de la diligence; le mayoral se prit alors de querelle avec le malencontreux conducteur et lui appliqua un grand soufflet. L'autre était un Galicien qui ne dit mot. C'est le seul soufflet que j'aie vu donner en Espagne, où le couteau, en général, joue plus son rôle que la main. Les gens de Pancorvo s'attroupaient déjà ; nous fîmes hâter notre guide. Sa colère me parut assez légitime, du moment qu'il m'apprit que jusqu'à Madrid nous devrions nous passer de carreau dans la voiture. Il n'y a qu'à Madrid que cette besogne pouvait, selon lui, être bien faite. Je ne cite ce trait que comme un des mille corollaires à ce qu'on a pu dire sur la paresse et l'indolence castillanes. Après un consul de France,

soyez sûr qu'il n'y a rien de si indifférent pour vous qu'un mayoral.

Vous laissez à gauche le chemin de la Rioca qui conduit à Logrono, et vous êtes tout surpris de trouver en ce pays de Castille austère et triste un terrain souvent plus fertile et plus cultivé que dans les provinces basques. Après le village de Bino, jeté pittoresquement sur un mamelon à droite, vous passez Cubo dont l'église et la tour méritent d'être vues, pour déjeûner à Briviesca. Quand nous arrivâmes dans cette dernière ville, il y avait marché. C'était un vrai tableau du peintre espagnol Villa' Amil avec ses fraîches couleurs, ses gueux, ses vieilles femmes, et ses gens du peuple endimanchés. La route continue, elle déroule ses aspects durs et désolés, ses arbres rabougris, sa poussière sèche. Çà et là quelques crucifix de pierre écussonnés d'armes à divers cantons au dessous de l'image du Christ. Peu à peu des chênes verts et des cistes forment plateau;

et de cette sorte de bouquet jeté en plein désert s'élèvent les flèches de Burgos. En ce moment aussi le mayoral jugea à propos de faire halte devant une fontaine qui se trouve à droite sur la route. Je bus, et je regardai...

Le soleil allait s'éteindre dans une nappe de vapeurs ; j'apercevais devant moi la capitale de la vieille Çastille au milieu d'un amas d'ombres confuses, et sur une éminence à gauche la Chartreuse de Miraflores.

Les eaux de l'Arlanzon fertilisent ce pays, l'un des plus plats de la monarchie espagnole, connu du temps des Romains sous le nom de terre des Vaccéens et qui prit plus tard celui de Castille. L'intérieur de la ville est loin de répondre à l'aspect des alentours ; les rues sont inégales, étroites ; elles ont je ne sais quel aspect sombre et renfrogné. Après avoir passé devant les quartiers de cavalerie et d'infanterie, et longé une promenade assez étendue, où figurent quelques statues monumentales, une fontaine,

et une belle draperie de maisons, on voit venir à soi le vaisseau de pierre nommé Sant-Iago de Burgos. La porte crénelée qui fait face au pont est curieuse de travail ; elle ressemble à l'un de ces frontispices fantasques qui accompagnaient autrefois les vieux manuscrits et que l'on a ressuscités aujourd'hui comme ornement indispensable aux albums. Cette porte est flanquée de tours et de statues chevaleresques ; elle ne paraît petite au premier abord malgré son élévation, ainsi que les deux admirables clochers à filigranes, qu'en raison de sa situation dans un creux taillé sur un côté de la montagne. C'est assurément l'un des plus merveilleux modèles d'architecture gothiques malgré l'irrégularité extérieure de son ordonnance, et l'espèce de jeu d'échecs amoncelé sur cette fameuse porte. Les difficultés du terrain ont nécessité ces marches de pierre et ces sortes d'échelle dont vous vous étonnez d'abord ; mais entrez dans le temple, et vous

verrez bientôt qu'il ne le cède en rien ni à Cologne, ni à Strasbourg, ni à Yorckminster dont il rappelle la forme. En dépit de l'amoncèlement de quelques chapelles sur le côté droit, on retrouve bien vite le dessin de la croix en usage dans le gothique. L'intérieur est si vaste qu'on y célèbre à la fois les offices divins dans neuf chapelles sans que les pas et les voix se nuisent pendant ces offices. — En vérité, ceci n'est point un temple, c'est un monde. Monde inoui, profond, semé de ténèbres et de lueurs, chape auguste brodée par la main des anciens rois de Castille! Dieu merci, le marteau des révolutions n'a brisé aucune fleur de ce magnifique travail, auquel semble encore sourire Sant-Iago placé au milieu des flèches du clocher principal sur son cheval de bataille. A la grande fenêtre du porche qui est à l'ouest, la Vierge ellemême paraît vous tendre la main. Perdez-vous avec amour dans ces chapelles fon-

dées par de nobles et vieux Castillans dormant à cette heure du grand sommeil et que saint Ferdinand, le premier roi catholique qui eut la pensée de cette œuvre, regarde au ciel comme autant de frères. Les pierres de ce temple, bien que contournées et fouillées mille fois par le ciseau, festonnées avec bonheur et pliées à toutes les délicatesses de la sculpture, commandent l'attention par un air de virilité et de force. Chaque arête est robuste, chaque nervure a du corps. Écartez ce pampre si léger, qu'il vous prend envie de l'écarter, poursuivez, et vous trouverez le tuf. A Burgos, la force et la grâce se donnent la main ; c'est la foi catholique dans toute la puissance de sa fondation, l'architecture royale et monacale dotées de tout le prestige de la renaissance. Ici le XIII[e] siècle et la renaissance se confondent, s'enlacent et s'épousent avec un bonheur audacieux. Noble temple que celui que Ferdinand fonda et que réédifia Charles-Quint !

On se plaint ordinairement du jour qui tombe d'aplomb à travers les vitraux sur cette vaste et longue nef ; on prétend qu'il contrarie l'effet mystérieux et sombre de l'ensemble. Le ciel brumeux de l'Angleterre ou de l'Allemagne est plus favorable, on le sait, aux vaisseaux gothiques ; là où la nuit règne, Dieu rayonne avec plus d'éclat ; c'est à cette conviction d'artiste que l'on doit Rembrandt et Caravage. Pour mon compte, cette fois, je n'ai pas eu à me plaindre du jour en visitant la cathédrale de Burgos ; vous saurez que je ne l'ai vue qu'aux torches. Avec un *duro* placé à propos dans la main du sacristain, vous pouvez, quand vous passerez à Burgos, vous donner le plaisir de cette illumination.

Quand j'entrai dans la nef, précédé par mon guide, le silence en était interrompu par quelques coups de marteaux ; on déclouait, au milieu du chœur, un catafalque

placé le matin même pour une messe d'anniversaire. Le mort était un évêque (*obisco*) et les sacristains, au nombre de trois, emportaient déjà sa mitre, sa crosse et son livre doré; cette double rencontre d'un catafalque dans le même jour était certes bien propre à doubler mon recueillement. Les éclats lugubres, effrayants, que jetait par intervalles la torche du sacristain, produisirent bientôt chez moi une hallucination rapide et magique; je crus voir un instant les chefs de tant d'illustres et pieuses familles, la main sur leur épée; près de leur maître et roi *El Campeador* c'est le nom du Cid. Quand vous avez bienadmiré les stalles et les bois merveilleux des sacristies, les reliquaires de corail, les sculptures, les bas-reliefs plus fins que l'ivoire, il vous faut aborder cette merveilleuse salle où se trouve *le coffre du Cid* (*cofre del Cid*). Ce coffre est suspendu à la voûte, à une hauteur assez grande; il domine le tombeau du *famoso caballero Cid Rui*

Diaz (1), ou, si vous le préférez, Rodrigue Diaz de Bivar. Fabuleuse ou vraie, écrite par Corneille ou Ferréras, l'histoire de ce héros castillan n'a-t-elle pas le charme d'un vieux et saint livre? Général habile, loyal chevalier, il fut le modèle des siens, cela est prouvé, si sa querelle avec le comte de Gormas et son amour pour dona Chimène le sont moins. Quant à moi, je l'avoue, j'ignorais *l'histoire du coffret*, et je trouve qu'elle lui fait le plus grand honneur. Ayant besoin d'argent pour lever des troupes contre Valence (2), il demanda à l'évêque une forte somme en garantie de laquelle il s'engageait à lui laisser ses bijoux. Le marché conclu, il envoya à l'évêque un coffre assez lourd. Lorsqu'il revint précédé des trophées du Maure, chargé de ses dépouilles, et fier

(1) Voir sa vie, imprimée à Séville en 1816, sous ce titre.

(2) Où il mourut en 1099. Il était né à Burgos vers l'an 1040.

de la mort de Hiaga, roi maure de Tolède, qui s'était retiré à Valence, où le Cid venait de s'établir en maître, il fit ouvrir le coffre en présence de l'évêque, après l'avoir payé préalablement. On trouva le coffre rempli de pierres. Le Cid (*el Seid*) (1) ajouta que le gage qu'il lui avait laissé était sa parole et son honneur, ses plus grands trésors. C'est ce coffre, vrai ou faux, qui est gardé dans l'une des chapelles de la cathédrale. La salle qui y fait suite est tendue à cette heure de damas rouge, et le guide à chaque tableau qu'il vous découvre le baptise du nom de Murillo, bien que la plupart soient dans le goût de l'école flamande. En général, on compte beaucoup trop de Murillos en Espagne.

Le vent était frais, la nuit devint bientôt plus complète. Je vis reluire la torche du guide sur les trèfles gothiques d'un cloître

(1) *El seid*, en arabe, *seigneur*.

formant préau, ce cloître renfermait une infinité de tombes. L'image de la mort ne vous quitte plus une fois entré dans ce pandémonium confus, nommé Sant-Iago de Burgos. Je venais de visiter la magnifique chapelle du connétable (*capilla del Condestable*), où figure couchée la statue de don Pedro Fernandez de Velasco, et celle de dona Mencia Lopez de Mendoza (1), sa femme. Ces cénotaphes de marbre blanc rappellent pour la beauté du style ceux de la chapelle de Bréda, en Hollande, mais en revanche ils n'ont pas subi les outrages révolutionnaires. La finesse du travail dépasse tout ce qu'on pourrait en dire, c'est de la broderie aussi déliée qu'une fraise du temps de Philippe II. Ce qui vous jette au cœur une peine horrible, infinie, c'est que, devant de pareils monuments, jamais le nom de l'ouvrier n'arrive en Espagne sur les lèvres de celui qui vous les montre,

(3) *Y Figuerroa.*

nul n'a pu me dire à Burgos à quel ingénieux sculpteur appartenait la gloire de ces deux merveilleuses statues. Le maître-autel, avec son crucifiement et ses bas-reliefs, les peintures attribuées à Gaspard Becepra, et la Madeleine, tableau sur bois donnée à tort ou à raison à Raphaël, complètent dignement cette chapelle du *Connétable*, non moins intéressante que celle de la *Présentation*, où est enseveli le chanoine D. Gonzalo Diaz de Lerma, son fondateur.

Je rentrai dans l'église après avoir admiré des portes de bois ciselé d'un beau travail, mais les sculptures de pierre qui se trouvent derrière le chœur ne leur cèdent en rien : il y en a qui représentent des portations de croix du style le plus élevé que j'aie vu. La Passion du Christ, la Résurrection ont trouvé dans le ciseau de l'artiste je ne sais quelle voie de prédication inconnue ; toutes les têtes souffrent et semblent crier.

Vous parlerai-je encore d'un escalier de

pierre avec des griffons et des arabesques, de vingt à trente grilles de fer ouvragées comme des dentelles, d'un amas de colonnettes, de festons, de feuillages, de trèfles formant une vraie corbeille où s'épanouissent les plus fines fleurs du XVIe siècle? Tout cela, je vous le répète, est un poème en douze chants, une joûte admirable, où chaque prince, chaque fondateur apparaît revêtu de la livrée de son siècle.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, après tout ceci, que ce chef-d'œuvre colossal, dont chaque partie est à elle seule un dessin et un caprice, n'a pu être que l'œuvre patiente et graduelle du temps? Dans cette légende de pierre, on reconnaît chaque date. Le *Pardon*, les *Apôtres*, la *Mégisserie*, trois portails distincts, la chapelle de la *Présentation* et celle du *Connétable*, offrent à l'artiste une curieuse étude de styles transitoires. Le mélange qui est un défaut disparaît ici sous le luxe et l'exubérance de la forme. L'enfouissement

de cette cathédrale au milieu de toits modernes, et d'un style sans effet, nuit seulement d'une manière frappante à son ensemble. Il y a cependant pour elle un péril plus imminent encore, c'est le badigeon. En Espagne plus qu'en tout autre pays on est possédé de la rage de reblanchir, cela tient du goût arabe, et c'est dans ce moment-ci, m'assure-t-on, l'une des plus tristes idées de restauration appliquées à l'Alhambra. Je n'en suis point encore à Grenade, mais je doute qu'il puisse se trouver un faisceau catholique plus riche et plus éclatant que la cathédrale de Burgos. Je compte voir demain le monastère de *las Huelgas*.

IV.

Papa Moscas.—Le monastère de las Huelgas. —La Claustrilla.—
Carmen (histoire vraie).

Burgos.... septembre 1841.

Vous allez vous écrier que je tiens peu mes promesses. Au lieu de vous conduire tout d'abord au monastère de las Huelgas, je vais vous présenter à un singulier personnage que peu de voyageurs mentionnent et qui est cependant l'être de Castille le plus connu en cette bonne ville de Burgos : c'est le digne seigneur Papa Moscas.

Notre connaissance s'est faite d'une façon singulière... Je revenais de visiter las Huelgas, il était trois heures environ, et je cherchais une horloge de la ville sur laquelle je pusse convenablement régler ma montre, lorsque mon pied me reportant comme par instinct vers la cathédrale, je me suis trouvé en face d'un monsieur qui, à ma vue, s'est mis à bâiller horriblement. Ce monsieur était en pierre...

Papa Moscas est une statue placée sur l'horloge de Sant-Iago, elle sort au coup de trois heures comme la célèbre statue de Cambray, et retourne ensuite méthodiquement à sa place, après avoir bâillé d'une façon peu honnête...

Je me suis replongé dans les merveilles de la cathédrale, cette fois c'était au jour. Mais le bruit des pas, la vapeur de l'encens, et le chant criard de l'orgue espagnol, nuisaient à la rêverie; aux églises gothiques il faut l'ombre et le silence. J'avais emporté avec

moi les *Épîtres dorées et familières* de don Antonio de Guévara, évêque de Mondonedo. Dans une lettre à don Alphonse de Fonceque, évêque de Burgos, il le traite de *très magnifique seigneur et proconsul indien*. L'évêque de Burgos était, en effet, président des Indes, et ses redevances, impôts et tributs étaient immenses autrefois avant les réformes politiques.

L'aspect du monastère de las Huelgas, situé à un quart de lieue de Burgos, indique assez la destination de l'édifice; il est évident qu'il fut construit et fortifié par don Alphonse VIII, comme on pouvait et on devait fortifier les châteaux d'alors; cet édifice consacrait moins un temple qu'une juridiction. La pensée de la tutelle royale s'y montre partout, c'est le vainqueur de las Navas, couvrant de son manteau et de son glaive une faible abbesse. Assises énormes, arceaux redoutables, murs épais, tourelles et meur-

trières, rien ne manque au couvent de las Huelgas.

La sculpture la plus grossière y coudoie les fleurs les plus délicates, dues au ciseau des ouvriers du XVIe siècle. Ce monument a passé à la fois par la raideur du style byzantin, le travail mauresque du IXe siècle, le gothique pesant du XIIe, et enfin par le mauresque et le gothique le plus fleuri. Vaste campo santo de têtes couronnées, il avait vu plusieurs rois recevoir cette couronne sous ses voûtes mêmes, il avait, à titre de vassaux, douze ou treize villes et cinquante villages. Ce que la munificence royale lui concédait était inouï, l'abbesse seule en est nommée dans les titres *suzeraine*, *supérieure prélate*, etc., etc. Elle avait sous ses ordres, et dans une bourgade à peu de distance, un grand commandeur, douze moines et huit religieuses commanderesses de Calatrava (1).

(1) Voir l'*Espagne sacrée.*

Elle pourvoyait en outre, dans sa juridiction, aux charges de corrégidors, aux commanderies et aux prélatures; en un mot elle exerçait le droit seigneurial de haute et basse justice. Voilà ce qu'était l'abbesse de las Huelgas, une simple femme investie par un roi catholique de la puissance d'une reine. Dona Léonore la femme d'Alphonse VIII, la fondatrice de ce monastère, était moins puissante. Il est vrai qu'Alphonse VIII en était alors aux nivellements absolus et aux oppressions forcées de notre roi Louis XI contre sa noblesse, il avait à combattre d'ambitieux serviteurs. Et puis que vouliez-vous que devînt un roi devant cet effrayant fantôme appelé le Maure, plaie d'Égypte toujours menaçante, foudre de Dieu toujours prête? C'était le temps des fondations, Alphonse VIII fonda Sainte-Marie-de-las-Huelg s.

J étais prévenu à l'avance que je ne verrais plus de mo nes en Espagne ; grâce à la constitution présente, je savais que, repous-

sés de leurs temples, ils erraient autour de l'autel sans encens, qu'on leur votait bien comme par pitié cinq réaux par jour (25 sols), mais qu'en revanche ces rois d'hier si riches et si absolus jadis ne les touchaient même pas. Il me parut donc indispensable de rendre une visite à l'abbesse de Las Huelgas.

On doit savoir gré à l'absolutisme constitutionnel d'avoir au moins respecté les couvents de femmes, tout en les dépouillant de leurs revenus et en ne leur payant pas même la dette rigoureuse à laquelle s'est engagé le nouveau gouvernement. Il y a dans cet examen paisible et mystérieux des communautés de femmes je ne sais quelle voix douce et intime qui enseigne mieux la religion que les livres : si l'on ne rencontre plus *René* on trouve du moins *Amélie*. La première sœur que je vis passer dans la *claustrilla* fut l'abbesse; elle portait la robe blanche de son ordre surmontée du camail noir. Il était midi,

chacun des arceaux bas et cintrés qui entourent la *claustrilla* projetait son ombre sur les dalles du cloître. Le parfum de quelques jasmins embaumait l'enceinte fermée par de gracieuses colonnettes, la cloche tintait l'office, et chaque religieuse venait de s'y rendre en descendant un escalier intérieur. L'abbesse était maigre et petite, elle passa devant moi en s'appuyant au bras d'une jeune *monja* (1), plns pâle elle-même que le marbre des tombes éparses à Las Huelgas. J'étais entré dans la *claustrilla* avec un jeune homme de Burgos qui avait bien voulu me servir de guide. Jugeant à l'impatience de ma marche que je voulais suivre ces deux femmes et peut-être leur parler :

— Le moment et l'endroit, me dit-il, sont mal choisis; imaginez-vous qu'il y a à peine six mois qu'un évènement fatal est venu ensanglanter les dalles de la *claustrilla* où vient de passer cette jeune nonne, et cela a

(1) Nonne.

son sujet. Tenez, ajouta-t-il, laissons finir le rosaire, et prenons plutôt le frais de ce côté, sous l'ombre de ce figuier qui est là, nous pauvons causer à notre aise... Disant cela, il me demanda ma cigarette de *papel*, et me montrant du doigt la place où je venais de voir passer la jeune *monja* :

— Ce lieu, me dit-il, mériterait d'être consacré à tout jamais plus que bien d'autres dans l'histoire des amants. Mais qui se souvient à Venise de Bianca Capello, à Vérone de Juliette, à Biaritz des amants de la grotte d'amour? Les solitaires, Monsieur, vivent de leur cœur, et qui connaît le cœur des solitaires?

Carmen de S... était, il y a deux ans, aussi rose et aussi fraîche qu'une vierge de notre divin Murillo ; en revanche sa mère, la marquise dona Teodora Felicia de S... était la plus laide et la plus tyrannique des femmes. Infatuée de sa noblesse et de son ancien rang à la cour du roi Ferdinand VII, elle fut désolée après la mort de son mari de se trouver chargée

de la tutelle de sa fille, à laquelle revenait en outre la meilleure partie des biens du père. Un procès qu'elle avait à suivre l'appelait à Madrid, elle quitta Burgos avec Carmen. Un jour qu'elle passait avec elle sur la promenade, elle aperçut au Prado près de la fontaine de Neptune un jeune *aguador* qui dormait. Elle avait quinze ans, le porteur d'eau fraîche en comptait vingt à peu près. Il arrivait du fond de ses Asturies brûlé du hâle et brisé par la fatigue, il allait accomplir à Madrid sa vie de labeur, le pauvre enfant, lui qui sans doute eût préféré danser à la romeria de San-Isidro ou dans quelque bal andaloux de Triana ! Carmen, le voyant ainsi exposé à l'ardeur du soleil sur les marches de la fontaine, sans qu'il eût même pris la précaution de se couvrir le visage de son chapeau, trempa doucement son mouchoir brodé dans l'eau du bassin et l'étendit sur le front du jeune dormeur. Il ne se réveilla pas, soit que dans ce dur et pesant sommeil il ne

sentît rien, soit qu'il crût voir seulement en songe la magicienne qui passait vivante devant lui. En effet, Carmen ne fit que passer, elle donnait le bras à sa mère qui désapprouvait cette folie. — Laisser un mouchoir brodé à un pareil fainéant! à un homme du peuple, à un *aguador!*—La capricieuse enfant était ravie au contraire, son jeune cœur battait déjà pour cet *aguador;* elle qui n'avait pas de frère, elle eût aimé bien fort celui-là! Le lendemain, qui était un dimanche, elle ne put aller, à son grand regret, à la fontaine de Neptune, sa mère avait au logis une partie de sa famille, elle resta chez elle comme un condamné mis en chapelle ; mais chaque fois qu'elle entendait le cri d'un aguador dans la rue, il lui montait au visage un rouge qui la faisait plus belle qu'un ange. Le soir (vous le verrez quand vous serez à Madrid), il y a de ces honnêtes Asturiens qui se mêlent encore de râcler de la guitare, quoique ce soit plutôt le fait des Andaloux ; celui-là y

excellait apparemment, car un soir que Carmen était à sa fenêtre au coin de la calle de *Naranjas*, où elle demeurait, elle l'aperçut, et le reconnut bien vite à son mouchoir blanc qu'il portait sur sa tête en guise de trophée. Elle ne put réprimer un léger cri, ce qui fut cause que le jeune homme l'envisagea. Voulant sans doute lui donner un échantillon de sa voix, il chanta, en s'accompagnant, cette romance assez moqueuse :

La nina que esta dormida
Que la guitarra la llama
Despiesta, espavorida
Dando vultas en la cama.

« — Toda la noche me tienes
Al sereno, y al rosio
Y luego al amanecer
Me pagas con un desvio.

A tu puerta hemos llegado
400 de cuadrilla
Si quieresque te cantemos
Saca 400 sillas ! » (1).

(1) « La petite fille qui dort — Et que la guitare appelle, —Se réveille en sursaut, — Bondissante dans son lit.

Le jeune homme croyait peut-être avoir affaire à l'une de ces beautés vulgaires et complaisantes de Madrid que Goya a tant de fois reproduites sur la toile. Sa romance finie, il attendait donc avec une sorte de joie orgueilleuse que Carmen lui dît de monter. Mais en ce moment la mère de Carmen parut, et commença par retirer sa fille avec violence de ce balcon ; puis, en même temps un alguazil étendit la main sur le chanteur, et lui prenant le mouchoir qu'il portait sur la tête :

— Une autre fois, mon cher, quand vous aurez pris une aune de dentelle, ce qui est un joli coup pour un Asturien, je vous engage à ne pas vous en faire un *sombrero !* Ce mouchoir a été volé à la senorita Carmen de S.... Suivez-moi !

Et il l'emmena en prison malgré les récla-

« Je demeure toute la nuit — Au serein, à la rosée,
—Et dès que vient l'aurore, — Tu me tournes le dos.

Nous sommes arrivés, — Si tu veux que nous chantions
En troupe, 400 à ta porte, — Donne-nous 400 chaises!

mations de la foule. Le lendemain la mère de Carmen la fit mander et lui dit :

« — Vous allez partir pour le couvent de Las Huelgas de Burgos. Dona Morenita, une respectable dame de nos amies, est chargée par moi de présenter cette lettre à l'abbesse. Vous avez la tête vive, il faut que le couvent calme vos idées. »

Et comme l'innocente objectait quelques paroles :

— Quant à ce bel amoureux idéal qui vous eût fait gagner tant de fraîcheur à la fenêtre, il est bon de vous prévenir qu'il n'y faut plus compter ; Ramon, — il n'a pas d'autre nom à ce qu'il paraît, — va passer la nuit en prison d'après la plainte portée ce matin par moi au régidor ! Oui, ce mouchoir que vous lui avez donné si imprudemment....

La méchante femme achevait à peine ces paroles que la porte de la chambre où elle se trouvait s'ouvrit, et un alguazil rapporta

le mouchoir à la pauvre petite qui tremblait de tout son corps. Carmen n'osa pas s'informer du sort du triste jeune homme ; elle s'inclina sous la volonté absolue de sa mère, et, donnant le bras à dona Morenita, elle prit le soir même la route de Burgos.

Plus d'une fois, comme vous pouvez bien le penser, elle retourna la tête en chemin pour voir si ce *cortejo* qu'elle s'était improvisé ne la suivait pas ; plus d'une fois elle interrogea la bande des *arrieros* qu'elle rencontrait, et demanda Ramon aux oliviers et aux ventas qui bordaient la route. L'amour, hélas! tient une si grande place dans les mœurs espagnoles que les filles d'Espagne s'aperçoivent peut-être plus vite que vos Françaises, qu'elles ont un cœur ; celui de Carmen était-il fait pour la terre ou pour le ciel, je ne sais ; mais rien qu'à la voir, si j'eusse été mayoral, je me serais plutôt coupé la main que de la conduire au couvent.

Dona Morenita ne pensait pas de la sorte,

il le faut croire. Cétte raide et morne confidente ne laissa pas échapper une seule parole pendant la route; elle mangeait seulement avec ardeur dans les posadas, se bourrait d'oranges, de saucisson, de figues, de raisins, et se contentait de passer son éventail à la pauvre enfant quand la chaleur devenait trop vive. De Ramon, il n'en fut pas question, tant l'amour des jeunes filles paraît scandaleux aux vieilles femmes qui n'ont plus d'amour. Elle présenta Carmen à l'abbesse de las Huelgas, et ce nom angélique, ce nom d'une vierge fut inscrit sur les registres du couvent.

La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux de la vie ; la religion chrétienne en fait jouir. Tel fut bientôt l'état de Carmen qui puisa dans son désespoir même une force surhumaine. Durant les premiers mois qu'elle vécut au couvent, elle était profondément triste. Nos cloîtres, Monsieur, contiennent chez nous je

ne sais quels parfums terrestres et tentateurs qui reportent, comme malgré elles, l'esprit des recluses vers le monde. C'est d'abord l'odeur aromatique des jardins, puis les visites que l'on reçoit au parloir, enfin les marchands eux-mêmes qui entrent et secouent la poudre de leurs sandales sur le pavé du couvent. Le père Ignacio, confesseur en titre de celui-ci, trouva bientôt un moyen excellent pour démontrer à Carmen le néant des amours humaines ; il lui assura que son Ramon était mort. Etait-il convenable, en définitive, qu'une fille noble abaissât sa pensée sur un pareil homme, un simple aguador des Asturies? Carmen objectait vainement que les Asturiens sont nobles de fait et de droit (1), qu'ils peuvent prétendre à tout, et que d'ailleurs celui-là ne lui avait même jamais serré le bout du doigt ; le père Ignacio, fidèle à son moyen, le plus victorieux qu'il

(1) V. les chartes d'Espagne

eût pu trouver, se contentait de répondre en hochant la tête : Quel malheur que le pauvre garçon soit mort ! Prions Dieu pour lui, espérons qu'il vit maintenant avec les anges ! Et, ce discours fini, il prenait sa tasse de chocolat, tout en racontant à Carmen je ne sais quelle fable tragique sur la mort du pauvre Ramon son amoureux.

Exaltée par son malheur même, la pauvre enfant avait pris les joies innocentes de son âge en profond dégoût ; elle ne se complaisait plus qu'à souffrir. De là cette pâleur de tombe que vous venez de lui voir, et qui marbra si vite ses joues aussi colorées que la pêche ; elle ne sortait du chœur de las Huelgas que la dernière, tuant, pour ainsi dire, les douleurs de l'âme sous les fatigues du corps, et végétant bientôt comme une plante maladive, sous le deuil et la tristesse des souvenirs. Elle n'avait parlé à ce Ramon que dans ses rêves, mais ne l'avait-elle pas vu frapper et traîner en prison par des al-

guazils, et ne tenait-elle pas en main ce mouchoir que ce malheureux, sur le point de la quitter pour toujours peut-être, portait à ses lèvres d'un air si désespéré !

La fontaine assez large qu'ombrage ce figuier, est comprise, vous le voyez, dans ce jardin du cloître où croissent, pêle-mêle avec les arbres, les melons dorés, les concombres et les pastèques à têtes rouges. Ce faible treillage de bois en est la seule défense... Sous l'ombre de ce figuier on voyait parfois, à la lune, se dessiner la forme de la jeune *monja* en longs habits blancs, vous eussiez dit la statue d'une novice morte avant l'âge. Elle fermait sur elle la porte du treillis, et elle lavait ses pieds dans le bassin où se reflète à cette heure-ci l'azur du ciel.

Et, il le faut croire, elle n'aimait peut-être autant cette eau que parce qu'elle lui rappelait la fontaine de Neptune à Madrid, cette fontaine où elle avait vu dormir son cher Ramon...

Sept mois s'étaient écoulés depuis son entrée au couvent de las Huelgas.

Une nuit qu'elle était seule devant cette conque de marbre, et qu'après avoir baigné sa jambe fine dans l'onde limpide, elle allait se retirer, elle crut apercevoir une figure dans les plis moirés de l'eau... C'était une figure d'homme. Elle était coiffée d'une *cachucha*, casquette militaire, ornée de jolies moustaches noires bien luisantes, et couronnée d'une légère barbe au menton. La figure se terminait par un collet d'officier qui avait sur la poitrine la croix de saint Ferdinand.

— *Caramba !* repris-je, si c'était le démon : il prenait là un moyen charmant d'arriver au cœur d'une recluse. Les officiers sont de passés-maîtres pour ces sortes d'assauts...

— Carmen pensa comme vous, continua mon interlocuteur, car elle fit d'abord un signe de croix, puis deux, puis trois... mais la figure ne bougeait pas de sa place. La no-

vice se retourna et vit avec une surprise sans égale un jeune homme accoudé sur l'un des trèfles de la galerie du cloître placée au dessus du figuier : il contemplait avec amour cette fille du Seigneur, pendant que la brise lui apportait les parfums de la rose et du romarin.

— Ramon! s'écria Carmen en montant précipitamment l'escalier. Elle allait se jeter dans ses bras, mais un instinct de frayeur la fit reculer. Etait-ce un fantôme ? L'aspect de l'officier faisait naître d'ailleurs en elle une foule de mouvements inconnus...

Les manières de Ramon exprimaient à la fois la franchise et la noblesse, mais il y avait dans tous ses traits une empreinte réelle de mélancolie, une sorte de défiance innée dans l'avenir. Ses cheveux noirs, abondants, cachaient une figure pâle et triste... A la vue de Carmen, le front du jeune homme s'éclaira pourtant d'un rayon d'espoir et de joie ; il la pressa bientôt contre son cœur en lui prodiguant les noms les plus

tendres. Carmen avait tiré de son sein le mouchoir donné à l'aguador, et celui-ci n'avait pas eu besoin de ce signe pour reconnaître la douce et charmante fille que sa mère avait tirée si violemment du balcon devant lui, et dont il avait appris le départ pour le monastère de las Huelgas.

De son côté, Carmen ne pouvait trop s'extasier sur la métamorphose de Ramon, que le père Ignacio lui avait fait mort. Il fallut qu'il lui racontât sa sortie de prison et la protection inattendue qu'il avait trouvée dans le général San M... à qui il était redevable, disait-il, plus qu'à l'affaire décisive et récente de H...., de ses épaulettes d'officier.

Tous deux causèrent longtemps, comme on peut causer par une de ces belles nuits où les cascades et les rossignols des couvents d'Espagne se taisent, où le vent seul agite la feuille de l'oranger et du laurier-rose. Le jeune homme avait son régiment à Burgos, une lettre pour la supérieure lui donnait

l'accès du couvent ; en cas de surprise il comptait lui présenter cette missive. Qui dira le charme de ces entrevues rapides et douces, où l'éclair qui jaillit de deux yeux noirs, la main que l'on presse, le sein qui bat, tous les signes de l'amour et de la confiance en un mot, reçoivent un nouvel attrait du site lui-même ? Sous ces voûtes mystiques l'amour de Carmen eut pour Ramon le charme de la danse dans la cour des Orangers de Cordoue ; au milieu des eaux vives et gazouillantes du cloître, il entendit à peine ses soupirs, et quand il la quitta sous les feuilles épaisses de ce figuier, le cercle bleuâtre du jour colorait déjà d'un faible éclat la fontaine où elle pouvait mirer sa pâleur.

Il avait été convenu entre les deux amants que Ramon ferait à la mère de Carmen une demande de fiançailles par lettre, elle le considérait comme son *novio*, aussi parut-elle d'abord moins fâchée que de coutume,

quand elle vit entrer, le lendemain dans sa cellule, dona Morenita, l'amie de sa mère. Elle reçut la digne matronne d'un air moitié confus et moitié joyeux ; cette vénérable dame tenait en main une lettre timbrée de noir, et ressemblait elle-même, par la sévérité de son maintien, à l'un de ces portraits de Velasquez ou de Carreno, qui nous représentent les *camereras* de l'ancienne cour.

— Carmen, lui dit-elle, votre mère vient de mourir, c'est moi qu'elle a chargée de vous remettre le texte de ses dernières volontés. Elle exige que vous preniez le voile dans seize jours au couvent de las Huelgas, et que vous y prononciez des vœux trop longtemps différés, puisque, depuis sept mois que vous habitez ici, vous avez eu le temps d'éprouver votre vocation. Je vous laisse réfléchir à ce mot : la volonté d'une mère! La vôtre, comme vous pourrez le voir, par ce qu'elle vous raconte sous ce pli, a connu les

dangers d'une union mal assortie. Lisez et jugez vous-même !

Et elle remit à Carmen encore tremblante et consternée de cette nouvelle, une lettre où la marquise dona Teodora Felicia de S.... cherchait à ébranler ce jeune courage par le long récit d'une de ses faiblesses passées... Elle y accumulait les réflexions et les conseils, elle s'y accusait enfin d'avoir traité Carmen avec une rigueur excessive et qui était loin de son cœur : mais elle avait voulu la préserver de grands périls. Quant à cet amour imaginaire, insensé, qu'elle avait pour un inconnu, le silence de cet homme avait dû sans doute y mettre fin mieux que sa volonté et ses prières. Elle finissait par lui déclarer qu'elle donnait son bien en totalité aux religieux de la Cartucca de Grenade, et qu'elle comptait sur son obéissance à ses dernières volontés.

Demeurée seule après le départ de dona Morenita, Carmen se vit en proie à une foule

d'idées tumultueuses, elles livrèrent à son cœur un assaut si rude, que la jeune fille s'évanouit. Quand elle se réveilla, le père Ignacio était devant elle, il lui tendit la main comme de coutume, et la jeune fille la lui baisa respectueusement. Le moine paraissait aussi calme que d'habitude, cependant on pouvait démêler sous cette apparence tranquille une joie secrète d'inquisiteur satisfait.

— Carmen, demanda-t-il, où avez-vous laissé ce mouchoir?

La *monja* rougit et répondit en balbutiant, que c'était peut-être à la fontaine de la *claustrilla*.—Ce mouchoir m'a servi à essuyer mes pieds mouillés, reprit-elle, et je vous remercie de me le rendre.

Et elle avança la main vers celle du moine, mais celui-ci prenant un front plus sévère :

— C'est sur le chemin de las Huelgas à Burgos que le jardinier du couvent a ramassé ce mouchoir, reprit-il ; il venait de tomber de la *faja* d'un jeune officier, on le

nomme don Ramon..: Carmen, suis-je bien instruit? Ramon est de retour, vous êtes coupable!

La jeune fille releva la tête avec un charme de pudeur et d'orgueil inexprimable, puis regardant le moine avec des yeux où l'azur du ciel lui-même se peignait :

— J'ai promis devant Dieu à Ramon, que je serais sa femme, mon père! mais je ne serai jamais sa maîtresse, sachez-le. J'ai promis, j'acquitterai mon serment.

— Mais cette lettre, malheureuse enfant, cette lettre de votre mère?.. Ce sont ses dernières volontés; dona Morenita m'a tout dit..

— Vous êtes mon confesseur, ô mon père, que dois-je faire? parlez. Si Ramon n'était pas revenu, j'eusse prononcé mes vœux, mais il est de retour, il m'aime!

— Il vous trompera maintenant qu'il porte l'uniforme... Ce sont de vrais satans, ma fille, que ces officiers... et d'ailleurs son régiment part demain...

— Demain!

— C'est l'ordre qui vient d'être promulgué dans les quartiers.

— Ne pas le voir avant son départ, oh! mon Dieu, mon Dieu! lui qui m'aime tant, lui qui ignore la perte soudaine que je viens de faire! Ma mère ne l'aimait pas, mais il m'aime lui, et moi, mon père... oh oui, je sens bien là que je l'aime... dit-elle en posant la main sur son cœur.

Le père Ignacio se retira, mais il jugea à propos de prévenir l'abbesse, la revérendissime dona Serafina B...—Les rigueurs claustrales sont des murs que rien ne peut franchir quand le génie monacal s'en mêle : Las Huelgas, vous le voyez, est aussi défendu qu'une forteresse au dehors; l'abbesse en fit tendre les chaînes et l'on refusa l'entrée à Ramon, quand le pauvre jeune homme se présenta. L'abbesse lut sa lettre, mais elle lui donna à entendre que, le matin même, elle

avait dû renvoyer Carmen à Madrid, sous la tutelle d'un *fraïle*, pour qu'elle pût voir du moins ceux de sa famille qui lui restaient avant de prononcer les vœux qui l'arrachaient au monde. Don Ramon s'éloigna la mort dans le cœur, en jetant un regard d'adieu à cette fontaine, où les étoiles se confondaient avec la rosée, où l'image de Carmen semblait presque lui tendre les bras... S'il se retint alors de mourir, comme il me l'a dit souvent, c'est qu'il espérait encore retrouver Carmen à Madrid, il ne croyait pas que des lèvres de vérité pussent mentir. De retour à Madrid, il n'eut rien de plus hâté que de s'informer de sa chère *monja*. Hélas! tout y fut muet pour lui, depuis les allées du Prado jusqu'aux balcons parés de femmes et de fleurs; il acquit bientôt la triste conviction qu'on s'était joué de lui... Inquiet, courroucé, le jeune homme repart pour Burgos, mais aux portes de cette ville, la fièvre le terrasse sur le lit d'une misérable posada... A la

fièvre se mêla bientôt le délire ; dans ses rêves ardents, exaltés, le malheureux appelait Carmen... Carmen qu'il croyait morte, comme Romeo sa chère Juliette... Quand minuit, l'heure solennelle des fantômes et des fiévreux, venait à sonner :

— Ne la voyez-vous pas dans ses vêtements blancs de *monja* ? s'écriait-il en se soulevant sur son lit , le front baigné de sueur, le sein haletant, la bouche sèche... Oui, c'est bien elle, c'est Carmen, elle va baigner ses jolis pieds à la fontaine du cloître !

Et son doigt levé semblait la suivre, cette image aussi légère et aussi impalpable qu'une ombre, mais aux yeux de Ramon elle avait un corps ; il la voyait !...

Cependant le péril devenait imminent pour le malade : la persistance de la fièvre était horrible... Conseillés par ses médecins eux-mêmes, les amis du malade conçurent le projet de le sauver en provoquant chez lui une crise favorable. Il leur était impossible d'entrer à las Huelgas, la juridiction souve-

raine dont l'abbesse était armée les effrayait, elle avait d'ailleurs fait adroitement répandre le bruit que Carmen n'habitait plus la communauté...

Une jeune sœur préposée aux provisions du couvent sortait chaque samedi, et,par un hasard étrange, sa figure offrait de loin une conformité assez grande de traits avec Carmen. Les amis de Ramon imaginèrent de l'endoctriner, ils lui représentèrent que la ruse innocente à laquelle elle se prêterait était peut-être plus méritoire aux yeux de Dieu que toute sa vie passée à l'ombre du cloître. De quoi s'agissait-il en effet ? De passer,au coup de minuit,avec le costume de son couvent par la chambre du pauvre Ramon. Le malade, ajoutaient-ils, croit voir Carmen à cette heure-là, votre présence seule versera le baume sur ses blessures... Vérité ou illusion, il y a pour lui chance de salut !

La sœur de las Huelgas, qui ne savait que trop l'existence de Carmen,mais qui craignait d'encourir la colère de l'abbesse en la révélant

se prêta de bonne grâce à ce manège... A l'heure de minuit, on la fit passer devant Ramon, vêtue comme Carmen, jeune et recueillie comme l'ange de Ramon, mais savez-vous ce qui arriva ?

Que l'infortuné, renouvelant la scène de tous les soirs, s'écria dans la fièvre et le délire en voyant passer la nonne :

— *J'en vois deux !...*

Tant l'imagination a de pouvoir et de fixité chez ceux qui souffrent! Vous le voyez bien, on ne put même tromper la fièvre de Ramon. Quand ses amis lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, il voulut percer l'un d'eux de son épée. Il languit pendant trois mois; et, au bout de ce temps, apprenant que Carmen allait prononcer ses vœux, égaré, à moitié fou, il entra de force dans ce cloître et vint se frapper d'un coup de poignard aux pieds de la pauvre fille... Depuis ce jour, Carmen n'entend plus, ne voit plus, elle marche au hasard, sourit, récite les offices, et s'interrompt tout d'un coup par un grand éclat de

rire..La malheureuse est folle!.. L'abbesse de las Huelgas la tient toujours à son bras, c'est un remords vivant qu'elle traîne avec elle... On n'a pas voulu la mettre à l'hôpital de *los Locos*, cela eût trop fait crier, mais les étrangers qui viennent ici ont le droit de mettre un *douro* dans la tirelire que voici et que l'on a scellée au mur pour l'âme du pauvre Ramon.

— *Hi qui disponent de diebus suis, descendant in infernum viventes!* ajouta en ce moment une voix nasillarde à deux pas de nous. Cette voix était celle d'un vieillard qui sortait alors de la nef, celle du père Ignacio.

L'office était terminé, je me retirai à l'écart pour voir passer Carmen avec l'abbesse... Toutes deux apparurent bientôt, l'abbesse son grand camail abaissé sur le front, Carmen nouant de ses doigts pâles quelques fleurs et des gramen arrachés aux fentes des piliers. Elle s'arrêta bientôt sous un énorme cyprès et contempla l'azur du ciel avec des yeux égarés. Puis, courant rapidement à la fon-

taine, elle s'y mira avec complaisance. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, mais il leur manquait çà et là quelques épis...Elle se retourna au son de la pièce de monnaie que je laissai tomber dans la tirelire du cloître.

— *Una lismona par Ramon* (1) ! dit-elle en me regardant. Puis, jetant ses fleurs dans la fontaine, elle rejoignit l'abbesse.

Pour moi, je me souviendrai longtemps du couvent de las Huelgas.

(1) *Une aumône pour Ramon !*

V.

Cuisine espagnole. — Adieux à Burgos. — Le saint-sacrement.— La barbe du Christ. — Aranda. — Santa Maria. Prisonniers. — Somo-Sierra.

Burgos... septembre 1841.

Je suis revenu pour dîner à la *Fonda*.

L'odeur huileuse et rance de l'hôtellerie qu'on trouve à Burgos est peu capable de vous mettre en appétit pour le reste de la route, c'est une hôtellerie de muletiers dans toute la force du terme. Des *arrieros* y coudoient l'élégant chapeau à trois cornes des officiers; des Galiciens et des Aragonais s'y disputent,

les mayorals seuls s'y font servir, et, à l'exception d'un *gaspacho* passable et de quelques *tomates*, nous n'y pûmes toucher à aucun plat. On mange en France pour manger, en Espagne on mange pour ne pas mourir de faim. La cuisine espagnole est un mythe, c'est l'art dans l'enfance, et ce qu'il y a de certain, c'est que dans Londres ou Paris, ces deux grands entrepôts des ouvriers habiles de tous les coins du globe, vous ne verrez jamais un drôle s'intituler *cuisinier espagnol*, ce serait plus osé que de s'appeler *boxeur français!*

Je vous prie de passer cette digression légère à la rancune de mon estomac, j'en reviens à Burgos que je quitte ; Burgos, où la lumière de la lune inondait le soir les maisons comme celles de Chiaja si blanches à Naples. La place Mayor est une admirable place carrée d'un effet charmant, on se perd avec un charme infini sous l'obscurité de ses arcades. La ville a certains aspects seigneuriaux de Florence la superbe, beau-

coup de portes et de maisons sculptées, beaucoup de hangards et de porches noirs comme des tanières, les voix castillanes y sont mâles et sonores, le fredon de la guitare elle-même n'y a rien de mélancolique ou d'amoureux. Ce n'est pas une ville que Burgos, c'est une armure. Il fallait le corps du Cid pour la porter, voilà tout.

La traînée opale de la lune fait ressortir victorieusement tous ces détails sévères de l'architecture espagnole, sur laquelle les hommes en manteaux noirs se détachent comme des Rembrandt d'un ton âpre et vigoureux. Je suis allé au théâtre où j'ai vu avec douleur une bigarrure de robes, de chapeaux et de plumes à la française, c'est encore pis qu'à Vittoria. En sortant du théâtre, je me suis retourné au bruit d'une sonnette et au cri de *Su Majestad !*

Su Majestad! Je me suis découvert, pensant que c'était une Majesté quelconque, et j'ai bien fait, ce n'était rien moins que la ma-

jesté divine allant visiter un agonisant. Un prêtre portait le Saint-Sacrement à un malade.

Tout le monde se jette à genoux lorsque passe ce roi dont le sceptre est éternel. Le malade qui allait recevoir chez lui un pareil hôte est un pauvre couvreur qui est tombé ce matin de l'un des toits de la cathédrale qu'il réparait, le maître divin va payer son salaire à l'ouvrier et lui ouvrir les portes de ce temple que nul de nous n'a vu, les portes du ciel.

Vous me permettrez de ne vous parler que comme mention de certain Christ que quelques badauds cherchent partout dans Burgos et dont le mayoral m'avait parlé, c'est un Christ merveilleux dont ils prétendent que la *barbe pousse*. C'est bien assez d'habiller ces saintes effigies, et le barbier espagnol n'a rien à démêler avec leurs barbes.

Notre départ de Burgos était fixé à une heure du matin, il faisait un froid si âpre que

le sommeil m'a gagné, je ne me suis réveillé qu'à douze lieues de là, à Bahabon. Toujours le même paysage, des mamelons pelés où les bouquets de bruyère croissent par places, une route encaissée laissant voir çà et là l'horizon des collines. Tous les mendiants d'Aranda où l'archevêque de Burgos avait autrefois un palais, s'étaient réunis autour du *calesero;* que voulaient-ils nous montrer? ce même palais détruit à cette heure et qui n'offre plus qu'une façade sans toiture. J'ai préféré voir quelques secondes le Duero qui coule à Aranda et se donne les airs de passer en même temps à Oporto. C'est un fleuve jaune, huileux et maussade dans le goût de l'Arno à Florence : quant au pays et à la ville d'Aranda, tous deux pauvres aujourd'hui, deviendront méconnaissables dans cinq à six ans, en raison du traité de navigation d'Espagne avec le Portugal; l'écoulement des produits d'Aranda sera certain. La récolte de vin est si abondante ici que,ne pouvant trou-

ver de vase assez vaste pour contenir le vin nouveau, ils jettent le vin vieux ; quarante bouteilles coûtent en ce lieu même vingt sous de monnaie d'Espagne. En attendant qu'Aranda devienne riche, j'ai cru devoir visiter l'église de Santa Maria. C'est une église assez nulle à l'intérieur, elle est enfoncée au milieu d'un pâté de maisons noires et tristes, mais le porche dans le style gothique en est fort beau. Il abonde en chapeaux d'archevêque, sculptés en colonnettes, en feuillages. La nef et les chapelles latérales n'offrent rien de remarquable, des façades à retable doré comme partout, la lampe de l'autel touchant presque le niveau du sol, des nattes, un Christ en bois peint et de grandeur naturelle sous sa cage de verre ; on sort ce Christ le vendredi-saint, tout lavé, tout paré, comme s'il venait d'être arrangé par les mains des saintes femmes.

En sortant de l'église et en passant près de l'une des portes, je vis une ficelle qui faisait descendre un petit panier; le bout de cette

ficelle était tenu par un homme que des barreaux me masquaient. Cet homme était simplement un prisonnier. Je mis quelques *piecettes* dans le panier et je vis bientôt paraître aux barreaux une meute de figures étranges dans le genre de celles à qui dame Léonarde fait la soupe dans Gil Blas. Quelques-uns de ces malheureux étaient détenus pour délit de *fausse monnaie*, le délit le plus ordinaire et le moins réprimé à en juger déjà par la quantité de pièces fausses que j'ai reçues et que je suis appelé à recevoir. Je n'eus guère le temps d'examiner ces détenus qui se suspendaient ainsi à leurs barreaux en s'agitant comme des orang-outans du jardin des Plantes; ils se calmèrent peu à peu pour écouter la chanson de la fille du geôlier, belle fille, qui prenait le frais sous la porte avec son *novio*, un Castillan raide et droit comme une baguette d'alcade. J'ai trouvé les paroles de cette chanson jolies et je vous les rapporte de mon mieux : c'est évidemment une chanson

andalouse, elle sera pour vous un avant-goût dupays :

Morena pintan à Cristo
Morena à la Magdalena
Moreno es el bien que adoro
Viva la gente morena!

Te quiero como si fueras
Hijito de mis entrañas,
Si tienes amor con otro
Porque no me desenganas?

«On peint le Christ brun.—On peint la Madeleine brune.—Brun est l'amant que j'adore,—vivent les gens bruns!—

— Je t'aime comme si tu étais—petit-fils de mes entrailles,—si tu as de l'amour pour une autre—pourquoi ne me détrompes-tu pas? »

A défaut de charme et de prestige dans le paysage, cette partie de la Castille qu'on trouve à la sortie d'Aranda est du moins fertile et belle. La vigne abondante, le maïs qui sort d'être coupé, l'aspect verdoyant de certains

tertres ne témoigne que trop des dispositions libérales du sol, il ne demande qu'à produire. Le soc enfonce sous vos yeux une terre grasse, facile, le gardien des vignes (*guardian de vid*) a l'œil aux aguets pour qu'on ne vienne pas voler les récoltes confiées à sa surveillance. A droite de la route, vous apercevez une masse brune, d'un style coquet, c'est un ermitage auquel on se rend à certain jours de l'année.

Rien n'égale cependant l'étrangeté de ces aspects, la teinte foncée des arbres se détache en vigueurs vertes et noires sur un terrain pierreux et blanchâtre dominé par quelques maigres panaches d'arbres ; parfois les montagnes sont composées de couches d'argile et de marne. A Honrrubias, notre mayoral fut forcé de se charger d'un singe que l'alcade de ce village trouvait plaisant d'envoyer à l'un de ses amis de Madrid ; la population était en émoi autour du *calesero*. Le mayoral donna reçu du singe au magis-

trat et le monta dans sa cage à bâtons sur l'impériale, ni plus ni moins que l'homme aux lions que don Quichotte combattit dans son dix-septième chapitre.

Vingt lieues environ avant Madrid, vous apercevez une plaque de bleu-cobalt, c'est la chaîne de la Somo Sierra. Une herbe jaunâtre, quelques buissons pauvres, des troupeaux cherchant des pâturages qu'ils ne trouvent pas, des coups de vents à déraciner les pins des montagnes, des trombes de poussière à aveugler les mules, et par dessus tout, une route mauvaise et dangereuse, voilà ce qu'on rencontre jusqu'à l'auberge de Somo-Sierra, la posada classique des voleurs et des arrieros suspects. Je vous écrirai demain de ce lieu de délices où nous couchons. Je n'ai pas la peur de Sosie, mais comme lui :

« Je vois devant cette maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon. »

VI.

Un compagnon douteux. — La Posada. — Le manchot. — Ce que coûte un bras cassé. — Entrée à Madrid.

L'homme en question portait une *zamarra* (1) montrant la corde, son feutre pointu étalait des bords à demi rongés par la pluie, les vers, ou le soleil, il se tenait sous le porche élevé de la venta, en fumant sa cigarette d'un air de cacique. L'un de ses bras était

(1) Sorte de veste noire à longs poils, assez pareille au *spencer*, ou à la veste de nos conducteurs.

enveloppé dans sa mante de *paysano*, et quand nous entrâmes, il ne nous donna pas même le salut commun en Espagne.

— *Baya usted con Dios, caballero.*

Nous venions de descendre à Somo-Sierra par les flancs glacés d'un passage qui rappelle celui du Saint-Gothard, nos figures avaient un air de Sibérie, la grêle et la neige nous avaient escortés, le froid était pénétrant, jugez de notre joie en voyant s'ouvrir pour nous les portes de cette venta! C'est pourtant, sachez-le, la plus déplorable retraite qui se puisse voir. A peine entré dans une vaste salle qui donnait sur la campagne, ou plutôt sur le désert, je voulus regarder, un tourbillon de vent mêlé de neige m'aveugla... vint une *criada* (1) avec deux ou trois paquets de chandelle, elle les alluma, et les distribua sans flambeau aux voyageurs. Le senor Rafaël Mendizabal, et moi, nous

(1) Servante.

nous vîmes parqués dans une chambre à cinq lits, la visite que je fis du mien me suffit pour me décider, je descendis me chauffer à la cuisine, où j'étais bien résolu à passer la nuit. En Espagne, le feu de la cheminée n'existe que là, les muletiers et les cabaretiers l'envahissent si vite que les voyageurs ont quelque peine à en approcher. L'homme à la *zamarra* que j'avais vu sous la porte de l'auberge y trônait assis sur une méchante chaise de paille, je lui présentai un *puro* (1), il se leva et me fit généreusement l'offre de son siège. En ce moment même le majordome de M. Mendizabal, Juan, l'honnête Juan, venait me demander mes ordres, tout d'un coup je le vis pâlir devant l'homme à la *zamarra*, et le flambeau qu'il tenait lui échappa...

(1) Cigare roulé; celui que nous fumons ici. Les Espagnols ne fument guère que les cigarettes en papier.

— *Aqui el manco!* (voilà le manchot!) s'écria-t-il.

Je m'aperçus, en effet, seulement alors que l'homme dont parlait Juan et qui venait de lui causer un tel effroi était réellement manchot. Il faisait seulement tout ce qu'on peut faire avec un seul bras, car il prit la main de Juan d'un air singulier et se mit à parler avec le brave majordome en espagnol. Je comprenais mal alors la langue, mais ce que je compris fort bien, ce fut la peur de Juan, il avait l'air de Leporello vis à vis du Commandeur. Le manchot avait ôté son feutre, je vis une figure maigre et cuivrée, mais assez noble, entourée d'une barbe inculte, il est vrai, mais, à tout prendre, notre compagnon de coucher avait de beaux traits, les dents blanches, le sourire fin et ironique. De longues mèches bouclées, dans le genre de celles que portent les *gitanos* s'échappaient de son mouchoir de tête qui avait dû être jadis de couleur rouge; quand il écarta sa man-

te, je vis une escopette d'assez bon style, et une *nabaja* (1) très respectable par sa longueur. Il y eut entre Juan et lui un colloque de la valeur de seize minutes, après lequel l'honnête majordome remonta dans la chambre où je devais bientôt le rejoindre.

J'allais me lever de ma chaise et la rendre pour quelques instants à son bizarre propriétaire, quand l'*escopetero* de notre voiture survint, salua également le manchot comme une vieille connaissance et fut se coucher après quelques minutes de conversation...

En ouvrant la porte du véritable dortoir à cinq lits, dans lequel le senor Rafaël Mendizabal et moi nous devions coucher, près de nos domestiques, je trouvai une scène dont le pinceau de Decamps eût fait son profit...

Mon compagnon, le senor Rafaël, plus habitué que moi aux posadas, était sur le lit,

(1) Couteau long.

et chaudement enveloppé dans sa mante de Valence, aux larges lignes rayées de jaune et de rouge, il se tenait alors sur son séant, et écoutait avec un étonnement que je partageai bientôt, l'histoire de la rencontre que venait de faire Juan son majordome... Une mauvaise chandelle éclairait à peine cette scène à laquelle il faut ajouter un acteur indispensable, mon domestique, essayant de préparer tant bien que mal un *grog* avec des citrons.

Le visage de Juan exprimait une terreur vraiment comique, voici ce qu'il racontait à son maître, le tout lardé de *Jesus mio* et de *santa Madre di Dios* comme ornements oratoires de son récit :

— Monsieur se souvient-il de notre dernier voyage de Madrid à Séville? la diligence où nous nous trouvions fut attaquée...

— Après?

— Monsieur dormait alors fort tranquillement, il se réveilla, se frotta les yeux et

me dit : Juan, arme ton pistolet et fais feu. J'armai et fis feu... sur quoi? je ne l'aurais jamais su, il faisait une nuit de diable et pas une étoile ne montrait le bout de son nez. A deux jours de là seulement, le *mayoral* de notre équipage m'apprit qu'à *Puerto la piche* (c'était en ce lieu qu'on nous avait attaqués), un homme avait eu le bras cassé d'un coup de pistolet... Seul et sans espoir d'être soutenu, il avait attaqué le *calesero*. Nous avions tiré le *mayoral* et moi seulement, l'*escopetero* était alors endormi sur l'impériale.

— Voilà un bel exploit que nous avons fait là, vous ou moi, me dit le mayoral une fois que nous fûmes à Villalta... Vous ne savez donc pas que Ramirez est un gaillard capable de se venger?

— Sur vous... ou sur moi... c'est vrai.

— Je vous trouve charmant..... c'est sur moi qu'il se vengera! Un mayoral est le roi du coche, je suis responsable... Il faut que

nous lui fassions une petite pension pour son bras cassé...

— Allons donc!

— Eh oui!... sans cela, il y a tout à parier que pour moi... ou pour vous... Ramirez aura recours à la peine du talion!—Or, sans flatterie, — mon cher Juan, — je préférerais que sa vengeance tombât sur vous, j'ai souvent les guides en main, et j'ai besoin de mes doigts, tandis que vous... vous à qui votre maître porte intérêt et remboursera sans doute...

— Il me semble que vous en parlez bien à votre aise, seigneur Pepé (c'était le nom de cet infâme mayoral), du diable si j'ai la poche assez garnie pour étendre mes libéralités jusque sur les fils et neveux de Jose Maria (1)! Le *garotte* en fera bonne justice.

—Ne vous souvenez-vous donc pas qu'à plusieurs reprises et à quelques lieues même de Madrid, on a arrêté votre jeune maître le

(1) Bandit célèbre.

senor Rafaël Mendizabal? Le fils d'un ancien ministre d'Espagne n'est pas un personnage indifférent pour les *ladrones*, ils le prendront comme ils ont osé le faire déjà, et ils le retiendront en otage jusqu'à ce que sa famille ait payé sa rançon ?

J'avoue que ce souvenir me décida. Pepé ne mentait pas, il se chargeait d'ailleurs de prendre la chose sur lui, je ne voulus point vous parler de l'aventure. Après tout, me dis-je, le seigneur Rafaël est un bon maître, il me le rendra, regardons cela comme une avance. Et je tirai quelques duros de ma bourse, le mayoral Pepé en fit autant. Quand je dis autant... le coquin ne fut pas aussi libéral... et savez-vous ce qu'il m'objecta? — Moi, c'est différent, reprit il, pour que vous le sachiez, Ramirez est mon neveu...

— Votre neveu! m'écriai-je en le toisant.

— Oui... et il ne faut pas que j'aie l'air de l'entretenir dans son métier. Pauvre Ramirez! il jouait si joliment de la guitare à

Ocana qui est son pays! Qui diable m'eût dit qu'il s'en irait juste attaquer la diligence de son oncle! Un parent, un neveu! *Nuestra señora del Carmen*! n'importe, M. Juan, ce que nous faisons là... est admirable, pauvre Ramirez le voilà hors d'état de *servir* à l'heure qu'il est!

J'avoue que si la physionomie piteuse du majordome me fit rire, l'idée de passer la nuit sous le même toit que M. Ramirez (bien que suivant le mayoral il ne pût *servir* désormais) me causa un certain trouble... ce n'était pourtant là qu'un simple voleur... J'avais entendu parler de *Jose Maria*, la fleur des bandits, celui qui entretenait et habillait à la lettre sa troupe, lui donnant de belles guêtres, et des habits de *majo* avec le fin bas de soie.. Ramirez était loin d'afficher ce luxe, il dévalisait à lui tout seul et sans collaborateurs...

— Mais es-tu sûr du moins, dit le senor Rafaël à son majordome, que Pepé ait pris

sur lui le coup de pistolet? tu connais la chanson, il est fort capable de te tuer en disant :

Somos voluntarios
No somos ladrones
Somos defensores
De la religion !

— Pour cela, Monsieur, je ne sais... Il m'a fait l'accueil le plus aimable... mais ces gens-là ont des formes...

Juan achevait à peine cette phrase que nous entendîmes un pas lourd sur l'escalier ; il me vint une pensée étrange ; nous étions quatre dans la chambre, elle avait pourtant cinq lits. Etait-ce le manchot qui allait venir se coucher ainsi près de nous? La porte s'ouvrit brusquement et je vis entrer notre mayoral de Bayonne, le digne Antonio de la *compania de caleseros*. Cette vue me rassura ; le mayoral venait partager notre coucher ; le grog flambait déjà, et nous nous assîmes

bientôt, maîtres et valets confondus ensemble autour d'une petite table. Interrogé par moi sur Ramirez, le mayoral m'apprit que le pauvre diable était à cette heure un voleur retiré (*un ladron cesante*), que le lendemain il devait aller à Madrid et lui avait demandé place sur l'impériale avec *l'escopetero*.

La figure de Juan prit une expression plus tranquille: il hasarda même une proposition que nous goûtâmes, celle de faire monter Ramirez et de lui offrir un verre de grog. Le flacon d'eau-de-vie qui se trouvait dans ma malle venait de l'hôtel des Américains; il en était à moitié, nous en fîmes don au manchot dès qu'il entra... La contenance du voleur ne nous parut nullement embarrassée ; celle de Juan l'était davantage; cependant il y eut bientôt entre eux, pendant cette veillée, un échange de procédés et même d'histoires. Le trait suivant, raconté par Ramirez, me frappa.

« Le voleur Perèz qu'on appelle encore, à Chiclana, *el diablo* et que j'ai eu l'honneur de connaître , nous dit-il, était un des hommes les plus fiers et les plus courageux que j'aie vus ; il avait la conscience et l'orgueil de sa supériorité à un tel point qu'il lui semblait impossible que personne l'égalât dans son art. Sa bande était fort belle, il la congédia un jour sur le seul prétexte qu'on la croyait indispensable à ses coups de main ; il y avait pourtant dans cette bande un certain Fernando qui pouvait, à bon droit, se dire le rival de Perèz. Cette rivalité avait même amené entre eux un certain froid. Perèz dit à Fernando en le quittant :

— Retiens mes paroles, Fernando, tu m'as proposé souvent des paris, voici le mien : Je te permets de m'attaquer à main armée, n'importe en quel lieu où tu me trouveras voyageant ; tu ne m'auras pas, et je t'aurai ! Seulement nous serons seuls, tu entends ?

— Le pari était dur, objecta Juan ; c'était un *desafio* (1) en bonne forme.

— Un beau soir, continua Ramon, — il y a bien de cela un an environ, — Perèz, l'ancien bandit, revenait seul sur le chemin de San Fernando à Cadix. Il était monté sur un beau cheval andaloux à selle arabe ; la nuit était si noire que le fer de ses étriers luisait à peine. Un homme également à cheval l'aborde sur la chaussée enclavée, vous le savez, de chaque côté par la mer ; il était embossé dans son manteau jusqu'aux yeux ; il crie à Perèz d'arrêter...

— Je suis Fernando, dit-il à Perèz en tirant une escopette...

— Tu as manqué aux conditions de notre pari, répond Perèz, tu devais être seul ; regarde derrière toi les deux cavaliers qui te suivent...

Fernando retourna la tête instinctivement.

(1) Défi de duel.

Mais au même instant il tomba mort ; Perèz l'avait tué d'un coup de pistolet.

— Cela prouve, continua Ramirez, qu'il ne faut jamais tourner la tête en arrière.

—Ni parier contre le diable, murmura Juan en se signant. Bonne nuit, seigneur Ramirez!

Le manchot donna sans rancune une poignée de main au majordome ; il se retira très satisfait de nous, car nous lui offrîmes quelques cigares. Avec un *puro* on se ferait, en Espagne, l'ami d'un chef de bande ; le tabac, autant que le ton d'égalité, rétablit tout ; d'ailleurs Ramirez était peut-être repentant ; il portait à son cou un scapulaire brodé de noir, l'image de Sant Antonio tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Le flacon d'*aguardiente* (1) ne fut pas oublié par lui ; il fut se coucher en pestant toutefois contre son oncle le mayoral qui lui donnait si peu après lui avoir ravi tant. Juan se coucha persuadé que Ramirez ne lui en voulait nullement, et que

(1) Eau-de-vie.

Pepe avait arrangé la chose en famille. Le coup de pistolet pouvait bien, après tout, revenir de droit à Pepe, qu'en pensez-vous?

Il y a seize lieues de Somo-Sierra à Madrid ; on met douze heures mortelles pour franchir cette distance. Après une nuit blanche, le zagal nous réveilla ; il était six heures du matin. L'écurie était au dessous de nos lits ; les sifflements du vent, et le bruit des mules furent notre concert jusqu'à l'heure du départ. Nous devions déjeûner à Cavanillas. La ville de Buitrago par laquelle nous passâmes, et qu'à ses tours antiques comme à ses murailles on prendrait pour une ville arabe, est dominée à gauche de la route par une forteresse qu'on croit avoir appartenu aux Templiers ; elle était à demi voilée par l'ombre lorsque nous y arrivâmes. Avant l'Ozoyuela , le terrain offre peu de lignes, les collines sont enveloppées à leur base de brouillards fumeux laissant apercevoir leurs crêtes bleues et vertes. Le calesero, attelé de

bœufs, gravit péniblement cette côte, les huit mules sont au pas, le soleil ondoie partout, et sur les pentes du terrain jaunâtre, et sur les blocs de ces rochers aux formes âpres, sataniques. Le sol a changé d'aspect, les pâturages embaument, le thym, la lavande, la sauge rassemblent sur cette Sierra leurs parfums aromatiques. Vous passez au pied de la Sierra de la Cabrera; les plantes et les roches se disputent le sol, ces roches à elles seules sont un chaos; vous vous croiriez par instants dans quelque site aride des Pyrénées, n'était le Gave dont le murmure ne s'entend pas.

La vallée de l'Osoya qui fait suite est un terrain si admirablement disposé pour le vol, qu'involontairement je me retournai ; je regardai Ramirez. Il fumait tranquillement avec *l'escopetero* et buvait de temps à autre un coup de vin à sa *bota*. Ici le terrain devient inégal, montueux, fantasque, il est semé de blocs de cailloux qui tous font la grimace

comme les diables de Weber. Ce val de l'Osoya n'est qu'une vaste nécropolis de granits ; l'aspect en est sale, grisâtre, il sent la poussière et les ossements de Josaphat. La Sierra nous oblige à monter depuis une heure, nous nous apercevons au dessus des nuages ; à droite nous avons le couvent de la Cabrera, à gauche la Guadarama. En vérité, le couvent n'a pu être placé ainsi que par les mains de Dieu dans ce désert. C'est sa providence, son port. Cependant et peu à peu les campagnes s'épanouissent comme par échappées ; avant Cavanillas on trouve des taillis de sorbiers et d'églantiers, mais ces fleurs du chemin, et ces vases d'une minute disparaissent bien vite sous les ravins, les aspects grandioses et fiers vers lesquels vous entraîne le pas rapide de la mule. Des nuages blancs, déchiquetés, courent à gauche sur la ligne immense de l'horizon au fond duquel coule la Guadarama.

A huit heures du matin vous entrez dans

Cavanillas, c'est là que le déjeûner vous attend. C'est aussi près de là que l'on a volé trois fois seulement en ce mois-ci le courrier de Madrid. Sur cette route pas un arbre, pas une fontaine, rien qui sente enfin les approches d'une capitale. Non loin de Pedrezuela qui fait suite, ce sont des méandres de terre au milieu du sol, des monts ou des ondulations de couleur brune courant l'une sur l'autre comme les vagues de la mer, une chaîne immense de collines ferme le cadre et se confond avec le ciel. L'olivier étale ses maigres dentelles, l'herbe est rare, les tours éparses qui servaient autrefois de fanal au More pour les signaux, servent actuellement de repaire aux bandits. Voici venir le paysan de Castille les jambes pendantes sur son âne, il est noir, et se détache en silhouette sombre sur les fonds bleus et les champs jaunes de maïs. C'est Sancho, pensez-vous, c'est le grison du digne écuyer Sancho, chez lequel

tant de fois l'amour de son seigneur l'emporte sur celui de son âne. Le paysan de Castille se carre cependant sur son *borrico* d'un air de prince, on comprend qu'il est le suzerain de ce désert aux portes d'une capitale. A trois lieues de Madrid le regard découvre le maigre ruban de l'Aleté qui sillonne à gauche la campagne hérissée d'une herbe triste. Les abords de Madrid se font sentir, îci c'est un carrosse séculaire attelé de sept mules à pompons rouges qui vient au devant des Madrilains, renfermés dans la boîte de la diligence, plus loin de coquets officiers font caracoler leurs chevaux. De graves senoras descendent de ces voitures dignes du temps de Charles III, elles vont à leurs filles et à leurs nièces qu'amène le *calesero*, elles les baisent et les rebaisent avec une sorte de frénésie. *Antonita mia! Querida Carmen!* etc. Du reste, aucun faubourg, aucun jardin qui annonce la ville, c'est un diamant tombé

du bec de l'aigle dansla plaine aride et plombée des feux du soleil. Quand l'œil le découvre, la main le touche déjà.

Le *cale sero* s'arrête à quelques pas de la Puerta del Sol, chacun vous entoure, vous presse: on s'embrasse, on se déchire. L'étranger seul cherche en vain un visage ami, il est isolé au milieu de cette foule. Dès la première caserne qu'on trouve à l'une des rues d'entrée de Madrid, un pauvre fou (*loco*) suivait la voiture en se cramponnant au marchepied. C'était un homme pâle, d'assez belle stature, mais l'œil vitré, hagard, un fou en un mot. Il riait, il chantait avec ce rire et ce chant stupide des crétins qu'on voit aux Pyrénées, ses cheveux étaient tout blancs. On lui jetait de la voiture quelques *quartos* (1). Chacun prétendait le faire crier à sa guise, car notre *calesero*, il faut le dire, était fort divisé d'opinions.

(1) Sols.

— Crie donc : *Viva la constitucione Isabella segunda !* lui disait un officier. — Le fou gardait le silence.

—Crie : *Viva la Christina!* disait un autre. Même silence.

— Alors crie : *Viva Don Carlos !* murmurait le *fraile* à longues manches qui voyageait avec nous.

Le fou n'ouvrait pas la bouche. Je lui jetai alors une pièce de monnaie.

— *Vive Napoléon* !.. s'écria-t-il tout d'un coup. *Vive Napoléon!* Et il agitait son chapeau avec ses mains.

Je voulus le faire taire le premier, nous étions déjà devant l'hôtel des postes près de la Porte du soleil.

— *Vive Napoléon!* reprit le fou en tournant vers moi son œil hébété!

Il avait servi avec les Français dans la triste guerre de l'indépendance. Quand je descendis du lourd équipage, il se plaça en-

core une fois devant moi, et hurla *vive Napoléon!*

C'est à ce cri que je suis entré dans Madrid.

C'est par erreur que la dédicace de la VIIe lettre a été adressée à madame la princesse de Ligne; le titre doit porter : À MADAME LA VICOMTESSE DE SAINT-MARS; le *Musée Royal,* qui ne porte pas de titre de dédicace, est dédié à madame la princesse de Ligne.

VII.

Aspect de Madrid. — Les cheminées. — L'égalité du cigare. — Les cafés. — La foire de la rue d'Alcala. — Jarretières. Luxe des anciens seigneurs. — Médiocrité de la nouvelle cour. — L'équipage du Régent. — La voiture de la reine Isabelle II. — Liste du ministère. — L'oreiller de la *fonda*. — De la beauté, et de la laideur espagnole. — Les seguidillas. — Le *sereno*.

A MADAME LA PRINCESSE DE LIGNE.

Madrid, 29 septembre 1841.

Au premier coup-d'œil, la ville de Madrid, malgré l'isolement complet de sa situation, offre l'aspect ordinaire des belles et grandes capitales. Des maisons uniformes, des rues spacieuses, des fontaines élégantes, des portes en arc de triomphe, un air grandiose et

monumental, voilà Madrid. Les façades blanches des hôtels ressemblent pour l'alignement à la Chiaja de Naples, ou à la rue de Rivoli chez nous, le pavé est pointu, mais le chemin large, la régularité des toits plaît à l'œil, on y cherche seulement en vain le bataillon de cheminées dont parle Lesage. Où donc l'auteur du *Diable boiteux*, ou plutôt, suivant les Espagnols, le traducteur du très illustre Luis Velez de Guévara, avait-il vu tant de bouches à fumée? J'en suis fâché pour sa gloire, mais une cheminée à Madrid est un véritable luxe. Léviathan, Belphégor, Astarot ou tout autre magicien aurait grand peine à les enlever en l'air du bout de sa baguette infernale (1)!

Ce qui frappe dès l'entrée de Madrid, c'est avant tout son apparence moderne; le poète, le romancier, le peintre se réconcilient diffi-

(1) Il y a pourtant à Madrid et par forme d'ironie, sans doute, la rue des *Siete Chimineas* (la rue des sept cheminées).

cilement avec son aspect architectural. Les styles différents que lui a imprimés çà et là le ciseau de la décadence sont d'un goût équivoque et tourmenté, ce ne sont partout qu'éroulements de guirlandes, niches et caprices dont l'empâtage et la lourdeur vous étonnent, à part quelques rares portails d'églises. Quant au site et à l'assiette de la ville, c'est un vrai défi espagnol jeté au désert par Charles-Quint. D'un petit château créé pour les princes qui venaient chasser l'ours dans ces environs alors boisés, et dénués d'arbres à présent, Charles-Quint a fait une ville.

Moins gesticulante que Naples, moins active, moins folle, cette ville offre néanmoins au premier coup-d'œil quelques points de ressemblance avec la cité italienne que protège saint Janvier. Les vendeurs de fruits et de pastèques vous y rappellent les anciens amis de Mas' Aniel, les cafés sont ceux de la rue de Tolède, les *caleseros*, colonies de

jaune, de bleu et de rouge, ont l'air de ces cabriolets tricolores qui roulent au Largo del Castello. La domination espagnole est la seule cause de ce rapprochement ; les habitudes castillanes forment bien vite le contraste. A Naples, c'est le babil, le tumulte ; à Madrid, c'est la sobriété du langage et du mouvement. Cette ville est au repos, il ne lui arrive rien des brises du golfe où Naples mouille ses pieds. Seulement, si vous y entrez à la lune, comme je viens de le faire, vous y verrez la même réverbération mate, les mêmes traînées d'ombres opaques sur les grands murs. Considérez les maisons ; les portes y sont à carcans de bois et à ferrures, les vestibules offrent de belles dimensions, tout en recélant parfois un vrai cloaque d'immondices dont la seule odeur vous suffoque. Cet homme en haillons, qui vous demande votre cigare et y allume le sien sans plus de façon, est peut-être le dernier mendiant de

Madrid, n'ayez garde de le refuser, c'est ici le sol de l'égalité réelle. Je vous en préviens, vous chercheriez en vain un *cicerone* parmi ces gens-là; la servilité italienne est obséquieuse, elle vit sur l'étranger; la misère castillane s'en éloigne fièrement, ou se révolte à l'idée de son contact. Drapez-vous, marchez, tenez le haut du pavé, vous êtes dans une ville où l'on se règle sur tout ce qui a des airs d'autorité et de noblesse; jugez après cela du nombre des aventuriers et des intrigants! Ces cafés vous semblent avec raison moins luxueux que ceux de Paris, on s'y asseoit devant des miroirs piqués de mouches, et sur des banquettes dignes d'un théâtre d'acrobates; le garçon (*mozzo*) en fait le service avec lenteur, sans se fatiguer et comme s'il était gentilhomme; tout cela est vrai, mais vous y pourrez fumer à l'aise comme sous les tentes de l'Orient, vous y trouverez des types étranges, des victimes de l'ancienne cour, des héros et des fiers-à-

bras de la nouvelle, les *braseros*, les verres d'eau glacée, le chocolat brûlant, et des gazettes comme il ne s'en fait qu'à Madrid. — Vous aimez la danse ? Courez au théâtre, les acteurs y sont brodés sur toutes les coutures, les castagnettes crient, les jupes voltigent ; pendant ce rapide quart d'heure de plaisir, toutes les belles dames dont s'éprend Gil Blas sont dans la salle à jouer de la prunelle ou de l'éventail. Cette promenade est celle du Prado, cette rue celle d'Alcala, cette porte est celle du Soleil. Ce peuple paré, attifé, bariolé, vous paraît un bateleur, regardez le couteau qu'il porte à la ceinture, écoutez-le vous dire une simple histoire avec son flegme sérieux, et vous changerez d'avis. Ces aveugles qui hurlent les gazettes ne vendaient autrefois que des images de saints, ces officiers si charmants et si coquets ne sont pas même payés. Les aguadores crient l'*agua frezquita !* Les vendeuses d'oranges vous of-

frent leurs *naranjas*. Les lanternes des madones et des cabarets sont allumées, c'est l'heure mystérieuse où les amoureux et les fiancés causent aux grilles. L'amour, quoi qu'on fasse, sera toujours le roi de ce pays, sachez-le. Seulement sa capitale à lui c'est Séville, et nous ne sommes encore qu'à Madrid.

Je suis arrivé ici au moment de la foire annuelle (*feria*) qui occupe la longueur de la belle rue d'Alcala, à commencer de la Puerta del Sol. De cette façon, me voilà bien vite au courant des moindres usages de la vie castillane, je n'ai qu'à acheter des habillements nouveaux dans ces boutiques, pour me travestir en espagnol ; il y a là des couteaux, des jarretières, des castagnettes, des miroirs de poche, des boutons à grelots. Les jarretières seules feraient vos délices, elles sont toutes brodées d'une petite ligne d'argent, et portent chacune deux vers galants ou sa-

tyriques. Dois-je vous traduire celles que je vous envoie? Il y a sur l'une :

« Esta variedad de colores
« Pinta la de tus amores (1); »

Et sur l'autre :

« Su carita tan hermosa
« Es una piedra preciosa ! (2) »

La seconde jarretière est une vérité, la première me semble un peu caustique.

Tous ces grands flandrins de marchands aux joues hâves, au teint plombé, se reposent sans façon à minuit sous les ais de leur étalage, en plein vent; chaque arbre de la rue d'Alcala semble ronfler; il y a de ces hommes qui dorment sur le pavé même, enveloppés dans leur manteau, le bonnet pointu à pompons noirs sur les yeux. D'autres sont

(1) Cette variété de couleurs peint celle de tes amours.

(2) Votre jolie figure est une pierre précieuse.

éveillés et jouent aux cartes ou comptent leur recette de la journée, près de méchantes chandelles. C'est un tableau de Rembrandt que j'ai le bonheur de voir, sans me déranger, j'en jouis du coin de mon balcon.

A défaut de *cicerone*, et en attendant que j'aie remis mes lettres de recommandation à leur adresse (labeur véritable pour le lendemain !) c'est le digne Juan, le majordome qui est mon guide. Juan est un Castillan de la vieille roche, il sait qu'avant toutes choses un Espagnol doit se lamenter et regretter le temps qui n'est plus ; aussi me parle-t-il des merveilleuses fortunes que possédait jadis Madrid, de la duchesse de Benavente, du duc Mœdina-Celi, du duc d'Albe, que sais-je, moi ? Suivant Juan, le duc de Mœdina-Celi était si riche qu'il pouvait se coucher dans l'un de ses domaines, quelque voyage qu'il fît ; cela sent le marquis de Carabas, allez-vous dire ; mais la jolie petite duchesse d'Albe n'avait-elle pas encore, au dire des gens de

Madrid, une once d'or (1) à dépenser chaque fois que sa pendule sonnait la demie ? Il s'est donné ici des bals magnifiques sous Ferdinand VII, dans des écuries à glaces ; cela rappelle le fameux couvert que vit le prince du Nord dans celles de Chantilly. Le duc d'Osuna, le comte d'Altamira, le duc de l'Infantado se ruinaient jadis en folles prodigalités. C'étaient des mules, des laquais, des nègres à collier d'or et à parasol, des magnificences de toute espèce avec lesquelles contraste cependant, au premier aspect, la simplicité des mœurs espagnoles. Le bruit que fait la nouvelle cour est bien humble, la grandesse actuelle s'est imposé elle-même de rudes privations. Les hôtes que renferment ces maisons écussonnées sont-ils opulents ou pauvres ? De quelle vie vivent-ils, et vais-je donc retrouver ici la misère italienne qui fait tant saigner le cœur ? Je vous dirai

(1) Quatre-vingts francs de France.

tout cela demain ; en attendant je viens de voir passer l'équipage du régent. Cet équipage se compose d'un lourd landwau attelé de huit mules ; il est précédé et escorté d'un piquet de *milicianos*. La voiture de la petite reine n'est traînée que par six mules grises. Je l'ai aperçue hier, elle occupait le fond du carrosse avec sa gouvernante, madame la comtesse Mina, elle avait une capote bleue de France, et de petites mitaines toutes pleureuses.

Je trouve sur ma table un petit journal de Madrid qui ne manque pas de sel ni de malice ; c'est le *Cangrejo*, feuille légère de l'opposition. Ce *Cangrejo* a trouvé moyen de faire élire député son principal rédacteur, un jeune homme ; car ici l'on est député à 22 ans, sans payer le cens. On prend place de bonne heure dans la galerie parlementaire. Mon hôte, le maître de l'hôtel de la Fonda de l'Amistad, a cru également me de-

voir donner la liste des ministres; elle se compose des noms suivants :

Affaires étrangères. . .	Gonzalès (don Antonio).
Finances.	Surra y Rull (don Pedro).
Intérieur..	Infantès (don Facundo).
Grâce et justice. . . .	— Alonzo.
Guerre.	— Chacon.
Marine..	— Capaz.

Mon hôte est Français ; c'est un petit homme, court, jovial, ayant tout l'aplomb et la vivacité d'un Basque. Il se nomme Louis Ferrand. Il est de la vallée d'Argelès dans les Pyrénées. La fonda qu'il tient, rue *del caballero di gratia*, serait assez bonne s'il y avait des lits moins durs et une odeur moins horrible dans son escalier. Après m'avoir demandé mon passeport (*el passe*) avec une dignité comique, il m'a conduit dans une chambre spacieuse et assez belle, mais sans nul papier (disette d'ornement commune à Madrid), elle a un balcon ouvert sur le coin de la rue d'Alcala et les arbres chétifs de

son maigre boulevard; un bureau énorme de longueur, et pour toute glace à la cheminée, un miroir de quatre francs cinquante centimes. Le lit consiste dans une paillasse avec des draps infiniment courts et pareils à ceux qu'on vous sert en Allemagne. L'aubergiste a ouvert de grands yeux quand je lui ai demandé un oreiller (*almohada*).

— Un oreiller, a-t-il repris, un oreiller! mais c'est ici un objet inconnu depuis Philippe V! cependant, je crois que ma femme possède là-haut une espèce de coussin; je vais le lui demander.

J'examinai de nouveau l'appartement, il avait deux choses assez rares dans les Espagnes, une chambre de domestique, sorte d'alcôve longue et noire, et une cheminée, ce qui me fit récrier d'admiration.

M. Louis Ferrand revint bientôt avec un ample coussin sur lequel on avait cousu deux serviettes; il me fit valoir cet *almohada* de nouvelle fabrique.

— C'est le seul hôtel de Madrid, senor, où vous puissiez trouver une cheminée, me dit-il avec une sorte d'orgueil. Et aussi un oreiller, ajouta-t-il en plaçant ce qu'il apportait sur mon lit.

En revanche, et malgré les dispositions hostiles de ma couche, je dînai fort bien à l'hôtel de l'Amistad. Le cuisinier était Italien, mais tout m'y fut servi à la française, proprement et abondammemt.

Il était huit heures lorsque je sortis de table, je trouvai le Prado fort animé, c'est la belle heure de la promenade. Les mantilles noires et blanches, les dandys à épingles en diamant et à canne dorée, les manolas et les jeunes officiers s'y entassaient à l'envi dans l'allée de gauche nommée *Paris;* là on se coudoyait, on se pressait, c'était le boulevard italien en raccourci. A travers la vapeur de mille cigarettes j'entrevoyais les belles fontaines de Neptune et de Cybèle, d'assez beaux arbres pareils à ceux des Champs-Elysées,

sauf l'ombrage, des bancs de pierre chargés de manteaux, de chapeaux pointus: j'entendais le cri des éventails, et le mot d'*agur !* répété par mille bouches. Au premier abord, les femmes de Madrid vous semblent petites pour la plupart, c'est le sang africain mêlé au sang catholique, et ce qu'il y a de singulier, le contraste de la laideur à côté du beau. A deux pas de cette femme digne de servir de modèle au Murillo, vous rencontrez une vieille sorcière qui semble échappée de la onzième satire de Régnier. Près de ce jeune homme coquet, le poing sur la hanche et se drapant dans sa cape comme un gentilhomme de Gil Blas, vous avez le lépreux que les peintres espagnols ont mis tant de fois dans leurs peintures; la race des gitanos, des mendiants et des nains: le luxe à côté de la vermine. Une observation qui m'a frappé, c'est que l'on rencontre ici peu de vieillards; il semble que sur cette terre déshéritée, rien ne mûrisse, ni les hommes ni les fruits. Par

une suite de son indolence ou de sa vanité nationale, ce peuple est également peu curieux, il comprend à peine la curiosité de l'étranger. Cependant une grande partie de Madrid se porte ces jours-ci dans la rue d'Alcala à l'exposition nouvelle de peinture, dans l'emplacement du Musée d'histoire naturelle. Voilà certes une occasion de connaître les artistes en renom dans la capitale des Castilles, je ne la manquerai pas et vous conduirai à cette *academia* dans ma prochaine course.

Ce soir, en rentrant dans ma paisible fonda, j'ai été surpris de la façon tout anglaise de frapper aux portes : le nombre de coups désigne celui des étages. Des petites filles de quatre à cinq ans dansaient sur les marches d'une maison avec une merveilleuse agilité. Elles s'étaient composé un costume de leur façon avec quelques vieilles étoffes, des chiffons, des morceaux de voile noir, et un bouquet. Elles dansaient des *seguidillas*, ces danses courtes et vives. Elles étaient quatre; en

les observant, il m'est venu à l'idée que Lawrence et Greuze étaient à coup sûr nos premiers, nos seuls peintres d'enfants. A cette heure, où y en a-t-il? Deux senoras en mantille, l'une jeune et l'autre vieille, —la dernière encore belle cependant,—frappaient à la porte d'une large maison de la calle de la Montera ; un valet les précédait avec une lanterne comme dans la *Petite ville*, de Picard. A quelques pas de là j'ai rencontré une horloge vivante, un monsieur qui chante les heures sur des gammes plaintives ou criardes; c'est une sorte de *watchman* espagnol qui a l'œil ouvert sur les voleurs de nuit, et qu'on nomme le *sereno* (1). Il porte une redingote bleue,

(1) Les *Serenos* ont aussi des pistolets. Il n'est pas inutile et il est même assez prudent de les prendre pour saufs-conduits. Le jeune M. de B...., attaché à l'ambassade, en avait deux tous les soirs, et voici le raisonnement qu'il faisait : « Si l'un d'eux veut me tuer, l'autre, voyant qu'il va me prendre pour lui seul tout mon argent, viendra à mon aide, ces messieurs aimant rarement à partager. »

bordée d'un galon rouge au collet, un bâton à pique et une lanterne. Son chapeau de cuir ressemble à celui d'un cantonnier. Dans la *calle del Perro* (rue du Chien), petite rue très étroite et très dangereuse à Madrid, il n'y a aucune porte. On vous étourdit même les oreilles d'un certain proverbe équivalant à ceci : *Si les galériens s'échappaient et pouvaient se sauver entrouvant une porte à la calle del Perro, la loi ne leur dirait rien!*

Or, on a relevé pas plus tard qu'hier un pauvre sereno égorgé en ce bel endroit, par deux hommes déguisés en *manolas.*

Je me couche sur cette histoire fort peu rassurante, mais dont au besoin vous pouvez faire une *nouvelle* ou un tableau.

..... Ce matin, comme je rentrais chez moi à la *fonda* après avoir acheté une assez bonne édition du *Diable boiteux*, de Luis de Guevara, *restitué à la langue espagnole* (ains le dit la préface), j'ai trouvé mon déjeûner

servi dans ma chambre, et devant ce déjeûner, des plus modestes à coup sûr, puisqu'il se composait d'une tasse de chocolat, deux messieurs qui m'avaient mine certainement de ne pas s'en contenter. C'étaient deux professeurs fort distincts, un professeur de couteau et un maître de castagnettes; ils vivaient entre eux fraternellement. Le maître de castagnettes était un Andaloux de soixante ans environ, qui se piquait d'avoir joué devant le prince de la paix et la reine Maria-Luisa; le maître de couteau avait connu Josè Maria et portait une bague (*sortica*) qu'il affirmait avoir appartenu à cet Annibal de grand chemin. Ces deux instituteurs de la jeunesse, la providence des oisifs et des étrangers, m'avaient offert leurs services, le maître de castagnettes avec un sourire stéréotypé sur les lèvres depuis Godoy et qui semblait me dire : « Je vaux mademoiselle Essler pour la grâce andalouse des poses; » le maître de couteau avec cet air sombre d'un

tyran de mélodrame représenté par le terrible M. Marty.

La *nabaja* (couteau) ressemble à un grand compas ; elle a quelques petits filets de cuivre travaillés assez gentiment à son manche, et un ressort dont il faut savoir le secret. Le plus souvent elle vient d'Albacete, la meilleure fabrique ; sur la lame il y a une inscription ; la plus ordinaire est celle-ci : *Servo a mi dueno* (Je sers à mon maître). Ce couteau vaut un *duro* (cinq francs de notre monnaie de France). Le pape a défendu le canif aux sujets de ses États dans l'année 1832 ; j'étais alors à Rome, et le *tymparile* était à l'index. Madrid est plus tolérante que Rome. Le couteau rem place l'épée. Avec ce couteau, l'on hache tranquillement son cigare au soleil et l'on tranche le soir la vie d'un homme : c'est une arme à deux fins et il y en a de toute grandeur. A Saragosse, à Cordoue, à Madrid, les gens du peuple ne se font faute d'*essayer* ce qu'ils nomment le couteau (*probar la na-*

baja) dans le ventre d'un bon bourgeois ; ils se provoquent entre eux et vont jouer du couteau sous les oliviers. Mon professeur a deux doigts de moins et se nomme Nettuno.

Il est impossible d'être plus mal nommé. Le professeur Nettuno a l'eau en horreur, il ne quitte pas les distillateurs et les liquoristes, il aime les boutiques d'eau-de-vie par dessus tout. Sa fiancée (car il ose songer à se remarier en troisièmes noces) chante merveilleusement la *Tuna*, la chanson favorite des *manolas*. Elle m'a visité l'autre jour avec lui, et m'a beaucoup parlé du général Diégo de Léon qui prend toujours ses souliers chez elle. Dans sa jeunesse elle était cordonnière, et voilà qu'un jour un soldat entre chez elle, c'était un soldat de Diégo Léon ; il lui demande ce qu'elle a de mieux en chaussures. La pauvre fille ignorait sans doute qu'un soldat d'Espagne chaussé, cela se voit à de rares intervalles. Elle s'empressa de le servir. Pour le militaire, une fois les

souliers mis, il détala sans payer. C'était un Galicien, il n'y eut bientôt plus assez de pierres et de manches à balais à lui jeter. Bref, on l'amena à Léon, qui paya la paire de souliers. Seulement, et pour le punir, il l'obligea à la partager avec ses camarades. De cette façon l'équilibre fut rétabli et la discipline sauvée.

La science du couteau, ou, si vous le préférez, de la *nabaja*, cette escrime espagnole si nécessaire, est une fort belle science au dire de Nettuno. Si vous le voyiez comme je le vois en ce moment-ci, son chapeau d'une main et sa lame de l'autre, vous croiriez avoir affaire à un danseur replié sur lui-même; il couvre une partie du fer avec son doigt, et vous demande poliment combien de pouces votre seigneurie désire. Vous concevez que moi qui lui sers de mannequin je forme dès lors le vœu le plus modeste; il s'élance alors comme un chat sauvage, roule des yeux, m'éblouit et me donne le ver-

tige avec ses balancements de *nabaja*. Il a fait tous les métiers, d'abord enfant de chœur à Séville, puis marinier, puis *baratero* (1) à Cadix, mais avant tout il était né pour la démonstration du couteau. Sur la place de la Constitution à Malaga, il se retourne un soir en entendant une femme se récrier sur un coup de couteau que venait de recevoir un orfévre de la ville (*diamantista*). Cette femme, habituée sans doute à ces sortes de récréations, s'écriait alors : *Que bonita pugnalada* (2)*!* Il n'en a pas fallu davantage à Nettuno pour voir qu'elle saurait l'apprécier, il l'épouse ces jours-ci, et ce qu'il y a de non moins étrange, c'est qu'elle m'a semblé d'une douceur d'ange, elle avait la larme à l'œil en me racontant quelques détails sur le brave Léon, dont elle était allée voir l'épitaphe au cimetière de Madrid.

Le professeur de castagnettes est plus jo-

(1) *Baratero*, bandit du port de Cadix.

(2) Quel joli coup de couteau !

vial : c'est un pauvre diable qui n'a que trois dents en chevaux de frise sur le devant de la bouche et qui pendant treize ans n'a fait que rêver pour son pays des télégraphes. Il a présenté une foule de plans et de modèles pour multiplier ces lignes de signaux, fort rares en Espagne; il a vu les ministres, pétitionné; il a couru les chancelleries et les *escribanos*, on l'a rebuté, et il joue des castagnettes. Ainsi dut être Fulton lorsque Napoléon se moqua de lui et de sa vapeur.

Ce brave homme a nom Grégorio. Il m'a vu ce matin fort inquiet au sujet d'un double *duro* (la moitié d'une pièce de 20 francs) que j'avais reçu la veille du maître même de ma *fonda*, et que l'on m'a déclaré être faux. C'était un *réal* (cinq sols) redoré et perfectionné. Il m'a fallu subir les doléances de l'hôtelier; il jure ses grands dieux que la fausse monnaie court Madrid et les Castilles. Le maître de castagnettes ajoute, en guise

de consolation, que c'est bien pis en Andalousie.

Vous me demandez quelques croquis à l'encre; les types ne manquent pas, mais ils s'affaiblissent et tendent à s'effacer de jour en jour.

Commençons par la *manola*, par exemple, la *manola*, la grisette espagnole par excellence. Vous connaissez la vie opulente et folle des anciens seigneurs; eh bien, ils dépensaient jadis pour plaire aux manolas autant que les beaux créoles du Cap dépensaient pour leurs mulâtresses. Les manolas, ces syrènes à la voix douce, à l'œil agaçant, au pied coquet, ruinaient la grandesse tout aussi bien que les comédiennes. Elles allaient alors magnifiquement voiturées et costumées dans les promenades. Goya les peignait avec leur fard et leur éventail, il y avait entre leurs galants des tournois et des défis amoureux. A cette heure, la vie des manolas ressemble à celle de nos modistes de la Chau-

mière, elles ont cependant le bas bien tiré, il est de soie et à jours, elles portent la mantille et la robe très courte. Avenante et fine, la manola a mérité d'être chansonnée par Breton de los Herréros, elle se glisse sous le masque aux bals de l'Oriente ou de Villa Hermosa. Vous plaît-il qu'elle chante? Elle est un recueil vivant de *canzones*, elle fume et se dandine le poing sur la hanche, aime le couteau, les mouchoirs de couleur, la guitare, les *romerias* et quelquefois même son amant. Son parler est bref, saccadé, nuancé d'amour ou d'impertinence suivant l'occasion et son idée; elle a tout l'orgueil de sa supériorité, toute la conscience de sa valeur.

La *Manola* de Madrid fait suite dans l'histoire de ses fastes galants à la courtisane, cette autre puissance des anciens jours dont les plus grands seigneurs subissaient si humblement le caprice.

Elle a recueilli ses traditions, elle sait ce qu'était jadis en Espagne la vie orgueilleuse

de ces reines d'un jour. Aussi ne veut-elle pas leur rester inférieure et se laisser vaincre en générosité par ses devancières.

Au beau temps de Saint-Jean-de-Luz et de l'île de la Conférence, le duc de Medina las Torres emmenait à sa suite dix carrosses qui ne servaient qu'à voiturer quatre-vingts ou cent valets de livrée, il y en avait un de cuir gauffré et de brocart d'or pour sa maîtresse. Sur le point de se brouiller un jour avec elle, il lui envoya ce billet doux :

« J'estime tant mon cœur, que j'avoue, Mademoiselle, que je ne saurais vous payer de sa perte ; pour vous en consoler, voilà un contrat de vente que je vous fais de ma terre de Sarrana ; vous savez qu'elle vaut cinq mille livres de rente. »

Elle lui renvoya son billet et son contrat coupés en deux, avec cette réponse :

« J'estime votre cœur encore plus que vous ne l'estimez, car non seulement j'avoue qu'on ne saurait me payer de sa perte, mais

je vous ferai voir tout le reste de ma vie qu'on ne m'en saurait consoler. »

Montreuil raconte quelque part qu'un autre grand d'Espagne aimait également l'une de ces Danaë de Madrid ; il se crut trahi pour un gentilhomme grenadin, et il dit un soir à sa belle au Prado :

— Vous savez la maison où je vous ai prise dans Séville, vous pouvez vous en retourner dans une heure, je vous enverrai de quoi vous y conduire.

Il lui envoya huit cents pistoles ; elle répondit au gentilhomme qui les lui apporta :

— Dites au duc d'A... que j'ai aimé son mérite et non pas sa richesse, que je me ferais conscience de lui causer de la dépense ; il ne coûte que sept écus par le coche, je les prends et je lui renvoie le reste. Voilà les clefs de mes deux cabinets, il y trouvera les bijoux qu'il m'a donnés, et tous mes habits.

Le duc lui fit apporter vingt mille livres,

et après avoir été amoureux d'elle six ans de suite, il la maria richement l'année du jubilé.

« La cour de France, ajoute ingénieusement Montreuil, aurait de la peine à fournir un amant plus honnête homme, et le Marais une courtisane plus généreuse. »

On cite de la manola des traits tout aussi désintéressés. On en a vu plusieurs faire des quêtes entre elles pour de pauvres soldats, payer des messes et s'imposer l'obligation de broder aux *ninos* (1) des couvents des robes de dentelles et de velours. Cependant, depuis l'abolition des moines, elles n'en sont pas encore venues à donner, comme eux, à midi la soupe aux pauvres.

Les barbiers en plein vent (*barberos*) vous font songer sans doute à Figaro ; vous vous représentez un *barbero*, sa trousse en main, portant la résille et la veste à bou-

(1) Enfants Jésus richement habillés dans les églises.

tons d'or. Hélas! en 1841, il n'en est rien; ces opérateurs, qui posent aussi les sangsues, n'ont plus rien du valet d'Almaviva pour la finesse et la grâce des broderies. Ils rasent à bon marché, voilà tout, savonnant avec indifférence le menton de l'Asturien qui porte de l'eau, celui du *miliciano* qui traîne un sabre, ou de l'*escribano* qui tient la plume. Les plus riches ont une boutique, les autres rasent en plein vent; on prétend que ces derniers sont les meilleurs. C'est une chose curieuse, je vous assure, qu'un Espagnol se faisant ainsi raser au soleil : il est résigné comme un martyr; ce quart-d'heure de propreté lui coûte beaucoup. La boutique du barbier est ordinairement voisine d'un *despacho de vino*, c'est en ce lieu de récréation que le barbier va se rafraîchir et causer avec ses pratiques. La procession du Rosaire vient-elle à passer avec ses lanternes, le barbier s'agenouille, il quitte son rasoir ou la conver-

sation d'un *gallego* (1), il est dévôt pour quelques secondes, puis il retourne bientôt aux *copas* des cabarets. Il en coûte un réal pour se faire raser, et à coup sûr c'est bien peu. Mais le véritable barbier est à Séville; c'est là qu'il vous attend, sa gazette et sa trousse en main, il s'ennuie à Madrid, il y est trop observé et surveillé. La constitution a mis un frein à la langue du barbier, elle lui a ôté son franc-parler, son bavardage et son insolence. Cependant tel est l'attachement de l'Espagne à ses coutumes que le barbier y tient encore une grande place.

Les *caleseros* (cochers) forment à eux seuls une véritable population. Le *calesero* est bien la chose la plus divertissante qui existe. C'est ordinairement un gros Espagnol rubicond avec une veste brune qui sent l'huile et l'ail d'une lieue ; les manches de cette veste sont bariolées jusqu'au coude des couleurs de

(1) Galiciens. Ce sont les portefaix de Madrid.

l'arlequin ; le dos a pour broderie un immense panier à fleurs, c'est la veste arabe un peu élargie ; ajoutez à cela des *calzones* ou pantalons à boutons de plomb, un feutre à pompons et un mouchoir sur la tête, un fouet à la main et un cigare dans la bouche, vous avez le véritable calesero de la Porte du Soleil. La paresse étant la déité favorite du cher pays, imaginez-vous maintenant que ces gens-là attendent quelquefois tout un jour avec leur habit d'amadou et leur cabriolet peint, sans pouvoir charger; ils ont une confiance hyperbolique, eux et leurs chevaux, dans le passant. Ces légères voitures servent plus, au reste, hors de Madrid que dans la ville même, où la course en fiacre n'est pas moins de six francs l'heure. Ces fiacres sont pour la plupartd'anciens carrosses avec des mulets ou des chevaux décrépits, qui vous traînent souvent avec des cordes. Ils se nomment *caratelas*, tandis que les petits cabrio-

lets que mènent les *caleseros* ont conservé le nom presque napolitain de *calesin*.

Quant aux voitures de remise, ce sont de véritables et vénérables landaux d'Allemagne qui vont au pas et ne vous coûtent pas moins de douze francs pour cinq heures. Arrivé à l'heure de la *comida* (dîner), le cocher réfléchit qu'il a bien gagné sa journée : il vous abandonne malgré vos instances, pour aller jouer au *monte* ou boire sa *copa*.

Les fameuses querelles du *pas* qui avaient lieu entre nos ambassadeurs se renouvellent ici plus d'une fois sur les trottoirs : la personne passant sur un *acera* (1) est obligée de le céder si elle n'a pas la droite, et avec une dame on est toujours dans ce cas.

Vous me demandez d'où peut venir à Madrid cet homme à la jaquette noire serrée au milieu du corps par une ceinture de cuir, avec de larges culottes attachées sur le ge-

(1) Trottoir.

nou, des bottines de drap en forme de guêtres et le chapeau *calanese* à larges bords. Cet homme est un *Maragato*, et don Quichotte ne vous a-t-il pas déjà parlé des Maragatos ? Ces muletiers noirs et sombres occupent les montagnes d'Astorga, à l'est de Léon. Ils n'ont rien de la légèreté habituelle du muletier, suivent un code à eux et forment une caste à part. Les maragatos ne se marient jamais qu'entre eux. Les femmes ont pour habitude de peindre leurs cheveux ; elles en laissent pendre les anneaux des deux côtés du visage, ce qui leur donne presque un air de *gitanas*.

A voir les richesses qui encombrent Tolède, Cordoue, Grenade et Séville , on pourrait croire que l'orfèvrerie espagnole peut lutter avec la nôtre ; les boutiques de *diamantistas* sont fort communes et fort dégarnies cependant, et les meilleurs ouvriers viennent de France. En revanche, les fabriques de *dulces* (confitures), éparses dans tout Madrid, té-

moignent assez du goût national des Espagnoles pour les sucreries, goût fatal qui leur rend les dents très noires.

Vous qui aimez tant le *bric à brac*, vous seriez ici fort mal à l'aise ; à l'exception du Rastro, où l'on trouve de vieilles épées assez laides et ressemblant presque toutes à des broches de cuisine, vous ne rencontrerez aucune boutique d'antiquaire ; la curiosité est chose morte à Madrid. Gansberg, Monbro, Roussel et Manheim n'y ont point de rivaux, et ce n'est guère qu'aux particuliers que l'amateur pourrait s'adresser. Le bourgeois de Madrid est assez peu jaloux de ces sortes de trouvailles, sa paresse lui faisant d'ailleurs une loi de ne jamais se déplacer ; il est vrai qu'il y a souvent des ventes publiques, mais je n'en ai guère vu qui méritassent l'attention. Le commissaire-priseur qui trône chez nous dans les salles de la Bourse est un mythe pour le peuple espagnol ; il n'y a que des crieurs, et l'on ne saurait en conscience donner le

nom de commissaires-priseurs aux pauvres diables qui dirigent certaines ventes. Ils n'y font guère que le métier d'écrivains publics.

Le bourgeois de Rome met des boutons en mosaïque achetés dans la rue des Condotti, il se promène au monte Pincio et ne dédaigne pas les excursions hors des murs; le bourgeois de Madrid reste chez lui, il ne connaît pas l'Escurial, Aranjuez ou la Granja, mais en revanche il boit de l'eau glacée et fume des cigarettes. Sa vie monotone est soutenue par la stérilité de ses idées, il a ses phrases faites depuis cent ans, et ces phrases ne varient point. Ombrageux et fier vis à vis de l'étranger, il en est pour la France aux idées rancuneuses contre l'invasion impériale, pour son entretien aux points d'interrogation perpétuelle, car si l'Espagnol ne comprend guère que nous soyons curieux chez lui, il n'en est pas moins questionneur. A l'heure qu'il est, et depuis la constitu tion,

on peut affirmer sans crainte de démenti qu'il n'est nullement catholique. Cependant il s'agenouille lorsqu'il voit passer le viatique en voiture de place, c'est un reste d'habitude et voilà tout. A quatre heures du soir sa *siesta* est finie ; il va voir arroser les allées du Prado, ou causer dans son manteau à la Puerta del Sol.

C'est devant cette porte que j'ai vu passer hier une douzaine de belles jeunes filles. Trois d'entre elles, les premières en tête, balançaient entre leurs mains un coffret de bois entouré de longues guirlandes de feuillages. Je me suis approché du coffret, les jeunes filles m'ont laissé faire en souriant... c'était un petit enfant de dix à onze ans qu'elles portaient au cimetière. Le cher enfant semblait dormir ; ses petites joues pâles avaient la blancheur mate d'un cierge d'église. Les Espagnoles qui le balançaient ainsi étaient en robe blanche ; aucun signe de deuil , l'idée de la mort est ici couleur de rose. Cela

m'a paru charmant et singulier à la fois. On voit des mères veiller quarante jours leur enfant malade, pleurer près de sa couche et s'arracher les cheveux ; le lendemain de sa mort, le jour même, elles ont repris leur sérénité perdue. — C'est un ange de plus au ciel, disent-elles, il est heureux maintenant !

Ce *nino* fleuri que l'on porte en terre avec une si fraîche toilette ne vous fait-il pas songer aux branches d'arbres des Indiennes dont parle M. de Châteaubriand ?

Comme il faisait un vent de Madrid assez maussade ce matin, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'aller, sur l'invitation d'un de mes amis de Castille, entendre plaider une affaire au tribunal criminel. Pour vous donner une idée de la lenteur des procédures en ce pays, l'affaire en question était une affaire contre les meurtriers vrais ou faux, du général Quesada. Or, si je ne me trompe, la mort de Quesada, assassiné à Ortaleza,

date de la révolution de la Granja ! L'avocat défenseur du principal accusé (absent sous caution) était jeune et plein de feu, c'est un homme fort estimé dans son parti. Une pente en damas rouge, sous laquelle se tiennent les juges, une chaise pour l'avocat, et deux huissiers pour maintenir la police du tribunal, voilà toute l'étiquette de cette salle grise et nue.

Si aucune charge de la magistrature n'est vénale en Espagne, en revanche la modicité des honoraires engendre la rapacité. Le seul trafic des *escribanos* suffirait à un étranger pour faire prendre en dégoût le temple de la chicane , leurs ongles de Minotaure s'attaquent à tout. A cette heure qu'il n'y a plus de moines en Espagne, la haine du peuple s'est tournée à juste titre contre l'*escribano*, espèce de monstre noir moitié procureur et moitié notaire, jouissant de tous les privilèges de l'impunité, aussi froid, aussi impassible que Basile, mais ayant au besoin l'as-

tuce de Figaro. Avez-vous affaire à un escribano? En quelques secondes, il vous tarife d'un simple coup d'œil, il sait ce que vous valez, vous êtes un chiffre pour lui. L'autre soir, un jeune Anglais, qui se pique pourtant de bien savoir l'espagnol, jugea à propos de me présenter dans une maison ; la *tertullia* était choisie, pleine d'abandon et de gaîté ; je m'y voyais déjà, sans avoir été annoncé, l'objet de ces prévenances flatteuses qui entourent un étranger en Espagne, fût-il Français. Mon ami, le jeune marquis de K..., échangea d'abord quelques paroles avec un grave Castillan qui me fixa d'un air amical, c'était le frère de la maîtresse de la maison : il s'en fut la prévenir, et mon interlocuteur, me prenant alors par la main, me présenta à la dame en m'annonçant comme un *escribano francese*.

Je voudrais pouvoir vous peindre l'étrange péripétie qu'amena cette équivoque, il y eut d'abord une stupéfaction générale, puis un

murmure étouffé. Mon cruel ami croyait sans doute, d'après son dictionnaire de poche, qu'*escribano* signifiait *écrivain;* le bourreau ajoutait mille épithètes flatteuses à ce nom si abhorré en Espagne.

Il fut enfin constaté que je n'avais, grâce au ciel, rien de commun avec cette race de vampires ; mais on s'amusa de la méprise et j'en ris le soir au *Casino* avec mes amis. Le lendemain j'avais bien envie d'acheter une perruque de tabellion, une grande fraise, et d'aller rendre visite ainsi accoutré à mon Anglais. Mais, outre que nous ne sommes pas en carnaval, je réfléchis qu'on pourrait fort bien m'assommer dans la rue pendant le trajet ; il vaudrait mieux s'habiller ici en moine ou en grand inquisiteur.

Le militaire espagnol est bien certainement le plus étonnant soldat qu'on puisse voir ; il obéit et n'est pas payé ; il marche et il est pieds nus, il a une carabine et une guitare, reçoit en riant le baptême de feu, car

il est brave, mais est le plus maigre de tous les soldats du globe, car il a faim. La cigarette et le chocolat suffisent à l'Espagnol. Il a foi dans sa force corporelle et ne redoute point le combat à l'arme blanche. Que la trompette sonne, que le commandement de *Muchachos a la bayoneta!* retentisse, vous verrez ces mêmes hommes, dont l'équipement est délabré, dont l'armement demeure presque toujours incomplet, entrer en ligne avec avantage contre les ennemis les plus difficiles, comme aussi dès qu'il leur est permis de se reposer et d'écouter en paix les sons du pandero ou les cris stridents de la castagnette, vous les retrouverez se livrant avec ardeur au plaisir après le combat.

Entrez dans un corps de garde espagnol ; au milieu de vingt inscriptions charbonnées sur le mur blanc du *cuartel*, vous trouverez celle-ci qui n'a rien de fanfaron : *Aqui no hay miedo.* (Ici on ne sait pas ce que c'est que la peur). C'est qu'en effet le soldat

espagnol fait de bon cœur le sacrifice de sa vie. Dès l'enfance ce peuple chemine avec un fusil, le fusil est pour lui ce qu'étaient l'épée et la lance aux temps féodaux; et comme il arrive qu'il n'a pas souvent de poudre à gaspiller, il est bien forcé de tuer à l'arme blanche. Au reste, c'est bien moins dans l'organisation régulière de l'armée que dans les guerres de volontaires qu'il faut juger le soldat espagnol ; c'est là qu'éclate surtout son esprit aventurier et belliqueux.

Dans ces guerres composées en grande partie de corps volants (*partidas*) qui agissent séparément selon le bon plaisir de leurs chefs, arrêtent les courriers, éclairent les marches et harcèlent l'ennemi, vous auriez pu entendre le soldat espagnol rire le premier d'un vieux canon déterré on ne sait où et qu'ils appelaient *avuelo* (le grand-père) à cause de son âge et de ses catharres successifs, se faire des chaussures avec des cordes à demi pourries et marcher avec ces

alpargatas à travers les sentiers les plus difficiles. Une petite veste brune, la ceinture de laine ou de soie rouge, un large pantalon de velours, la *manta* ou couverture bariolée, une méchante giberne attachée sur le devant et un sac de toile blanche complétaient l'habillement et la tenue de ces hommes.

L'officier d'infanterie portait généralement avec son manteau roulé sur l'épaule une petite capote bleue, ornée, selon les grades, de galons sur les manches ou d'attentes d'épaulettes en or ou en argent; presque tous étaient munis d'un bâton, leur arme défensive et offensive. Un sabre semblait alors chose bien précieuse et bien rare, car, pour le posséder, il fallait l'enlever à l'ennemi.

Ces phalanges de partisans, ces bataillons de *guerilleros*, plus redoutables qu'une armée disciplinée, intéressent autant que les sauvages peuplades de Cooper; leur obéissance passive, leur noble misère, la mélan-

colie des sites que parcourent ces hommes, déjà si tristes et si fiers, leur passion réelle et leur enthousiasme ardent pour leur chef (quel que soit d'ailleurs son parti), tout donne à leurs mœurs individuelles un caractère grave, profond, et presque homérique. Une fois captifs, ces soldats se laissent fusiller héroïquement ; aucune plainte ne sort de leur bouche. Ils donnent un regret à la montagne et à la patrie, voilà tout.

Le soldat espagnol a un grand faible pour l'uniforme, mais il aime surtout les croix. Il est bien rare que le gouvernement l'en laisse manquer, et cela est de rigoureuse justice, les croix remplaçant la paie. La mercerie dont il est flanqué étonne surtout les Anglais, si sobres de décorations ; il y a des trompettes qui en ont cinq ou six, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'épaulette d'officier et la croix de Saint-Ferdinand.

VIII.

LES ARTISTES MODERNES.

A MADAME LA PRINCESSE DE LIGNE.

L'exposition nouvelle de peinture est placée dans le Musée d'histoire naturelle ; les oiseaux empaillés, les singes, les boas, les perroquets ont dû fuir devant les tableaux d'histoire, c'est dans leur ancien local qu'on a inauguré ces jours-ci la nouvelle école.

Au premier abord, il semble que le génie des maîtres ait dû rejaillir sur les élèves, on

s'attend à rencontrer en Espagne une imitation fervente,studieuse,de cette grande école qui a produit Murillo,Zurbaran et Velasquez. Dans un voyage entrepris en Belgique vers 1834, je me souviens d'une exposition fort remarquable où figuraient les noms des Wappers, des Leys, des Brakeleer, des Gallait, tous élèves de cette magique famille à qui nous devons Rubens et Vandyck,Ostade et Téniers,Brawer et Wouwermans.Sur chaque toile de cette nouvelle galerie flamande nous retrouvions l'empreinte des copistes plus ou moins exercés. Brakeleer par exemple, un peintre d'Anvers plein de bonhomie et de charme rustique, copiait Téniers, Wappers cherchait la pâte et les contours de Rubens, Leys imitait les touches sombres et vigoureuses de Rembrandt.Ces disciples ardents nous faisaient ainsi plaisir à voir, à l'entour de leur maître favori. Il y a dans toute tradition bien dirigée un attrait de vétusté , une fleur de souvenir incomparable. Ainsi voyais-je se

dresser devant moi les dieux de la vieille école en franchissant les degrés du Musée d'histoire naturelle qui renferme, à Madrid, les essais des nouveaux artistes.

Ce musée constitue un des plus beaux édifices de la calle d'Alcala. Dès l'entrée, vous vous trouvez poussé par un flot de peuple, non que le peuple espagnol soit artiste ; mais comme il a beaucoup d'heures à perdre, il vaut mieux pour lui qu'il les passe à l'exposition que dans les cafés. Il est d'ailleurs épris de la couleur et du bariolage avant toutes choses. Arrivé au premier étage, qui est le lieu de l'exposition, un fusilier superbe vous prie de quitter le *sombrero ;* vous voilà d'avance tête nue devant les chefs-d'œuvre. Quels chefs-d'œuvre, grand Dieu ! et combien Madrid va m'en vouloir de lui dire la vérité !

Imaginez-vous quatre à cinq salles tapissées des plus incroyables toiles qui se puissent voir ; la plus grande partie de cette exhibition consiste en portraits, et quels types hé-

las! des figures dont la laideur triviale se relève de tout le mauvais goût des modes de France, une longue suite de cadres dont la peinture est sans force, sans vie, sans éclat, et dont l'effet arrive à peine à celui de l'aquarelle.

Parmi les artistes exposants qui méritent d'être pris au sérieux par la critique, figure au premier rang M. Esquivel, dont le talent jeune encore procède avec retenue et sagesse ; c'est un esprit fin qui n'a rien des témérités ordinaires aux commençants. Cette belle couleur rose et tendre du Murillo, M. Esquivel se l'approprie de jour en jour avec un rare bonheur d'instinct ; il a peut-être le tort de ne pas assez mûrir ses conceptions, mais, en général, il est onctueux dans les contours, plein de charme, d'effet, un peu trop ami de ce genre vague et vaporeux qui convient plus aux mystères qu'aux portraits, mais doux, lumineux, parfait d'ensemble et de style. Son patron est évidemment Esteban

Murillo de Séville ; il a dû étudier chez Juan del Castillo (1). Allégorie à part, si M. Esquivel avait eu le bonheur de naître en 1618, il aurait trouvé son temps. Il eût excellé dans ces admirables représentations de la Vierge, souveraine fleurie par des milliers d'anges au milieu de la vapeur et de l'encens ; il eût dessiné des moines en extase, des aumôniers et des fondateurs. Maintenant M. Esquivel peint Espartero.

Il le peint à cheval, à pied, aux cortès ; il le place dans des paysages arides, montueux, ou dans l'allée de *las Delicias*. Espartero et la duchesse de la Victoire, la femme du régent, occupent donc le pinceau de notre artiste. L'histoire de ce jeune peintre est un poème de naïveté et de malheur. Il a été aveugle, puis miraculeusement guéri. Il est jeune, et il a connu déjà toutes les infortunes. Fier et modeste à la fois, il se défend noblement contre

(1) Premier maître de Murillo.

le besoin. Son atelier, situé dans la rue *del Caballero de Gratia*, est des plus simples ; quelques ébauches, des copies de Murillo et de Velasquez, une caisse de cigarettes et trois chaises pour les amis, voilà tout. Ses soirées se passent d'ordinaire au café del Principe, le théâtre le plus en vogue de Madrid. Il y trouve là Juan Floran, Ventura de la Vega, Breton de los Herreros, Tirado et vingt autres admirateurs de son talent. En ce moment-ci, Esquivel achève le portrait de M. Roca de Togores, grand d'Espagne et président du Lyceo. C'est une toile remarquable dont les moindres détails font regretter qu'il ne l'ait point mise à l'exposition.

Avant de me rendre au Musée d'histoire naturelle, j'avais déjà fait ce matin la revue de quelques ateliers de Madrid, celui de Lopez entre les premiers. Le senor Lopez est un petit vieillard qui passe ici pour un premier peintre, il a beaucoup de vivacité et d'enjouement. J'ai remarqué chez lui un fort

bon portrait d'évêque, et un autre, celui de Sir Aston, ministre de Sa Majesté Britannique. Lopez est riche, il a tout l'air d'un abbé. Son style se ressent de l'école de David, il est fermé et raide dans toute l'acception du mot, ce serait un excellent directeur de l'Académie de Rome. Lopez ne brille pas à l'exhibition de cette année, il se dit malade, m'a reçu fort civilement en pantoufles et en bonnet noir, mais son grand orgueil a été de me parler de Napoléon. C'est là un des tics de l'école de David, et je lui ai su bon gré d'être de son temps.

Ma seconde visite a été pour l'atelier de M. Gutierez. Cet atelier abonde en portraits officiels d'une assez maigre couleur, celui de la reine Christine, celui de Ferdinand VII, etc. Madame la marquise de Villa-Garcia, cette charmante Espagnole qui a fait longtemps à Paris les délices de nos ambassades et de nos salons, doit en vouloir surtout pour le reste de ses jours à M. Gutierez ; il est difficile en effet

d'avoir tiré plus mauvais parti d'une tête charmante, dont Grevedon a fait chez nous la plus délicieuse des lithographies.

— Voyez-vous ce taureau? me dit un jeune duc, c'est Elbo qui a signé cette toile. Le senor Elbo est un jeune lion de Madrid qui ne manque pas une *corrida*, il est à cheval sur le taureau comme Montès; que pensez-vous de son œuvre?

Je m'étais approché, sur l'invitation du duc, d'une petite toile assez léchée représentant une *corrida*. Hélas! ces taureaux et ce piqueur étaient littéralement copiés sur le fameux buffle de la campagne romaine, qu'Horace Vernet fait harceler avec tant de vigueur par un robuste cavalier. L'imitation servile de cette planche française m'indisposa; les peintres de Madrid n'ont-ils donc pas chaque jour cette nature âpre et farouche sous les yeux? M. Elbo n'en vend pas moins fort cher ses toiles aux Anglais et aux touristes qui passent. S'il était jamais embar-

rassé pour le choix d'un tableau de genre, je lui conseillerais de peindre le trait suivant de Middleton, le chargé d'affaires des États-Unis.

Middleton, connu par son excentricité, combattit un jour, après dîner, le taureau de pied ferme dans son hôtel. Les dames de Madrid, qui n'avaient pas été prévenues de cet extravagant programme par le chargé d'affaires, leur amphytrion, poussèrent de grands cris; mais il leur fallut voir cette tuerie. Les lauriers de Byron et la bougie de ce fier nageur (1) empêchaient sans doute Middleton de dormir, il a signalé, dit-on, son séjour à Madrid par une foule d'originalités de cette force.

Le plus opulent, le plus *nabab* des peintres de Madrid, c'est à coup sûr le seigneur Madrazo. Nommé directeur du Musée royal sous

(1) On sait que Byron aimait à mettre une bougie allumée sur sa tête, et qu'il allait en nageant ainsi jusqu'à la pointe du Lido.

Ferdinand VII, Madrazo possède une fort belle collection de peintures de toutes les écoles dans son hôtel de la calle d'Alcala, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, au milieu même du Prado, une maison magnifique, sorte de villa peuplée d'arbres, présent royal de ce même Ferdinand VII. La galerie du senor Madrazo a reçu plus d'une fois à Madrid les visites intéressées de M. le baron Taylor, qui se présentait comme acquéreur; mais le peintre espagnol tient à chaque chef-d'œuvre de son Louvre. Il a des Rubens, des Velasquez et des Titiens de premier ordre. Une longue série de Snyders du plus beau faire complète cette collection en faveur de laquelle on peut et l'on doit passer à M. Madrazo un amour malheureux pour la peinture. Le style de ses toiles est loin en effet de se rapprocher de ces sublimes maîtres, c'est du brun rouge du temps de l'empire appliqué à des héros vus de trois quarts aussi guindés que des acteurs du Théâtre-

Français, quand Talma leur faisait l'honneur de jouer avec eux la tragédie. M. Madrazo a un fils qui a exposé à Paris un *Godefroid de Bouillon* où se rencontrent du moins des qualités. Pour le père, le seul gré qu'on lui doive, c'est d'avoir introduit la lithographie en Espagne.

Vous voilà bien étonnée, n'est-ce pas, Madame, vous qui aimez tant M. Dubuffe, de ne pas entendre sonner le nom d'un seul imitateur de votre peintre favori? Sachez donc qu'en Espagne il n'y a, à proprement parler, que l'amour de la miniature : les portraits à l'huile ne valent pas l'ivoire ou le médaillon à l'œil du bourgeois. A tout prendre, les Espagnols aiment peu à se voir fixés sur la toile dans leur pays, ils vont se faire peindre en France, en Italie, en Hollande; mais ce qui vaut pour eux les meilleures effigies, c'est une lithographie coloriée de Rachel ou de Louis-Philippe. On va jusqu'à conter à ce sujet une anecdote qui ne fait guères d'hon-

neur à la monarchie de la reine Christine. Elle est relative à la restauration du Musée royal (*Museo del Rey nuestro Señor*), comme dit le livret. Voici la chose :

Le couvent de l'Escurial est à cette heure entièrement dégarni des chefs-d'œuvre qu'on y voyait autrefois. La *Perle*, le *Spasimo*, la *Madone del Pesce*, trois admirables tableaux de Raphaël, ont été transportés dans les galeries du Musée royal, ainsi qu'une foule de Murillo, de Velasquez, de Titien, de Rembrandt, etc. Or, voulez-vous savoir à qui l'on doit non seulement la translation de ces toiles, mais encore la restauration de l'édifice? A la reine Christine, qui préférait à tous ces vieux cadres, du papier peint, du papier à bouquets, à fleurs, pour les chambres de l'Escurial. C'est à ce goût fort peu royal, à coup sûr, qu'il faut faire honneur de la réparation de l'édifice, victime en plusieurs parties de l'invasion française.

Avant de quitter les salles de l'exposition

nouvelle, je remarquai un délicieux portrait de Goya, indignement relégué au dessus d'une porte ; car, à ce musée d'histoire naturelle, il y a aussi quelques anciens tableaux (1). La toile en question représentait une femme vêtue en sultane et couchée sur une sorte de divan, ses petits pieds jouaient dans de jolies babouches turques, la seule distinction de sa figure révélait une femme de qualité. Était-ce la petite duchesse d'Albe ou la marquise de Penafiel ? La grâce, la mutinerie piquante de cette figure, l'élasticité de la pose, la couleur riante et vive de ce portrait sur lequel avait déjà passé tout un siècle, contrastait avec la pauvreté des sujets modernes qui l'entouraient. Ce portrait était d'abord nu, selon toutes les apparences, le caprice pudique de je ne sais quel

(1) L'Académie de Saint-Ferdinand possède entre autres tableaux la *Sainte Élisabeth de Hongrie* de Murillo, celle des œuvres de Murillo que ses admirateurs proclament la plus parfaite. Cette toile était à Paris en 1814.

acheteur lui fit jeter une gaze. J'aurai souvent l'occasion de vous reparler de Goya, l'un de mes peintres de prédilection, Goya le satyriste, le peintre particulier de Charles IV, ce qui ne l'empêchait pas de le traduire en caricature dans ses *Caprices*. Ce Sterne de la peinture a laissé ici bon nombre de toiles, avant de s'en aller mourir à Bordeaux loin de ses amis, de ses envieux et de ses modèles. Il eut le temps de crayonner jusqu'à l'âge où la mort le prit les deux mains sur sa dernière toile; il avait alors quatre-vingt-six ans.

La sculpture peinte, les *mystères* (1) en relief coloriés qui figurent ici, témoignent assez du goût des Espagnols pour ce genre d'art à qui Montanès sut imprimer seul un haut style. Au premier abord il est difficile de se faire à ce barbouillage grossier sur des maquettes lourdes et communes; les plaies et le sang

(1) On place ces *Mystères* dans les chambres, ils forment calvaire ou chapelle, selon le local.

caillé y jouent d'ailleurs un rôle déplorable. Dans le *Massacre des Innocents*, par exemple, morceau de sculpture peinte que j'ai sous les yeux, il y a une mère furieuse, exaspérée, une véritable louve, qui arrache l'œil droit à l'un de ses bourreaux, avec ses ongles. Si vous approchiez comme moi de cette scène, vous éprouveriez peut-être autant de dégoût à sa vue qu'à celle des chevaux éventrés et traînant leurs entrailles par le cirque des Toros; cependant il y a dans cet épisode, et surtout dans le mouvement acharné de la mère, un profond sentiment de vérité. L'œil sanglant du bourreau semble ressortir de son orbite avec le cri que lui arrache la douleur; tout concourt à l'effet, seulement cela est de la force des martyrs représentés tant de fois dans les toiles espagnoles, et dont on voit saigner les lambeaux de chair. A Malaga, dit-on, réside en ce moment un jeune artiste, M. Vilches, célèbre par le style de ses figurines coloriées; celles-là n'ont rien de

biblique, ce sont des *majos* à cheval, des bandits armés de l'escopette, des *toreros*, des *picadores*. Il vend beaucoup et fort cher, à ce qu'on assure.

Je vous en parlerai en temps et lieu. En attendant, constatons ici deux artistes d'espérance et d'avenir, Esquivel et Villa-Amil.

Don Gennaro Perez de Villa-Amil est Andaloux; vous le reconnaîtrez vite à la manière joyeuse, alerte et franche de ses toiles. Soit qu'il peigne un taureau de la race de Veragua, soit qu'il vous fasse assister à la procession du *Corpus Domini*, dans Séville, soyez sûre que Villa-Amil demeure spirituel et brillant comme un véritable fils de Cadix; il y a de l'air, de l'entrain et de la vivacité dans ses moindres cadres. Si Esquivel peint Espartero, Villa-Amil peint Montès. Fixé maintenant à Paris, c'est lui qui dirige les magnifiques planches de l'Espagne artistique et monumentale, cet ouvrage qui aurait at-

teint une célébrité européenne sans la paresse de l'éditeur, qui en fait paraître les livraisons à de rares intervalles.

Voilà la nouvelle école de Madrid, on voit qu'elle en est au même point que les écoles actuelles de Florence et de Rome. Heureusement les maîtres nous restent, et le riche écrin du Musée-Réal éblouit assez pour qu'on ne reporte pas ses regards ailleurs.



LE MUSÉE ROYAL.

Le seul classement laborieux du Musée de Madrid mérite les plus grands éloges ; ce splendide royaume, sagement distribué en plusieurs provinces, renferme en effet dans une suite de galeries distinctes des toiles capitales de l'école espagnole, de l'école italienne, de l'école allemande, de l'école hollandaise, de l'école flamande et de l'école française.

Placé sous la direction de don José Madrazo, peintre de la chambre de Ferdinand VII, le Musée n'a qu'un malheur, celui de n'offrir à l'étranger qu'un livret daté de 1828. En général, ne comptez jamais en Espagne sur les cicerone et les livrets, l'indolence nationale s'opposant à cette double branche de science et de commerce.

Depuis cette année 1828, d'immenses changements ont influé cependant plus d'une fois sur l'aspect du Musée Royal ; la translation de plusieurs cadres de l'Escurial double à cette heure son éclat, et en fait le premier musée du monde.

C'est d'abord la *Perle* (ou *Virgen de la Perla*), cette composition divine de Raphaël Sanzio, merveilleux cadre qui provenait autrefois lui-même du cabinet de Charles I[er]. Henri Swinburne raconte que le roi d'Espagne en fut si enchanté lorsqu'on le lui apporta, qu'il lui donna le nom de *Perla mia*, nom royal, vaniteux, qui l'a toujours distin-

gué depuis. La perle ornait autrefois la sacristie de l'Escurial ; les moines, les visiteurs s'agenouillaient devant elle au milieu des vapeurs et des arômes de l'encens. La gravure a tant de fois reproduit ce délicieux tableau, qu'il est superflu d'en discuter l'ordonnance. La seule tête du *Nino* (Jésus) est un poème plein de grâce et de fraîcheur ; la figure et les mains de la Vierge rappellent instantanément à la pensée « *la femme la plus belle entre toutes les femmes.* » Ce tableau de Raphaël ne figure pas sur le livret de 1828, sa translation au musée n'avait même pas eu lieu en 1831 (1).

Non loin de la Perle est le *Spasimó* (2). Classé à cette heure sous le numéro 598 au musée de Madrid, après avoir été autrefois assez mal

(1) M. de Custines ne dit pas l'avoir vu, du moins au Musée de Madrid. Il n'en parle qu'à sa visite de l'Escurial.

(2) Ce mot n'a point d'équivalant en français. Il exprime la sublime agonie d'une nature dont la douleur tient à la fois du spasme et de l'extase.

restauré à Paris, il est enfin (nous devons l'espérer du gouvernement espagnol) à l'abri de toute retouche profane. Imaginez-vous la plus admirable portation de croix qui se puisse rêver, une agonie lente et résignée, la sueur sanglante du Christ au sombre jardin des Oliviers. Une femme, comme Raphaël seul sait en créer, étend les mains vers cette divinité qui souffre, un ciel de Calvaire plane au dessus de ce martyre, de ce chemin où le pied glisse dans le sang. Ce n'est point ici la mère du Christ *juxtà Crucem lacrymosa*, c'est l'idéal de la compassion résumé par une femme qui contemple le Sauveur. Il n'y a pas de mots pour rendre une impression si saisissante. Quand on a visité Florence et la galerie Pitti, Rome et le Vatican, on est moins étonné à la vue de ce Raphaël que doit l'être un artiste casanier de Madrid devant ce tableau; on songe à saint Pierre dans sa prison, à la dispute des Docteurs, à la Vierge de Foligno, à toutes les portations de croix

dessinées par ce grand maître, le peintre de la beauté et de la douleur ; et cependant le seul effet de cette toile vous jette malgré vous dans cette indéfinissable tristesse qui saisissait le cœur de Jean, le fidèle disciple. *La Madona del Pesce* (la Vierge aux Poissons) figure presque en face dans cette longue galerie ; elle vient de l'Escurial où elle avait été apportée de Naples, vous le savez peut-être, par ordre de Philippe IV. Le bas de la robe bleue de cette *Vierge aux Poissons* m'a paru assez lourdement restauré ; mais la netteté du dessin, la limpidité brune et molle de cette couleur qui n'appartient qu'au mélancolique pinceau de Raphaël, en feront toujours une page de premier ordre.

Dois-je après ces trois chefs-d'œuvre vous parler encore de la *sainte famille* que nous avions à Paris (1), et qui doit causer à notre musée des regrets incomparables ? Mais alors

(1) N° 473. Musée réal de Madrid.

il me faudrait vous mentionner plusieurs autres cadres de Raphaël de moyenne dimension, et qui viennent tous pour la plupart de cet Escurial si riche autrefois, si dépeuplé à cette heure. Les rayons de Raphaël s'épandent harmonieusement sur ce musée de Madrid ; ce sont les premiers qui vont à l'âme ; la manne répandue par cette main bénie du ciel se reconnaît bien vite à son parfum. Raphaël devenu l'hôte de l'Espagne, Raphaël logé dans ce palais près de Vélasquez et de Ribera, vous apparaît ainsi doux et triste comme dans le *Sonator di violino*, où il s'est peint lui-même dans le palais Borgia. Sa voix est la première mélodie de ce grand temple où il tient l'archet en menant les chœurs comme Apollon. Une fois Raphaël mis à l'écart, vous comprenez mieux toute cette autre école réelle et terrestre, l'école espagnole imprégnée des chaudes émanations de son ciel et de ses peintres, école où s'épanouit pourtant l'Éden de femmes et de vier-

ges de Murillo, mais où le sentiment divin, ce bel ange aux cheveux d'or, pose rarement le pied, comme s'il craignait de voir ses ailes alourdies par la séduction des parfums et des regards. Quittons donc Raphaël comme on quitte les régions où plane Dieu, les nuages ardents encore des feux du soleil, les espaces infinis où se perdent le rêve et le regard! Jetons un voile sur ce roi de l'école italienne, ce météore divin balancé dans l'idéal; ce ciel ainsi fermé, examinons le ciel de Murillo.

Murillo ne divinise point, il copie; seulement c'est à l'ensemble humain le plus parfait qu'il emprunte l'harmonie de la forme et de la couleur; son modèle est cette Ève sortie pure et chaste des mains de Dieu, avec sa couronne de grâce et de virginité sur le front, cette fille humaine dont le serpent impur n'a point encore mordu le talon et tenté l'orgueil, ce miroir limpide exempt de toute souillure. Les femmes de Murillo sont belles d'une au-

tre beauté que les femmes de Raphaël entourées par lui de tous les parfums célestes, baignées de lueurs mystiques et saintes. Celles-ci vivent, au contraire, de toute la vie organique de la création; elles portent au front le sceau de l'humanité. Ce qui les glorifie et les transfigure, pour ainsi dire, c'est la suavité ineffable de cette palette douce et calme, cette reproduction heureuse et constante des mouvements les plus adorables de leur nature. La prédilection dél cate de Murillo pour les attitudes molles et rêveuses résulte de cette patiente intelligence de la beauté. Une femme au repos, une femme dans un silence timide et recueilli, ressemble à l'ange; cette mansuétude exquise est le charme le plus sûr des Vierges de Murillo. Les roses du paradis forment le carmin de leurs joues, une joie paisible rayonne dans leurs yeux; leur maintien et leur sourire disent leur âme. Toutes ces jeunes filles sont saintes, toutes ces mères sont heureuses. Les

Vierges de Raphaël vous imposent, les Vierges de Murillo sont vos sœurs. Il serait imprudent d'établir, au reste, des analogies entre deux génies si dissemblables : l'un, Raphaël, abaissant son vol d'ange des sublimes hauteurs dont il descend ; l'autre, Murillo, un lys fleuri élevant sa tige des entrailles mêmes de la terre pour recevoir la rosée céleste.

On compte à ce musée une quantité assez grande de Murillo ; et, ce qu'il y a de rare en Espagne, aucun n'y est contestable. Ce sont des sujets de sainteté. L'Annonciation et la Couronne d'épines, la Vierge de Douleurs, l'Adoration des Bergers, une Sainte Famille (que nous avions à Paris), brillent dans cette galerie des Murillo de Madrid sans y tenir le premier rang. Rien n'égale cette merveilleuse fécondité de Murillo. Vous savez qu'à vingt-quatre ans, sans ressources, sans protecteur, à Séville, ne pouvant réaliser son voyage d'Italie, il achetait un rouleau de toile, le coupait en morceaux qu'il préparait

et imprimait de sa main, puis, ne prenant ni repos ni sommeil, il couvrait tous ces fragments de petites Vierges, d'enfants Jésus et de bouquets de fleurs ; sa pacotille vendue et quelques réaux en poche, il partait à pied pour Madrid.

Arrivé à Madrid, il allait se présenter à Velasquez, peintre du Roi, et son aîné de vingt ans. Depuis cette époque surtout, sa facilité était devenue immense. En Espagne, il n'y a pas de couvent, d'église cathédrale, de paroisse, où l'on ne reconnaisse dès-lors les prodiges de cette main. Séville seule, la patrie de Murillo, compte une infinité d'œuvres de cet admirable coloriste, le peintre de la chair, comme il l'est aussi des nuages et de l'encens. Lumineuse et douce, son étoile scintille tour à tour sur le front des saintes, des femmes et des anges, il arrive à la vision et à l'extase par le sentiment profond et réfléchi de la beauté. La *Sainte Élisabeth de Hongrie,* son plus magnifique

poëme, résume à lui seul la conviction ardente de ce grand peintre, celle qui fit sa vie, son talent, sa force, la divinité angélique de la femme, l'essor noble et sublime de sa nature. Ne vous figurez point une sainte, mais une belle et jeune reine surmontant l'horrible dégoût que lui inspire la lèpre pour secourir les malheureux qui en sont rongés. Jamais le génie de la charité n'a été plus loin, jamais les mains blanches et frèles de cette femme souveraine, touchant avec un linge imbibé d'eau les plaies hideuses de ces tristes mendiants, n'ont mieux persuadé l'Évangile. Les dames de la cour entourent la reine Élisabeth, elles écoutent les gémissements de ces malades, elles suivent cette reine couverte d'un voile de nonne. Cela est au dessus de la parabole du Samaritain, c'est la beauté délicate aux prises avec la laideur et la maladie qui repoussent. Tout ce sale troupeau à moitié décimé par la mort et se roulant aux pieds de la sainte, parée de

toutes les fraîches couleurs de la santé, forme un contraste unique, une scène d'une ordonnance sans égale. La pâleur de la reine trahit son invincible répugnance, mais rien qu'à contempler cette noble tête on comprend la force des voix religieuses qui murmurent à son oreille. Un peintre ordinaire eût fait de sainte Élisabeth une scène de pharmacie, Murillo en a fait un prêche d'onction et de charité.

Vous parlerai-je ici de Joannès, qui ne vient lui-même qu'après Vargas, Moralès, et le *Mudo?* Le musée de Madrid possède une *Cène* (1) de cet artiste, empreinte de cette douce mysticité qui caractérise chacune de ses toiles. Cette Cène a toute la noblesse et le charme d'un Raphaël, dont le pinceau de Joannès rechercha longtemps l'imitation sereine et pleine d'amour, allant, disent les biographes (2), jusqu'à se préparer à son

(1) N° 174.
(2) Palomino.

œuvre par des jeûnes et des prières. En Espagne nous retrouverons souvent Joannès, l'hôte silencieux des couvents et des sacristies, le *peintre de l'hostie* qui s'est complu tant de fois à peindre le Sauveur élevant entre ses doigts ce signe de la communion. Au rebours de Zurbaran et de Ribera, ces maîtres remplis d'ombres et de terreur, ces sectateurs vigoureux du clair obscur, dont les toiles austères peuplent les chartreuses et semblent peintes devant le chevalet du martyr, ou la fosse du trappiste, Joannès est doux, tendre, persuasif : il attire et n'effraie pas. Il peut aller de pair à côté d'Alonzo Cano, l'Albane espagnol, c'est un véritable Italien. La peinture religieuse de l'Espagne devait nécessairement entretenir un commerce actif d'échanges avec l'Italie, les imitations dans le genre sacré tenaient au partage du culte et de la doctrine; toutefois elles sont moins sensibles qu'on n'aurait le droit de s'y attendre. Moralès, surnommé un peu trop vite le *divin*,

n'a que la ressemblance du nom avec Raphaël, ce qui ne veut pas dire que Moralès, malgré les défauts de son temps, ne soit pas un maître éminent dans chacune de ses scènes religieuses. Seulement en Italie les peintres, ces seconds apôtres du christianisme, enseignent communément la foi par l'amour, en Espagne on l'apprit au peuple par la douleur; la passion du Christ et celle de ses martyrs fut l'évangile constant de Ribera (1), de Zurbaran, de vingt autres! Le Calvaire et la Chartreuse, l'éponge de vinaigre et les bourreaux font de cette école religieuse une morne et grande école où l'ombre menaçante des colones humides et froides du cloître, les rigueurs de la vie ascétique, la vérité nue au lieu du symbole, les aspects

(1) Deux tableaux de Ribera m'ont surtout frappé au musée de Madrid, comme résumé parfait de sa manière dans deux genres opposés, le *Martyre de saint Barthomolé* et *Prométhée sur le Caucase.* Le livret les qualifie de : *estilo mas estravagante del Caravaggio.* Ce sont pourtant des études inimitables.

sauvages et l'anatomie des supplices dans tout leur luxe sanglant, se déroulent à l'œil à côté des roses du Murillo et de Joannès. Les moines et les saints, voilà le resumé de cette peinture, c'est l'échelle de Jacob dont le front se perd dans les nuages et les anges, mais dont les pieds solides sont appuyés cette fois sur le sol baigné du sang du catholicisme.

Cette poésie sainte, biblique, une fois passée en revue avec sa phalange de noms, ses enseignes sacrées où se reflète la lueur des écoles italiennes, qui ont elles-mêmes en ce musée éblouissant leur salle et leur trône à part, vous arrivez, après les peintres de Dieu, aux peintres des Rois, pléïade d'historiens aussi instructive, sans qu'elle s'en doute, que toute celle des hommes qui ont mis la main à des livres. Voyez plutôt ici les portraits de Velasquez ! Placés à raison au dessus de tous les autres sujets traités par l'élève favori de Pacheco, ces toiles admirables, vivantes, nous

initient à la cour mieux que les mémoires, c'est Philippe IV, et Isabelle de Bourbon, Olivarès et l'infant don Balthasar qui vous toisent ici, du haut de leurs cadres. Ami de Philippe IV comme Van Dyck le fut de Charles Ier, Velasquez a mené cette vie de grand seigneur à laquelle il avait pu déjà se façonner dans l'atelier brillant de Pacheco à Séville, Séville le centre des poëtes, des conversations et des tableaux, Séville où Velasquez avait épousé Juana la fille de son maître, homme d'un rare mérite. Velasquez était l'un de ces artistes prédestinés que la fortune prend elle-même par la main; il était écrit dans le ciel des peintres qu'il causerait, avec des ministres d'état, de la force d'Olivarès, des coloristes, comme Pierre Paul Rubens, des Papes, comme Urbain VIII et Innocent X, qu'il aurait des nains, des chevaux, des pierreries, des habits de gala, et des dotations de cour, qu'il écouterait dans sa vie dorée le murmure des fontaines d'Aranjuez et celui des jets d'eau

du Vatican, recevrait des chaînes d'or du duc de Modène, peindrait des cardinaux et des majordomes, commanderait des toiles à Guido Reni, au Dominiquin, au Guerchin et à Lanfranc, préparerait, à titre de premier maréchal des logis du palais, ceux de son prince à l'Isle des Faisans. et se coucherait enfin comme un soleil sur cette magnifique école de Madrid, éclairée à tout jamais par ses rayons ! Course illustre, ardente, dont rien n'égale la splendeur; fortune à laquelle ont travaillé les maîtres de l'intelligence et du monde ! Velasquez ne s'éteignit pas, comme Van Dyck, dans le découragement et la fièvre, il n'alla point demander à des fournaux d'alchimiste le douteux secret de faire de l'or : il mourut l'année du mariage de Louis XIV, comme un astre se retire vis à vis des splendeurs jalouses d'un autre astre, ses yeux doucement fermés par des mains royales, orgueilleux à juste titre de cette croix de Saint-Jacques, que Philippe IV

avait peinte lui-même du bout de son pinceau sur le portrait du peintre dans son atelier, j'aurais dû dire son palais !

Voilà une vie dont il devait rester de brillants vestiges ; aussi tout ce monde étincelant, brodé, merveilleux, qu'a connu le fier Diego, palpite encore sur sa toile. Serait-ce Philippe IV que vous cherchez ? Le voici en chasseur (1), près d'un curieux portrait attribué à l'école de Pantoja, portrait qui représente Philippe II avancé en âge, et tenant en main son chapelet. Ce dernier prince, dessiné tant de fois par le Titien, a dans cette toile un aspect de sévérité monacale qui vous fait peur. C'est bien là ce génie défiant qui fonda l'Escurial et le recula dans les profondeurs arides du désert, le juge impitoyable du comte de Horn et du comte d'Egmont, le meurtrier de don Carlos et le soutien le plus fier de l'inquisition d'Espagne. Philippe IV,

(1) N° 219. Musée royal.

au règne moins sombre, est la véritable préoccupation de Velasquez. Il l'a peint à cheval, à pied, et toujours avec éclat. Au bas du n° 248, qui représente ce roi à cheval, on voit la carte (1) que Velasquez avait pour habitude de peindre dans le coin des toiles qu'il affectionnait le plus. Philippe IV y tient de la main droite son bâton de commandement, et de la gauche il rassemble les guides de son cheval. La vie de cette figure, son calme, sa majesté, la splendeur du paysage, les lignes de cet horizon de Castille, l'air au milieu duquel ce cheval semble nager, tout concourt à faire de ce portrait l'une des plus admirables œuvres de Velasquez. Ce n'est plus un assemblage de couleurs, c'est Philippe IV fièrement assis sur son coursier, Philippe IV ébranlant seul le silence de cette profonde solitude. Comme pendant à ce portrait équestre, Velasquez a mis la propre

(1) Cette carte est blanche et à demi pliée; elle sert de signature aux plus belles toiles du maître.

femme de Philippe IV, la reine dona Isabelle de Bourbon. Des critiques prétendent que les habillements de cette princesse ne sont pas de Velasquez; mais la figure et le cheval portent à coup sûr l'empreinte de son pinceau. Vient ensuite, et peint à plusieurs reprises, l'infant don Balthazar à cheval (1) ce fils de Philippe IV, que Velasquez semble affectionner, assis tout droit sur sa selle et sérieux comme son père; il tient sa petite carabine à la main, et n'a pas cette fois son chien favori pour l'escorter. Enfin, et comme le complément de cette famille de Philippe IV, l'ami royal de Velasquez, resplendit dans tout son lustre son premier ministre le duc Olivarez, à cheval comme son maître, ardent, animé, et portant au front l'orgueil des Guzman, l'une des maisons les plus illustres de Castille.

Les infantes occupent dans la galerie de

(1) Voir les numéros 251, 275, 216.

Velasquez la place qui leur convient ; leurs perruques énormes, leurs paniers gigantesques, leurs pendeloques et leur rouge n'ont point empêché le Van Dyck espagnol de répandre sur leurs traits un charme réel de mélancolie et de douceur. Velasquez excelle dans les infantes et les nains, ces deux existences opprimées. Il fait valoir ces deux natures, l'une par l'autre, il les rend inséparables. Un chien ou un nain figure toujours à côté d'une infante de Velasquez, mais un chien ou un nain historique, le chien Davila, ou les nains de Philippe IV, Nicolasito Pertusano et Maria Barbola (1). Si les petites infantes destinées à porter un jour le poids d'une couronne sont soumises aux caprices hautains de leur camerera-mayor, sont déjà rêveuses et tristes dans tous ces portraits, que sera-ce, bon Dieu, de leurs nains en ti-

(1) Voir le tableau nommé *la Famille de Philippe IV*, n° 106 : cadre inimitable de vérité où la petite infante Marguerite, Philippe IV et sa femme figurent.

tre ? Cependant Velasquez a su éviter pour eux l'écueil de l'uniformité : pas un de ces malheureux ne se ressemble ; cette meute une fois lâchée, leurs maîtres souverains pourraient les appeler par leurs noms, depuis le premier de tous, Velasquillo, jusqu'à Bobo de Coria. Ce Velasquillo était le propre nain de Velasquez. Il y a dans son histoire un drame plus curieux que dans celle de Triboulet ; je la raconterai un autre jour, car j'ai recueilli ici beaucoup de détails sur ses malices.

Bobo de Coria, le nain le plus frappant de cette collection de nains, est représenté en collerette et vêtement de couleur sombre ; il tient ses deux mains fermées l'une sur l'autre, comme s'il avait peur qu'on ne les écartât violemment pour lui arracher son trésor ; ce trésor, c'est une mouche, une mouche qui fait la joie du pauvre bouffon ! Il faudrait que vous fussiez là, devant cette toile, pour jouir du crétinisme répandu sur le vi-

sage de Bobo ; c'est une intelligence déchue, mais pleine de finesse. On devine le supplice qui attend la mouche qu'il serre convulsivement entre ses doigts. Ce n'est point certainement un nain ordinaire ; les cheveux sont fins, soyeux ; les yeux admirables de malignité. Bobo a sa gourde et son verre auprès de lui, mais il n'y touche pas : il veut sa mouche. Son manteau, étendu à la façon de Diogène, sert de tapis aux genoux de l'idiot, dont la bouche, en souriant, découvre une rangée de dents fort blanches. Malheureuse mouche ! elle va payer à Bobo toutes ses souffrances et ses misères de chaque jour. La vengeance, ce plaisir des dieux, n'est-il pas celui des nains ?

Velasquez, même avant d'obtenir la place d'*aposantador mayor* (1), demeurait au Retiro. Il foulait avec Caldéron ces gazons hâlés des feux du soleil ; il pouvait apprécier mieux

(1) Grand-maréchal-des-logis.

que tout autre les splendeurs et les tristesses de ceux qui se donnent à la fortune des rois. A ce titre, les nains de la cour devaient le frapper : aussi a-t-il peint constamment l'esclave près du maître ; seulement ces fous et ces idiots espagnols vous attristent singulièrement. Le peintre a beau les couvrir de clinquant et de broderies, ce ne sont point là les joyeux bouffons de Paul Véronèse ou de Vatteau, ouvrant le parasol sur la tête des belles dames; ces êtres disgraciés se meurent de peur devant le bûcher de l'inquisition ; ils ont tous la conscience de leur malheur. En Espagne, la gentillesse de cette caste difforme cède le pas à la laideur ; les princes se passionnaient plutôt pour l'extraordinaire et ce qu'on appelle les *monstres*. Je n'en voudrais pour exemple que le portrait de ce pauvre être connu sous le nom de Nino de Ballecas, sorte de phénomène dévolu aux boutiques de la foire, *famoso por haber nacido con dientes* (célèbre pour être né avec des dents),

et dont Velasquez ne se crut point déshonoré de fixer les traits sur la toile.

Sous le règne galant de Charles IV, le roi chasseur, beaucoup de dames et de seigneurs se donnaient encore des nains, mais ils ne tardèrent pas à les remplacer par des nègres; la duchesse de Penafiel à elle seule en avait douze. La duchesse d'Albe, qui ne cédait le pas à personne, pas même à la reine Maria-Luisa, apprenant cela, parut à la cour avec vingt-quatre.

La duquesita de Alba
E la de Penafiel,
Que linda par de mulas
Para un mercader! (1)

Les *Ivrognes* et les *Fileuses* prouvent assez la souplesse de Velasquez dans les toiles dites de *genre*. Le premier de ces sujets a toute la

(1) La petite duchesse d'Albe
Et celle de Penafiel,
Quelle belle paire de mules
Pour un marchand!

vigueur de coloris d'un Jordaens ; le second abonde en touches limpides et belles ; il me semble préférable en tous points à la *Forge de Vulcain* (*la Fragua de Vulcano*), composition mythologique dont l'harmonie ne rachète point la mollesse. Apollon, dans ce tableau, a tout le corps d'un sybarite ou d'un blond dandy. L'illumination ardente du brasier rachète ce défaut : c'est une lutte active engagée avec la flamme et le soleil par l'artiste, car il a peint d'un côté l'enclume rougie, de l'autre les feux du jour glissant à travers la porte entr'ouverte de la forge où sont les cyclopes. L'anatomie nerveuse de ces forgerons est au dessus de tout éloge.

Les *Ivrognes* (*los Borrachos*) forment un poème burlesque dont rien n'égale la couleur, montée peut-être à la gamme de tons la plus haute. C'est une bacchanale d'un style brillant, et dont en musique approcherait seul le chœur admirable du *Comte Ory*. Les guenilles de ces rois de la treille, leur

face enluminée, leurs expressions diverses, la pâte de la couleur, dont la vue seule peut donner idée, tout concourt à maintenir cette œuvre au premier rang. C'est la plus divine représentation des mystères de la cuve. L'adepte à genoux, que la confrérie s'empresse de recevoir comme *caballero de la borrachera*, fait involontairement songer au naïf écuyer de Don Quichote. C'est une sorte de soldat, agenouillé devant son chef couronné de pampre, un gai compagnon qui ne laissera sa part de la *purée septembrale* à qui que ce soit. L'expression de *pastoso*, appliquée par les Espagnols au pinceau de Velasquez, peut seule résumer sa palette vis à vis d'une pareille reproduction de la nature.

Les Fileuses (*las Hilanderas*) se distinguent par un tout autre sentiment. C'est un jeu d'optique et de perspective; la lumière s'y joue comme le prisme. N'ayez pas peur que ces fileuses soient les trois Parques : ce sont

de simples tapissières présentant à de nobles dames quelques tissus précieux.

Mais que tout cela, bon dieu, est encore loin du *tableau des Lances!* Ce tableau, plus castillan mille fois que Gil Blas, et dans lequel le peintre s'est placé lui-même à la gauche du spectateur, n'est autre que la *reddition de Breda* Pour comprendre la supériorité du génie de Velasquez, il vous suffirait de comparer ce cadre immense avec la toile de Jusepe Léonardo, autre artiste du temps de Valasquez, et qui était comme lui *pintor de camera* (peintre de la chambre) de Philippe IV. Chez Leonardo, c'est une prise de ville modelée sur l'invariable ordonnance de tous les sièges, c'est de la bonne et solide peinture, il est vrai un dessin ferme, vigoureux, et qui fait regretter que Leonardo soit mort si jeune (1); mais quelle différence dans le choix des attitudes! Le marquis de Spinola,

(1) La mort de Leonardo fut attribuée à un breuvage donné à l'artiste par ses envieux.

général de Philippe IV, vient recevoir dans les deux tableaux les clefs de la ville ; il est accompagné de Leganès, et le gouverneur s'incline devant eux. Or, Leonardo n'a fait qu'un bulletin, Velasquez a fait un poème. La grâce toute charmante avec laquelle le marquis de Spinola pose sa main sur l'épaule du gouverneur, l'affabilité noble avec laquelle il semble recevoir le tribut de son triomphe, tout jusqu'à la différence du type caractéristique de ces deux peuples, les Flamands et les Espagnols, assure à Velasquez le pas sur les autres peintres de batailles. C'est de la peinture historique dans toute la force du terme, mais de cette peinture qui a le charme d'une belle page de Brantôme : la finesse et la vigueur s'y donnent la main.

Le paysage de ce magnifique tableau des *Lances* est à lui seul un chef d'œuvre à part ; ces têtes martiales ou calmes, jeunes ou ridées, se détachent sur le bleu léger d'un ciel de Hollande : dans la profondeur aérienne de

ses lignes, Velasquez a étagé ses figures. C'est par l'illusion de la vie que brille surtout ce grand maître; il est naturel et vrai, sans jamais renoncer à l'élégance. Il est impossible, pour peu qu'on veuille l'étudier, de se le représenter autrement que dans cet atelier royal où il a placé lui-même la *famille de Philippe IV* (1), et que Luca Giodardo, dans son enthousiasme italien, appelait devant Charles II *la Théologie de la Peinture.* Voyez-le d'ici, à son chevalet, sourire à la charmante Isabelle de Bourbon, l'objet de l'amour imprudent de Villamediana, ce poète courtisan, la fleur des cavaliers espagnols. Velasquez peint cette reine, que la jalousie de Philippe punit par le meurtre de son amant. Quevedo lui lit un sonnet, le comte d'Orgaz regarde sa toile, la scène est à ce palais où Velasquez peignit don Luis de Gongora, le duc Olivarès, Luis de Haro et vingt

(1) N° 106.

autres personnages de cette cour. Son nain Velasquillo agace ses chiens, les armures éparses autour de lui dans cette salle rayonnent des feux du soleil, les brises du Mançanarès lui apportent le parfum des orangers. Quelques siècles plus tard, un autre peintre de la chambre du roi, Francisco Goya, génie plein de fougue et de caprice, devait occuper le même emploi que Velasquez, sans suivre toutefois sa ligne; celui-là devait faire poser devant lui Charles IV et Maria Luisa, dont on vous a montré ici les portraits à cheval, à la porte même de la galerie du grand musée. Quel héritage pesant que celui de Velasquez pour cet autre peintre nommé Goya! Examinez un peu le visage de ce satyriste; c'est à Lopez, son ami, Lopez qui occupe à cette heure à Madrid le premier rang, que l'Espagne doit cette toile (1). Il est impossible d'avoir mieux saisi l'expression fine

(1) N° 301, *Museo real.*

et moqueuse du talent de Goya que dans la reproduction de sa figure; la lèvre mince de l'artiste décrit un rictus sardonique, jusqu'à son oreille ; ses yeux enfoncés ont la malice d'un chat, quelques mèches de cheveux gris couronnent les tempes. C'est bien le peintre des *Caprices* (1), l'homme des croquis et des allusions satyriques, le persécuteur acharné des moines et des favoris, l'artiste qui devait trinquer à la fois avec Godoy et un picador! Goya, sachez-le, c'est le roman comique de Scarron; il ne s'est point astreint, comme Velasquez, à peindre seulement les rois à cheval ou en manteau, il les a dessinés en robe de chambre, en pantoufles. On vous ferait voir à Madrid des caricatures de Ferdinand VII, allant, le cigare à la bouche, aux courses de taureaux; des barbouillages exquis où la main de Goya, glacée par l'âge,

(1) Série de gravures à l'eau forte, où la cour de Charles IV est peu ménagée. Elle forme un livre connu plus spécialement à Madrid sous le nom de l'*œuvre de Goya*.

n'en représentait pas moins, à quatre-vingts ans, les femmes de la cour en *manolas* (grisettes); une foule de travestissements grotesques, ingénieux, pleins de sel, aussi propres à donner idée des folies du siècle dernier que le *Sopha* de Crébillon fils peut donner idée des mœurs de son temps. Goya a non seulement couvert des toiles, il a peint des villas entières, celle de M. d'Osuna, entre autres, à l'*alameda* du duc, maison de campagne aux portes de Madrid. Il y a du singe et du poète dans cet homme; sa vie devait être pétrie d'étrangeté comme sa peinture. Devenu à moitié sourd, poursuivi, dit-on, par la vengeance de ceux qu'il avait si cruellement raillés le premier, il s'en est allé mourir à Bordeaux en 1832, mourir obscur, ignoré, loin de la capitale des Castilles où il avait fait tant de bruit. Les biographies publiées sur Goya sont d'un laconisme désespérant; c'est à la tradition orale, aux souvenirs des contemporains de Goya qu'il

faut s'adresser pour saisir quelques traits épars de cette existence agitée, digne en tout du pinceau fantasque d'Hoffmann. Le senor Lopez a connu Goya, lui qui en a fait un si excellent portrait; c'est donc à lui et à quelques autres personnes de Madrid qu'il faut demander la clef de cette organisation agile, toujours prête à se détendre comme un ressort pour lancer l'ironie ou le sarcasme.

Parvenu à une vieillesse avancée, Goya récoltait le fruit amer de ses satires, on se le montrait au doigt. Soit qu'il cheminât, le dos voûté dans les vertes allées du Prado, promenant son corps maladif; soit qu'il parût aux courses de taureaux, son crayon en main, il était bien vite le point de mire de la grandesse comme celui des *chulos* (gamins de Madrid), son nom circulait de bouche en bouche. Arriva bientôt le temps où, désigné par la vengeance des grands seigneurs et celle des femmes (cette autre puissance plus terrible) aux poignards et même aux coups

de bâton, Goya n'osa plus sortir de chez lui après une certaine heure. Un soir, Lopez venait de quitter Goya, à l'allée des Délices, lorsqu'en traversant une rue écartée de Madrid, il crut entendre dans la salle basse d'une maison plusieurs voix qui se répondaient. La fenêtre de cette pièce était entr'ouverte, un lambeau de toile verte y formait une sorte de rempart intérieur, de sorte que Lopez ne put distinguer ceux qui parlaient. C'était la rue où Goya, depuis quelques jours, sans en rien dire à ses amis, dont il redoutait l'indiscrétion, avait jugé convenable d'enfouir son atelier. Lopez l'ignorait, mais par intervalles il croyait reconnaître la voix de Goya: cette voix semblait tantôt se plaindre, tantôt elle montait au diapazon le plus aigu de la colère. Ne consultant que son amitié, Lopez entre dans la maison, et, dans cette salle, dont il pousse la porte du pied, il trouve Goya... mais Goya seul... son couteau à palette dans

sa main droite en guise de poignard sans doute, car il apostrophait violemment une foule de cadres pendus au mur, la plupart représentant des scènes de démons et de sorcières.

— Oui, s'écriait-il, si je ne vous perce pas comme je viens de percer ici ce cadre de lady B..., — et il le montrait, — cet autre du général C..., — et il venait de le déchirer en pièces, — c'est que si méchants qu'on vous dise, vous êtes encore meilleurs que les hommes! Les hommes ne sont tous que de la pourriture (*podre*), ils ne veulent pas qu'on leur fasse toucher au doigt leurs défauts et leur néant!

Des coups de bâton, des coups de bâton à moi! reprenait-il furieux et en froissant dans ses mains la lettre anonyme qu'il venait de recevoir.

Ils ne savent donc pas que c'est bien assez pour moi des amertumes de mes journées, des tortures abominables de mes nuits! Oui,

je vois toujours devant moi ces autres sorcières de la Cour, plus implacables que celles-ci, avec leur balai ; elles me frappent sur le nez à coups d'éventail, elles m'enfoncent dans la chair les épingles de leur busc ou de leur coiffure! C'est la reine Maria Luisa, dont je me suis tant moqué ; c'est la duchesse d'Albe ou son amie la Pénafiel ! Et tous ces messieurs brodés de la cour du roi Charles IV! ils fondent sur moi, comme sur le sanglier à Aranjuez ! J'ai peur de manger, peur de boire, peur de sortir ; autant vaudrait que j'habitasse la tour de Ségovie dont parle Gil Blas !

Lopez, cher Lopez, continua-t-il les cheveux en désordre, la sueur au front, en prenant la main du peintre stupéfait de cette scène, tu es heureux, toi, qui n'as jamais attaqué les puissants et t'es contenté de les peindre! Cependant, dis-moi, n'est-il donc pas permis de crayonner *Manuelito* (1), le fa-

(1) Petit nom de Godoï.

vori, le confesseur de la reine, et tous les sots qui l'entourent? L'Inquisition m'en veut de lui avoir fait un gros ventre et des oreilles d'âne, les chantres d'église de les placer toujours auprès d'une bouteille, les grandes dames de compter leurs amants par le nombre des mouches qu'elles placent à leur figure! Je suis devenu un objet de haine, quelque chose de pis qu'un *escribano* ou un lépreux. Je suis évité par Ferdinand VII lui-même, ce cœur de tigre et cette tête de mulet, comme l'appela si énergiquement sa mère. Nulle protection, nulle pitié pour moi, Lopez; la maison des fous me serait même fermée; je ressemble au démon que tu vois là sous le pied du cheval de Saint-Georges!

— Des coups de bâton à un Espagnol! murmurait-il en se redressant dans une pose mâle et fière; passe encore pour la *nabaja!* les coups de couteau ne me font point peur. Tout enfant, j'apprenais à manier le couteau

à Fuendetodos, mon village nourricier dans l'Aragon. On me ramasserait, une nuit, percé de coups dans la rue du Turc à Madrid, sanglant, demi-mort, que je dirais à mon assassin : *Baya, amigo*! (va, mon ami!) Mais être exposé à la risée des *chulos* et des valets, me voir attaqué, le bâton en main, par quelque Galicien, plutôt la mort! Lopez, va, je ne tiens pas tant à la vie!

Et Goya se surprenait lui-même, tout sceptique et désenchanté qu'il était, à verser des larmes abondantes. Lopez était ému de cette douleur; cet homme singulier eût pu devenir un peintre de la force de Velasquez, s'il eût voulu mieux diriger son génie, s'il eût rencontré d'autres mœurs et une autre cour. L'individualité l'avait perdu, il n'avait suivi que les écarts de sa nature. A cette heure, il était souffrant, craintif à l'excès, presque aveugle, il se défiait de tous, et récoltait la haine pour tout salaire. Destinée fatale, vengeance tardive, mais sûre, de ceux que la

crudité de son pinceau avait blessés ! Ce génie plein de sève devait s'éteindre sans laisser d'élèves. Maintenant, la satyre et la caricature sont mortes en Espagne ; il n'y a plus même de *saynetes* critiques au théâtre, cette autre peinture que tout le monde comprend. Goya devait s'éteindre dans le même siècle que Figaro.

Il ne faut pas quitter cette admirable école des peintres espagnols sans jeter les yeux sur ce portrait relégué dans un des angles de la salle, Charles II, peint à Madrid par Carreno. Après Velasquez, Carreno est peut-être le meilleur peintre de portraits qui ait existé. Velasquez l'invita lui-même à se consacrer spécialement au service du roi ; sa fortune fut rapide ; il fut à la fois *pintor de la camera* sous Philippe IV et Charles II. Ce dernier prince, si pauvre, si chétif, si malheureux, l'avait pris en amitié ; Carreno a fait de lui plusieurs portraits, celui-ci entre autres [illegible]

pendante et le teint d'un blanc, qui lui donne une ressemblance lugubre avec un linceul. L'époux si contesté de Louise d'Orléans a sur cette toile un air de mélancolie et d'abandon qui fait rêver, et, chose surprenante ! il est placé non loin d'une vue de l'Escurial, peinture de Mazo pleine d'effet et de vérité dont le ciel d'encre épouvante. Mazo excellait dans les vues de villes ; cette seule copie de l'Escurial en est la preuve ; elle ferait pleurer Decamps ! C'est le seul tableau qui donne véritablement envie de visiter ce couvent adossé par Philippe II à la plaque bleuâtre de la Guadarama, et qui ressemble tant à une chartreuse royale. Ajoutez à cela une collection de quinze cadres d'apôtres peints par Ribera, une *gitana* de Murillo, quelques fantaisies animées de Bayeu y Subias, nommé directeur de l'Académie royale de Madrid en 1795 (1), quelques toiles de Manuel

(1) Le Musée a, de Bayeu, un délicieux petit cadre ; c'est *el Paseo de las Delicias*. Les arbres de cette allée

de la Cruz qui retracent fidèlement les *ferias* de Madrid, et vous pouvez prendre congé des cadres que les quatre écoles d'Espagne, Valence, Tolède, Séville et Madrid ont à ce musée. La galerie des peintres italiens leur succède, celle-là en vaut bien d'autres.

Que vous dire en effet du seul Titien, par exemple, de Titien, le vaillant lutteur qui soutient dans ce temple des arts toutes les comparaisons? Les limites de cette lettre m'empêchent de lui accorder l'espace qu'il mérite, le rang qu'il a conquis au milieu de cette armée dont Murillo et Velasquez sont les Césars. Titien, à ce musée de Madrid, ne perd pas un pouce de ce terrain; il plante hardiment sa tente entre le *Spasimo* de Raphaël et le tableau des *Lances* de Velasquez. Son *Bacchus à l'île de Naxos* est un poème

ont été coupés sans doute en raison de la haine superstitieuse que les Espagnols portent aux arbres; mais c'était autrefois l'allée à la mode, le boulevard Italien de Madrid.

dans le goût antique; chaque détail et chaque figure y portent l'empreinte de ce coloris doré qui est un des charmes les plus sûrs de sa palette. Quel admirable corps que celui de la bacchante couchée sur le dos, et que l'œil rencontre à la droite de cette toile! C'est là de la chair, de la chair animée, vivante, même pendant ce sommeil qui ressemble tant à la mort. L'ivresse de cette Ariane abandonnée ainsi par Thésée, dont les voiles sillonnent au loin l'horizon, est une ivresse douce et toute charmante; elle ignore, la pauvre amante, la perfidie de son infidèle; son bras, divinement beau, lui sert d'oreiller sur cette herbe molle et fleurie. Le seul torse de cette fille de Minos est incomparable de grâce et de modelé; le vin a répandu sa teinte rosée sur son jeune et frais visage, et, devant elle, comme une guirlande épanouie, se balance un essaim de joyeux enfants formés aux jeux et à la danse par le vieux Silène. L'*Offrande à la Fécondité*

n'est pas moins belle. Représentez-vous une myriade d'anges aux têtes variées, aux expressions fines et amoureuses, comme il fut donné au style grec d'en créer; leurs groupes divers cueillent des fruits, des fleurs, ou forment des danses; c'est l'innocence enchanteresse du premier âge en laquelle semblent se complaire les regards de la déesse elle-même. Le Poussin a copié plusieurs fois ces deux toiles exquises, *Bacchus à Naxos*, et l'*Offrande à la Fécondité*, elles faisaient partie de la collection du prince Ludovisi, à Rome.

La Victoire de Lépante (1), œuvre exécutée par Titien à 94 ans, se ressent à peine des glaces de l'âge; mais qu'elle est loin de valoir le n° 409, le *Portrait à cheval de Charles-Quint!* J'ai visité dans ma vie tous les musées d'Europe, à l'exception de celui de Dresde, et jamais je ne me suis senti plus

(1) N° 668. Musée royal.

ému que devant cette figure. La figure de l'empereur est d'un jaune d'ocre horriblement pâle ; à quelques pas de cette toile vous diriez d'un spectre. Charles-Quint est revêtu de la cuirasse ; son casque et sa plume rouge tranchent sur le bleu cru du paysage ; il tient sa lance en arrêt. Le coursier est noir, plein de feu et de mouvement. Il y a une échappée de campagne admirable ; mais l'aspect en est fauve, aride ; il glace le sang. — O Wilhem ! serait-ce toi? êtes-vous tenté de demander comme Lénore à ce fantôme de cavalier.

Le *Portrait en pied de Charles-Quint* (1), par le même, ne le cède en rien comme fierté au portrait équestre de l'empereur dont je viens de vous parler. La main gauche du prince repose sur la tête d'un énorme chien qu'il semble flatter ; son front est couvert d'un chapeau noir à plume blanche. A voir

(1) N° [illegible], Musée royal.

cette figure de Charles-Quint, on éprouve un léger frisson ; le coloris en est d'une sévérité à faire peur ; il est impossible de plus accentuer une figure déjà sombre. En général, on ne saurait trop s'arrêter devant les Titien du musée de Madrid; ils y soutiennent victorieusement toutes les comparaisons. Il y en a plusieurs sans numéros et qui viennent de l'Escurial, une *Déposition du Christ* entre autres. Ce maître admirable a trouvé moyen, dans la plus humble de ses toiles, de rester Vénitien par l'ajustement et la couleur ; il répand ses clartés italiennes de toutes parts, dans les sujets sacrés comme dans les sujets mythologiques. *Vénus et Adonis* (1) suffiraient pour le maintenir à la hauteur ordinaire de ses nuages et de son ciel ; c'est le plus bel effet de clair obscur auquel le pinceau puisse atteindre. Des portraits sévères

(1) N° 615. Paul Veronèse a traité le même sujet; il figure au *Museo real* sous le n° 649; la couleur en est superbe.

et portant l'empreinte vigoureuse de ses études, des dames, des saintes, de bruns cavaliers, des vieillards le front noble comme des patriciens de Venise, forment les rayons épars de cette riche et légitime couronne.

A côté de Titien vous rencontrez Véronèse, cet autre génie fougueux; mais, à Madrid, Véronèse est bien moins chez lui qu'au palais ducal de ses doges; il lui faut ses plafonds, ses apothéoses, son ciel. Sa *Suzanne entre les deux vieillards* (1), ainsi que plusieurs portraits d'un style éclatant, rappellent bien vite à l'imagination le peintre de la *Cène*, et de tant d'autres toiles magiques d'expression et de couleur; mais toute cette peinture n'est qu'un reflet pâle et effacé d'un pareil maître, qu'il faut, avant tout, étudier à Venise. Le Guerchin a peint aussi une Suzanne (2) et ce tableau seul est un chef-d'œu-

(1) N° 718, au *Museo real.*

(2) N° 714, ib.

vre. Les ombres de ce corps admirablement modelé sont douces et belles ; l'un des vieillards est entièrement dans la demi-teinte, et semble avoir peur de la confusion écrite sur son front. Je ne vous dirai rien de tous les Bassano qui sont ici ; ils sont en vérité assez pauvres, à côté de quelques Andrea del Sarto, de plusieurs Bronzino d'un ton mâle et fier, d'un Pordenone qui représente *la Mort d'Abel* (1), et d'une fort belle *Lucrèce* du Guide. Furini a peint *Loth et ses Filles*, une fort belle toile; mais à côté de lui se retrouvent des noms écrasants; ceux de Tintoret, de Caravage, de Palma le Vieux, etc. *Judith et Holopherne* (2), du Tintoret, est un tableau fait du premier coup, de ceux que les contemporains de ce maître appelaient ses *après-dîner*, et que les Espagnols consacrent ici sous le nom de *las Tardes del Tintoretto* (les soirs du

(1) N° 664, au *Museo real.*
(2) N° 480, ib.

Tintoret). Regardez encore çà et là quelques Albane et des Corrège qui faisaient partie de l'Escurial, et vous en aurez fini avec l'école italienne.

Après cela, vous l'avouerai-je, je ne me sens plus le courage de vous parler de deux autres écoles : l'école allemande et l'école française, c'est de la neige à côté du feu. Ces deux écoles ont peur, on le dirait, de se trouver face à face avec l'école espagnole et l'école italienne. Albert Durer et Mengs y donnent pourtant çà et là de terribles coups d'épée, mais je ne sais pourquoi ils font l'effet de gladiateurs ou de *toreros* dépaysés. Quant à l'école française, je me contente de vous dire qu'elle est représentée ici par Poussin, Claude Lorrain, Mignard, J. Vernet, Noël Coypel, Jouvenet, Rigaud, Valentin, et madame Lebrun.

Un jardin avec des masques, de Watteau, et quelques paysages de Claude Lorrain, sont les seules toiles qui m'aient arrêté. Les

Poussin n'y sont pas moins beaux que partout ailleurs.

La peinture flamande et la peinture hollandaise, deux sœurs qui se tiennent si étroitement par la main, ne font pas ici mauvaise figure : il y a de charmants Ostade, des buveurs, des musiciens, des villageois, toute une galerie joyeuse qui ressemble à une kermesse. La bierre des bourgeois de Gand, d'Anvers, de Bruxelles, n'était pas si loin des mœurs espagnoles ; aussi le *faro* reçut-il son nom des conquérants de la Flandre. Ces bacchanales champêtres reposent la vue à côté des Titien et des Velasquez : c'est la petite pièce après la grande ; et il y a peut-être un fond de vanité pour l'Espagne à regarder ces anciens sujets de sa couronne, aujourd'hui perdus pour elle, s'agitant autour des tables luisantes et des pots ébréchés du vieux Téniers.

Il est cinq heures du soir, et voilà pour vous une rude séance ! Je vous ai promené fidèle-

devant tous ces maîtres ; demain, je leur dis adieu... Quand la chaleur et la poussière du Buen Retiro me repoussaient devant les bâtiments du Musée, j'allais lui demander un peu de solitude et de fraîcheur ; j'abordais ces sombres toiles et je causais avec elles des heures entières. La plupart du temps, le Musée de Madrid est désert, l'œil n'y rencontre guère que des peintres étrangers qui y font des copies, ou des touristes perdus au fond de ces vastes salles, dont rien ne saurait rendre l'ordre et la tenue. Il est vrai que tout se paie à Madrid, même l'entrée de cette galerie, qui n'est pas ouverte tous les jours, les musées ayant leur jour de réception comme les ministres ; mais, en fait de spectacle, c'est l'argent que l'on regrette le moins. Un instant, hélas ! vous vous croyez le maître de ce palais, où est logé Velasquez ; vous écoutez le pas de Philippe IV ou de Charles III, amorti par les nattes de ces parquets.

La voix brusque d'un concierge ou la volée

des cloches de quelques couvents qui sonnent l'heure, vous rappelle que vous n'êtes qu'un visiteur. Les immenses portes crient sur leurs gonds, et, en retrouvant le Prado, aux allées désertes, à l'aspect morne, délaissé, vous jetez un triste et dernier regard sur ce temple, où l'on eût dû graver ces paroles fières et castillanes d'un peintre de Philippe IV, de Carreno refusant un jour de l'amiral de Castille la riche médaille de l'ordre de Saint-Jacques :

« La peinture n'a pas besoin de recevoir des honneurs, c'est elle qui en donne. »

X.

LA COURSE DES TAUREAUX.

A Mme LA VICOMTESSE DE St-MARS.

Madrid, 5 octobre 1841.

Je comptais partir hier au matin pour l'Escurial, comme je vous l'avais écrit; la *corrida* m'a seule retenu. Vous aimez les descriptions exactes, en voici une qui ne brille guère que par la fidélité. Je vous la livre.

(*A 11 heures, avant la course.*)

Le drame des taureaux (car celui-là est bien un des drames les plus complets que

l'on puisse voir en Espagne, et tout s'y trouve mêlé, la religion, le peuple et la royauté (comme vous allez le voir), le drame des taureaux est en trois actes, et il est donné à peu d'amateurs de voir *la coulisse*, privilège que le duc de San Carlos et le duc d'Osuna m'ont fait obtenir ce matin et dont je me hâte de vous faire profiter.

A onze heures en effet, on m'est venu chercher en voiture, et nous sommes allés au delà du Prado à l'amphithéâtre (*plaza de Toros*. C'est une rotonde qui est loin de valoir le Colysée, mais qui peut contenir douze mille spectateurs sur ses gradins. Le *Toril*, écurie où sont renfermés les taureaux arrivés la veille, est bien la chose la plus curieuse du monde, et ce sont là à proprement parler *les coulisses* où l'on peut déjà voir ces redoutables acteurs.

Imaginez-vous un plancher entr'ouvert en plusieurs endroits par lesquels le regard plonge dans cinq à six loges obscures : c'est

là que les *vaqueros* (vachers) poussent les taureaux et les parquent avec leur longue baguette (1). Ces *vaqueros* ont soin de ne pas descendre auprès de leurs animaux, ils se contentent de les piquer du haut de ce plancher où nous sommes mêlés avec eux, et où ils coudoient sans façon tout ce que Madrid possède de lions et d'amateurs. C'est une étrange vue que celle de ces malheureux taureaux renfermés ainsi tout d'un coup dans une loge séparée. On les a amenés de la veille à Madrid avec des bœufs qu'ils suivent d'habitude : la nuit, cette nuit encore, ils l'ont passée en plein air dans un enclos voisin du cirque près de ces mêmes animaux qui vont les conduire à la mort ; tout à coup leur regard humide cherche partout ces mystérieux conducteurs qui les abandonnent. Renfermés dans leur chambre de quel-

(1) Ce *partado* (partage) est fort suivi des *aficionados* (amateurs des courses).

ques toises dont la porte se ferme à l'aide d'une corde qu'on tire d'en haut (ce qui est le fort des *vaqueros*), ils commencent à pressentir la lamentable tragédie de l'arène. Les jeunes gens de Madrid sont là, regardant quels sont les taureaux les plus jeunes et les plus forts; celui-ci est de Castille, cet autre de la Manche; on discute, on parie comme au *jockey club* ou à Empsom. Ces paris, toutefois, n'ont lieu qu'entre les rois de l'aristocratie, le duc d'Osuna, le duc de san Carlos, etc. La veille ils ont vu Montès, le Talma du drame, Montès qui est à cette heure à Madrid par un bonheur inespéré, car c'est leur premier *matador*. Montès a choisi parmi les troupeaux de M. le duc d'Osuna le taureau qui lui convient; il ne paraît pas encore, ce terrible Montès, et en vérité il a bien autre chose à faire! Ne f ut-il pas qu'il attende le beau moment de l'action pour se montrer?

Cependant les *vaqueros* s'agitent toujours

sur l'échafaudage, ils piquent et repiquent ces malheureux animaux jusqu'à ce que chaque taureau soit à sa place. Il y en a qui donnent de la corne contre la porte que referme brusquement la corde tirée ; d'autres, commençant déjà à comprendre ce qui doit advenir de tous ces préparatifs, se sont renfermés dans un morne silence. J'en vois un noir de quatre ans qui est à M. le duc d'Osuna, et qui a la mine d'un rude lutteur. Vous saurez qu'il y en a quelquefois de si rétifs, de si impossible à abattre, que l'on se sert inhumainement derrière eux d'un immense croissant de fer surmonté d'une pique et que l'on nomme *la media luna;* je viens de le toucher, il est très aigu, frotté d'huile, et sert à couper le jarret du taureau, quand sa résistance fatigue trop les athlètes qui le pressent. Montès appelait cela devant nous *les armes du grand seigneur*. On ne les emploie que dans les cas ignominieux pour le taureau et seulement à la fin des courses.

Voilà pour les taureaux; mais les chevaux, qui viennent en acteurs secondaires, les avez-vous vus? m'allez-vous dire : car, Dieu me pardonne, vous deviendrez vite Espagnole, et votre curiosité égalera bientôt celle de la petite duchesse d'Albe qui, de son temps, ne manquait pas une course, et ne se retirait qu'au *dernier* taureau. Je vous répondrai qu'après l'écurie des *toros,* celle des malheureux coursiers amenés par chaque *mayoral* (conducteur) est la plus déplorable collection de rosses qui soit au monde. Représentez-vous la monture de don Quichotte, au plus fort de ses abstinences classiques; mais aussi dites-vous que ces chevaux-là sont toujours assez bons pour ce que le cirque en veut faire. Déchirés, éventrés par le taureau, ces pauvres animaux, l'orgueil de l'homme, verront dans quelques heures traîner leurs entrailles sur cette *plaza,* et c'est bien là, à mon sens, le plus dégoûtant et le plus inutile spectacle que nous réserve

Madrid, pour l'heure de la course!... Les voilà cependant, avec la selle arabe sur le dos, attendant les *picadores* qui combattront sur eux le taureau avec la lance, ils mâchent leur dernier foin de l'air resigné du cheval maigre de l'Apocalypse.

Aucun acteur humain n'a cependant encore paru. Ceux-là ont des femmes, des enfants, qui leur parlent chez eux des périls qu'ils vont courir, et auxquels leur adresse ou leur audace les a cependant accoutumés; mais, en attendant, je visite la buvette où ils boivent devant la Vierge avant d'entrer dans l'arène, *l'enfermeria* (infirmerie) où il y a pour eux sept à huit lits, sans compter une claie à cordes entrelacées sur laquelle on place un matelas pour le blessé, qu'on transporte ensuite à l'hôpital. Tout cet aspect, inoui pour un étranger, glace le sang. Voici *l'oratorio*, misérable petite chambre ou plutôt logette placée en face de l'infirmerie; c'est là que le prêtre dépose les saintes hui-

les; dans le cas où le docteur assure que le blessé n'en reviendra pas, c'est là qu'on lui administre l'extrême-onction. Vous ne pouvez vous faire une idée de mes impressions à la vue de ces détails calmes et froids; on croirait visiter le cachot d'un condamné. Les jeunes gens qui m'accompagnaient regardaient tout cela d'un air indifférent, moi je pensais qu'il s'agissait là de la vie des hommes, et que Dieu lui-même avait été logé par l'Espagne au sein de cette sanglante comédie!

Après avoir visité ces catacombes d'un nouveau genre, nous sommes revenus au *tendido*, c'est-à-dire à l'amphithéâtre alors entièrement désert, car ce n'est qu'à quatre heures qu'a lieu la *corrida de toros*. Le vent souffle, le temps menace ; il fait un froid assez vif. Par de petits grillages pratiqués dans la plate-forme qui recouvre le *toril*, on peut voir briller dans l'ombre les cornes monstrueuses du taureau noir, de *Lèoncito*, âgé

de 4 ans, qui appartient à M. d'Osuna; il tourbillonne en mille sens et c'est par ce grillage qu'on doit lui enfoncer ce qu'on nomme *la devise* (1). Le matador qui accompagne Montès se nomme Roque Miranda.

(Après la course, 6 heures du soir.)

Au coup de quatre heures, un grand nombre de *caleseros* et de Caratellas pareilles à celles qu'on voit à Naples défilaient par la calle d'Alcala; je me crus en Italie au beau milieu de la rue de Tolède en voyant toutes ces voitures peintes et rechampies d'or, ces cabriolets d'un jaune éclatant et dont chaque panneau représentait un mauvais amour bouffi, un panier de fleurs ou une Sainte. Les cochers, assis sur le brancard, lançaient leurs mules à fond de train vers la porte d'Alcala, sans doute parce qu'ils se croyaient en re-

(1) La *devise* est un morceau de fer aigu qui représente par la couleur de sa banderolle la province où est né le taureau et les armes du propriétaire.

tard. Arrivée à cette porte élevée par Charles III et qui pourrait passer pour un véritable arc de triomphe, nous vîmes une foule de calèches et d'équipages. Les voitures de maîtres sont ici assez mesquines, je leur sais gré toutefois de s'être dispensées de ces affreux compas d'argent qui viennent se rabattre en Italie sur la capote. En revanche, celles qui servent au public rappellent complètement le char du docteur Font narose dans le *Philtre*; il est difficile de rien voir de plus bouffon. Il y a des coches, des cabriolets, et je dirais presque des litières qui datent certainement du règne de Philippe V.

Ce grand brouhaha du deuxième acte (*les préparatifs de la course*) une fois déchaîné, dure une bonne heure. Les cochers campés autour de l'amphithéâtre, les marchands d'oranges, les vendeurs *d'agua fresca*, les *picadores* qui se rendent aux écuries de la course, les petits enfants qui se suspendent à vos poches avec le cri de *Lismona por Dios!* des lions de

Madrid fumant leur cigare et lorgnant les jolies *manolas* (1), tel est le spectacle animé qu'offrent les alentours de la *Plaza.* Tout ce monde est affairé, les *gradas del sol* qui sont des bancs exposés au soleil, et le *tendido* (amphithéâtre découvert où se place le peuple), regorgent de spectateurs. Pour nous, ardents à tout voir, nous suivons le duc de San Carlos et le duc d'Osuna vers l'écurie des *Picadores*, devant laquelle un assez grand nombre de curieux est attroupé. Tout d'un coup, ces Messieurs nous indiquent une petite salle à droite, salle étroite qui n'a pour tout ornement que la *Virgen de la Soledad*, effigie fumeuse entourée de quatre cierges allumés. Une table de chêne s'allonge devant cette image de la Vierge de la Solitude, et sur cette table il y a deux verres de vin à moitié vides... Le duc d'Osuna me prend alors par la main, et me présente à un homme brun, de moyenne

(1) Grisettes.

taille, assis près de la table sur un banc de bois ; il est enveloppé d'une petite cape noire (1), manteau léger qui ressemble un peu à celui que mettent dans la coulisse nos comédiennes et nos chanteuses de Paris; ce manteau s'entrouvre et me laisse voir un ravissant costume de *primero d'espada* (premier d'épée), quand celui qui le porte nous rend notre salut avec grâce. Je suis devant Montès, Montès le matador favori du peuple; et Montès ne s'est point levé de son banc de bois, il se contente de ce triste sourire qui donne tant de distinction et de finesse aux lèvres espagnoles. La figure de ce tragédien célèbre est assez commune, chaque muscle conserve seulement un relief étonnant d'agilité! On comprend bien vite que dans ce moule réside la force ; mais le torse est élancé, les mains arabes, le pied délicat; la peau semble lustrée d'un re-

(1) Ce manteau, Montès ne l'a que dans l'espèce de petit foyer où je l'ai vu, il le quitte une fois dans l'arène pour prendre la *capa* ou bien la *moleta*.

flet de cuivre. Sous les quatre cierges qui illuminent l'image sainte de Marie, les contours de ce visage semblent baignés de lueurs molles et limpides; quoique né dans la classe du peuple, Montès, je ne crains pas de l'écrire ici le premier, a toutes les façons d'un gentilhomme. A sa veste brodée d'argent, ouvragée, canetillée avec un luxe royal, à sa *montera* coquettement disposée, à ses bas de soie blancs et bien tirés, à sa culotte bleue (1) qui ne fait pas un seul pli, vous croiriez voir un danseur de bal masqué, n'était cette image de la Vierge inconsolée qui brille au dessus du front de ce morne gladiateur, image affligée, plaintive, car Marie n'y porte point son cher *Jesus* dans ses bras! Lui, cependant, il vous écoute parler et vous répond avec flegme; il a près de lui Miranda, qui fut jadis un bon *matador*, mais que l'obésité de la taille a fait déchoir bien vite et justement, selon moi,

(1) La culotte est brodée d'argent comme la veste.

dans l'opinion du peuple de Madrid. Miranda a fini son verre de vin, Montès a touché seulement le sien des lèvres, ils sont là tous deux attendant que les *alguaziles* donnent le signal. L'alguazil de Madrid ne ressemble pas mal à Crispin, il est noir et sombre de la tête aux pieds, il porte les gants hauts, les bottes, la fraise et le chapeau à grands panaches. Chacun de ces hommes noirs a déjà enfourché son cheval dans la cour où nous nous trouvons, sans trop s'embarrasser de quelques sifflets aigus qui les poursuivent (car en ce pays comme au bon temps de Gil Blas on a conservé pour la police la rancune de Robert-Macaire pour les gendarmes *ses ennemis politiques*, comme il les appelle si plaisamment). L'heure a sonné, les alguazils partent et vont chercher les *picadores*. Nous prenons congé de Montès et de Miranda, le deuxième acte est fini, et la *corrida*, le dernier et le plus intéressant de tous, va s'ouvrir.

3e *Acte*. Ici, je dois vous en prévenir, si quelques traits épars dans ce drame vous répugnent, fermez les yeux et respirez un peu de votre flacon d'éther. Nous n'avons pas coutume de mener les belles dames de Paris à la *Barrière du Combat*, mais il en est des courses de taureaux en Espagne comme des épreuves qu'on faisait subir aux néophytes de la Franc-Maçonnerie du temps de Cagliostro en France; préparez-vous donc à être reçue. Aussi bien l'amphithéâtre est déjà garni : tout ce que Madrid possède de *Marquesas* et de *Duquesas* gazouille dans les loges; je ferme au verrou la porte de la mienne, et je redeviens sténographe de la séance.

Sur un signal de l'*Ayuntamiento*, il est d'usage que les alguazils à cheval fassent d'abord le tour de l'arène. Ainsi balayée en quelques secondes de tous les polissons de Madrid qui l'obstruaient, elle reprend bien vite son aspect morne et sévère. Les alguazils vont chercher les *Picadores*, un *chulo*

reçoit la clef de l'un des alcades et se dirige vers la porte du *Toril*. Les *picadores* qui vont combattre le taureau à cheval et avec la lance portent le chapeau à larges bords orné de roses et de pompons d'argent ; la couleur de ce chapeau est jaune, la veste est rouge ou bleue avec des épaulettes d'argent. La culotte et la guêtre sont jaunes ; la cuisse droite du *picador* est revêtue de fer sous le drap de cette culotte, ils ont une simple corde pour bride et les yeux de leurs chevaux sont bandés. Acculés contre les planches du *tendido*, ils attendent l'animal auquel le *chulo* ouvre la porte...

Représentez-vous le taureau sortant de l'obscurité de sa loge, et se trouvant ainsi tout d'un coup devant ces mille gradins inondés de spectateurs. Les *vaqueros* l'ont tourmenté le matin avec leur baguette, et l'on vient de lui enfoncer dans le cou *la devise* dont je vous ai déjà parlé. Ebloui de cette immense nappe de lumière qui ondoie autour de lui, il bon-

dit d'abord, puis s'arrête tout d'un coup. Cependant le *picador* le menace de sa lance, il approche, il hésite malgré les cris de l'amphithéâtre qui lui commandent d'avancer. Enfin il pique l'animal, et, du premier coup de corne, le taureau furieux ne répond que trop bien à son ennemi, car son cheval tombe à demi éventré. Le taureau qui vient d'entrer dans le cirque porte la banderolle rouge pour devise; il a quatre ans, et il appartient à M. le marquis de Casa-Gaviria. Autour de lui, et comme pour vous dédommager du hideux spectacle de ce picador relevant son cheval dont les entrailles traînent dans la poussière, les *banderilleros* (1) agiles et pimpants arrivent après avoir enjambé lestement la balustrade, ils ont avec eux les *capeadores* qui n'ont contre l'animal d'autre arme que leur manteau. Les premiers, tout en sautant et en

(1) On nomme ainsi ceux qui doivent piquer dans le cou du taureau avec des flèches à ailes de papier nommés *banderillas*.

courant, lui enfoncent avec adresse ces banderilles qui forment sur sa chair autant de piqûres, et le voilà aux prises de nouveau avec un second picador. Celui-ci, plus fort que le premier, arrive sa lance abaissée, il semble magnétiser l'animal avec ce fer, le taureau se contient, et attend le coup. Cette fois le picador fait décrire à son cheval une volte assez habile, mais au second coup de pique le cheval est tué et son maître roule à terre. Les sifflets le poursuivent, et cependant le voilà gisant sur l'un des bancs intérieurs du cirque, il eût été frappé infailliblement sans Montès, la providence des *picadores* dans chacune de ces courses. *Montès ! mira Montès !* tel est le cri que jettent le peuple et les loges par leurs cent bouches. Il y a là bien des éventails en jeu, les mouchoirs flottent au vent, pour moi j'éprouve je ne sais quel frisson à voir cet homme se placer gravement devant le taureau, l'exciter et le tromper quelques secondes avec la *moleta*

(petit drapeau) qu'il agite devant ses yeux. Tout d'un coup il se pose tranquillement vis à vis de lui, et lui enfonce l'épée dans le cou. Le taureau mugit, se balance un instant sur ses jarrets et tombe dans l'arène.

Ce premier taureau est un taureau de Madrid.

Trois mulets arrivent au grand trot par l'une des portes du cirque, et, vigoureusement fouaillés par de légers *chulos* qui courent à pied auprès d'eux, ils emportent le taureau mort à travers la poussière de l'amphithéâtre.

2e TAUREAU (*de los Escmos. Senores Duques de Veragua y de Osuna*).

Ainsi que vous l'indique le programme, ce second taureau (*torito claro*), qui débouche dans la place d'un air si ferme et si fier, sort des pâturages de M. le duc d'Osuna. Il porte la banderolle rouge et blanche pour devise, et commence hardiment par se permettre un

tour de taureau, c'est-à-dire qu'il saute avec la vivacité d'un faon par dessus les barrières. Soit que cette course, devenue pour un moment l'épouvante de plus d'un spectateur assis tranquillemement au *tendido*, l'ait animé, soit plutôt qu'il ait reçu quelque blessure aux naseaux en franchissant la barrière qui le sépare du peuple, il jette bien vite à terre deux chevaux de picador, et tuerait un des malheureux combattants, si Montès ne détournait le coup avec sa *moleta*. Ce deuxième taureau se nomme *Léoncito* (1), et, en vérité, il est fort digne de porter ce nom ; il mugit, il renverse, il éventre les chevaux à faire pitié. C'est ici le lieu de consigner un trait d'inhumanité mercantile qui m'a frappé dans cette course : les garçons de place, voyant un pauvre cheval se tordre à terre au milieu d'une dernière crise, ont voulu le faire relever à coups de fouet. L'entrepreneur de ces

(1) *Leoncilo*, petit lion.

sortes de combats spécule tellement sur les chevaux, qu'il faut quelquefois les sévères avertissements du peuple pour le ramener à l'ordre. Dans ce cas, les injures, les apostrophes, les cris énergiques pleuvent sur lui de tous les coins de l'amphithéâtre. Le peuple espagnol, en général, est très rigide sur les lois des courses ; ainsi il a fait quitter au picador son cheval, parce qu'il boîtait.

Corra! corra [illegible] il en revanche au picador pâle et dont les dents claquent... [illegible] cador, Manuel Carton, auquel on reprochait ainsi son hésitation et sa peur, est désarçonné; le taureau, dans sa fureur, foule le cheval déjà mort, et trépigne sur son cadavre. Je vis alors Miranda, le second *matador*, lui enfoncer l'épée et le manquer. Dans une seconde attaque, son épée lui fait défaut encore une fois, et il ne faut pas moins que le *cachetero* (1) pour l'achever.

(1) Le *cachetero*, voyant le taureau tombé sur ses deux genoux, l'achève ordinairement alors avec le *cachete* (poignard) et lui donne le *coup de grâce*.

5° TAUREAU, de Castille (*à don Manuel de Aleas*).

Les chevaux lancés contre ce troisième taureau étaient misérables, on n'a pas manqué de demander par forme d'ironie les chiens contre eux. *Los perros! perros!* hurlait le peuple sur les bancs. Ainsi nargué, conspué, sifflé, ce malheureux taureau s'est arrêté au milieu de l'amphithéâtre. J'ai cru qu'il allait faire les trois saluts et se retirer comme un comédien dont le public ne veut pas, mais il a repris assurance devant un picador maladroit et l'a fort habilement enlevé avec son cheval. Il est vrai que ce picador, du nom d'Antonio Fernandez, avait l'air de présenter lui-même le flanc de sa monture au taureau, ce qui me révolta au dernier point. A l'heure qu'il est, et à l'avis des Espagnols eux-mêmes, la race des *picadores* est éteinte: le fameux Sévilla était le seul qui eût pu la ressusciter. Si le picador dont il

vient d'être question se montra fort médiocre, le taureau, en revanche, était mauvais. Montès s'est vu forcé de s'y reprendre à deux fois avant de lui enfoncer l'épée... Ce taureau venait de Colmenar-Viejo.

4e TAUREAU, de Gaviria.

Rien de remarquable dans cette attaque, si ce n'est un groupe de trois alguazils envoyés, sur un signe parti de la loge de l'*ayuntamiento*, à un picador qui s'était retiré de l'arène. Le peuple souverain a voulu l'y faire rentrer, et cela, au milieu de cris et de trépignements furieux. Mais ce qui m'a paru un ressouvenir assez piquant des mœurs de la vieille Espagne, c'est un jeune débutant qui a demandé, le chapeau bas, à l'alcade président, de tuer le taureau. Ce jeune homme avait vingt ans et demi. Montès lui a tourné le taureau, et les cris d'*anda! anda!* lui ont prouvé qu'on ne demandait que sa victoire. Il a donné un

coup assez mal assuré, et Montès a achevé l'animal.

5e TAUREAU (*au duc d'Osuna*).

Celui-ci, jeune et robuste, a jeté d'un coup de corne un malheureux picador contre un des bancs intérieurs du cirque. On a porté bien vite le cavalier à l'*enfermeria*. Pour distraire le spectateur, Montès a tourné seul alors autour du taureau, jouant et badinant avec lui comme avec un chien. C'était chose merveilleuse que cet homme imitant ainsi les tournoiements d'une écharpe devant ce fougueux animal qu'il a eu ensuite beaucoup de peine à abattre. Ce que les Espagnols admirent le plus chez Montès, c'est ce sang-froid unique qu'ils appellent *serenidad*.

6e TAUREAU (*à don Manuel de Aléas*).

Agacé d'abord par Montès, ce taureau, assez difficile, a fourni au jeune homme qui

avait demandé à l'*ayuntamiento* la permission de tenir l'épée une lutte active et sourde. D'abord les murmures et les rires ironiques l'avaient accueilli, mais il ne s'est point déconcerté et a bravement fiché son fer au cou du taureau. Ce coup, qui semblait d'abord décisif, a rendu l'animal plus fougueux et plus terrible ; il n'a pas fallu moins que le croissant pour lui couper les jarrets. C'est le débutant qui a eu les honneurs du dernier coup.

L'opération de la *média luna* finie, tout le peuple a escaladé les gradins et est allé voir le taureau dans l'arène, jusqu'à ce que la garde intervint et fit tout rentrer dans l'ordre. Montès a reçu pour cette course trois mille réaux (750 francs de notre monnaie). C'était la dix-septième *corrida* donnée cette année à Madrid ; six heures sonnaient à l'église de las Salesas quand elle a fini.

Ainsi, dans ces jeux sanglants, tout est à la fois arabe, romain, espagnol. Les chevaux

et les costumes, l'épée del Campeador (le Cid), le cirque de Rome, la Vierge et le *repas libre* y jouent leur rôle. C'est une boucherie dans le genre du drame anglais; mais du milieu de ces vapeurs de sang rayonnent des clartés étranges, l'arène n'est plus bientôt une tuerie, mais un art. Cet art est dans Montès, Montès, *l'hombre completo*, comme les Espagnols l'appellent. Jamais de jactance et de forfanterie de pose chez cet homme; il tue froidement et proprement. Placé comme un ange de salut à côté des imprudents et des faibles, il les arrache à la mort sans attendre d'eux un mot de reconnaissance. Quant à moi, je n'ai été ému dans ma vie que par deux acteurs, par Talma et par Montès. Explique qui voudra ce soudain empire et cette fascination irrésistible, je me borne à énoncer un fait. Montès n'a rien des vices et des habitudes communes à la basse classe en Espagne; il est économe, frugal; il élève sa famille avec amour. Je lui ai promis de l'al-

ler voir à Chiclana près de Cadix. Il passe ici pour avoir refusé sagement plusieurs bonnes fortunes ; il ne s'est point laissé éblouir, et se renferme dans son orgueil de *torero*. Cette partie de la population espagnole mérite du reste un examen approfondi ; elle a une fierté de caste qui se ressent assez du sang des Maures. Encore une fois, et dussiez-vous m'accuser de redites, je n'oublierai jamais l'impression produite sur moi par cet homme dans la scène que je vous ai décrite avant la course (1).

Dans un pareil spectacle, la partie la plus curieuse de l'arène, sans contredit, c'est le peuple. Son tumulte incessant ressemble au

(1) Les *aficionados* de Madrid et les connaisseurs difficiles prétendaient ce soir que Montès n'avait pas été aussi admirable en cette course que d'habitude ; avec un pareil rôle, on comprendra que l'artiste soit journalier. Il arrive parfois qu'on le siffle, mais cela est rare. Un certain Francisco Arcona a fait dernièrement merveille à Séville; celui-là avait imaginé de présenter tranquillement sa montre au taureau au lieu de la *moleta*. Ce trait d'imprudence a fait grand bruit.

brisement des lames sur la plage, mais jamais l'Espagnol n'est criard comme le Napolitain ; il n'a qu'une clameur, un mot, que rencontrent à l'improviste toutes les voix, et ce n'est pas la chose la moins curieuse pour un étranger, que cette unanime tempête sortant d'une seule bouche. Dans cette solennité si nouvelle pour moi, je dois dire que sa contenance a été surtout le texte de mon étude. Quand le taureau ne va pas à leur gré, ils injurient son propriétaire sans égard pour le rang et la noblesse ; ils vont même jusqu'à l'interpeller dans sa loge. Le roi Ferdinand VII s'amusait étrangement de ces sortes d'interruptions. Le cigare à la bouche perpétuellement, ce prince écoutait ces injures de l'air d'un homme enchanté de voir dérouler devant lui au carnaval le catéchisme des Halles. Il avait jadis l'entreprise des taureaux ; mais, depuis sa mort, les plus nobles d'entre les jeunes gens de Madrid ont pris à cœur l'affaire des courses, et ce Chantilly

espagnol doit à cette heure beaucoup aux soins de MM. de San Carlos, d'Osuna, et autres représentants de la grandesse.

Un mot sur les *aficionados* ou amateurs. Pareils à nos joueurs de Frascati ou de Baden courbés sur le tapis vert, ils piquent sur la carte chaque coup de corne reçu par le taureau ; ils supputent les chances des paris, et se font les juges les plus rigoureux des courses. Ce qu'ils ne permettent jamais, c'est de tuer *trop tôt* l'animal il faut que la chose dure *longtemps*. Montès me racontait qu'il fut sifflé pour avoir abattu d'un coup d'épée un taureau qui, du premier coup, avait tué trois à quatre *picadores* et autant de chevaux ; les cannes, les bâtons, les pierres pleuvaient autour de lui, et il fut heureux de refermer sur lui la porte du *toril*.

Les Anglais, qui ont inventé le pugilat où deux hommes se tuent avec la syntaxe du coup de poing, ne manquent pas de blâmer un pareil spectacle. Ils ne conçoivent pas que

Montès ait pu réduire en préceptes écrits un art si grossier, et qu'il ait composé un livre sur la *tauromaquia*.

Les ombres des deux Romero et de Pepe Illo ont dû se réjouir en voyant l'affluence du peuple de Madrid devant ces jeux dont ils étaient les héros (1). Les costumes en sont magnifiques, la veste des *matadores* surtout; l'habit de Montès coûte six mille francs. La *montera* seule, bonnet à cocarde et à queue noire qu'il porte ce jour-là, vaut cinq cents francs de notre monnaie. Quand il se découvre, suivant l'usage, pour aller au dessous de la loge de *l'ayuntamiento* demander la permission de tuer le taureau, Montès varie presque toujours la formule. S'il voit des *manolas* ou de belles dames qui lui plaisent, il dit en baissant l'épée : *A la salud de las rubias è morenas.* « *En l'honneur des blondes et des*

(1) Les Romero étaient deux frères; ils succédèrent à Costillares et à Perico Corchao, fameux *torero*.

brunes », ou si le président lui convient : *A la salud de vuestra Excelencia.*

Pendant la course, il y a eu quelques disputes ; mais les alguazils, avec leurs chapeaux à plumes, ont mis le holà.

Voici la copie textuelle de la grande affiche :

Plaza de Toros.

« En la tarde del lunes 4 de octubre 1841 (si el tiempo lo permite) se verificara la DECIMA SEXTA CORRIDA DE TOROS.

De las concedidas a los Hospitales Nacionales de esta corte. Se lidiaran SEIS TOROS de las ganaderias y con las divisas siguientes :

TOROS	GANADERIAS.
Dos	Del Sr Marques de Casa-Gaviria.
Dos	De los Escmos, Senores Duques de Veragua y de Osuna.
Dos	De don Manuel de Aleas.

VECINDAD DEL GANADERO	DIVISAS
Madrid......................	encarnada.
Idem........................	encarnada y blanco.
Colmenar Viejo................	encarda y cana.

LIDIADORES.

PICADORES. Antonio Fernandez y Manuel Carton, estando de reserva otros.

ESPADAS. FRANCISCO MONTÈS y Roque Miranda.

SOBRESALIENTE DE ESPADAS. Isidro Santiago que matara el ultimo toro.

Vous voyez que cela ressemble à un programme de courses : les noms des propriétaires et des jockeis, les pâturages et les couleurs y figurent. Ce programme, affiché en grosses lettres à la porte du Cirque, est répandu dans les plus élégantes loges, celles-là se trouvent placées d'ordinaire à *l'ombre*.

Les plus belles *manolas* de Madrid en grande toilette, robe chatoyante de percale peinte à fleurs, peigne d'écaille en forme de tuile, mantille avec les deux bandes de velours, souliers de satin noir, éventail et bas à jours, assistaient à la représentation.

Ce soir, après la course, il y a eu bruit dans plusieurs cafés : les officiers et les *milicianos* étaient aux prises. On parlait de mouvements sérieux opérés dans la Navarre. Le *sereno*, cette horloge humaine des rues de Madrid, n'en continua pas moins à chanter

le calme et les heures. Rubini est attendu ici pour demain, et ce même peuple qui a applaudi Montès ira pleurer au *Pirate.*

XI.

A M. LE COMTE H. DE VIELIASTEL.

L'émeute à Madrid. — Un dîner. — Le *manifesto*. — Les destitutions. — Évènements de la nuit du 7 octobre à Madrid. — Léon et Concha. — Attitude de Madrid. — Lettres de France interceptées. — Une visite à la rue de l'Œillet. — La tour de François 1er à Madrid. — Meurtre par un Miliciano.

L'intermède d'une émeute ne pouvait venir plus à propos.

Après le drame des taureaux et de Montès, je viens d'avoir celui du palais, mais un drame sourd, obscur, n'ayant rien du fracas et des trépignements de l'émeute parisienne, rien des résistances et de la mitraille de la rue. Cette échauffourée qui ressemble, beau-

coup à la conspiration de Mallet s'est concentrée dans l'enceinte du Palacio Real.

J'avais dîné la veille, mercredi, 6 octobre, chez l'un des seigneurs les plus aimables d'Espagne, le marquis de Moral, dont l'hôtel mérite d'être cité pour son bon goût dans Madrid ; la réception avait été toute française : les vins de Bordeaux, de Champagne, de Chypre et du Rhin, en faisaient tous les frais. Nous examinions encore plusieurs objets chinois rapportés au marquis par son frère, des portraits de *manolas*, et des albums, lorsqu'un domestique apporta sur un plat d'argent un papier soigneusement ployé ; ce plat de dessert, c'était le *manifesto*.

Ce *manifesto,* évidemment sorti de la plume de Linage, ne dissimulait en aucune façon la panique du gouvernement espagnol. Il y avait eu dans les provinces un mouvement prononcé en faveur de Christine ; l'acte du régent avouait ces faits ; et ce commencement

d'insurrection, les aveugles eux-mêmes (*ciegos*), ces crieurs jurés des rues, le hurlaient sur toutes les places.

Le mouvement devait éclater simultanément à Pampelune, Vittoria, Bilbao et Madrid; la Navarre se soulevait, le général O'Donnell occupait la citadelle de Pampelune. L'armée s'exprimait déjà librement et hautement, on prétendait même qu'elle n'attendait que le signal. Pour le peuple, il attendait ce que lui promet depuis si longtemps sa constitution, *libertatis dulcedine nondùm expertâ*, comme dit Tite-Live. Plusieurs personnages marquants avaient jugé prudent de fuir Madrid. On parlait de destitutions imminentes dans l'armée; le projet était, dit-on, de réunir la jeune reine Isabelle II à sa mère, et celle-ci devait l'attendre à Pampelune. On se racontait que l'autre jour, et lorsqu'elle allait au Retiro pour y faire sa promenade accoutumée, une estafette du régent était venue donner contre-ordre à sa voiture; Es-

partero craignant sans doute qu'on n'enlevât cette jeune princesse. Dans les circonstances présentes, les moindres bruits avaient de la gravité, aussi les jeunes gens du Lyceo, ce théâtre de la société où Rubini était si impatiemment attendu, commençaient-ils à dire qu'il avait bien fait, et que l'interprète de Bellini, le fier Pirata, le sombre Othello, le triste Edgard, pourrait trouver peut-être à la Puerta del Sol une autre pompe que celle d'un arc de triomphe.

La grandesse, mécontente plus que toute autre classe, était aussi la première intéressée à ce mouvement.

Me trouvant, le matin, chez M. le duc d'Osuna, le représentant de la fashion à Madrid, et qui avait bien voulu me montrer avec une complaisance rare toutes les somptuosités de son hôtel, le duc m'avait dit fort obligeamment :

« — Je ne vous invite pas à dîner ce soir,

il pourrait y avoir des coups de fusil au dessert. »

Le duc d'O.... ne se trompait que d'un jour, les coups de fusil commencèrent le lendemain.

Le soir du *manifesto* publié par le cabinet, la ville était cependant assez calme. La conspiration était prévue en partie, on en parlait sous le manteau il est vrai, mais comme un directeur avancé déjà dans l'étude d'un drame prochain parle de la pièce qu'il compte représenter.

On s'obstine à croire que l'Espagnol conspire sourdement et avec des airs taciturnes; je n'ai vu qu'une seule affaire de ce genre à Madrid, elle était menée avec toute l'étourderie française. Sur les places, dans les cafés, près du brasero comme sous l'œil des espions, chaque Castillan parlait des évènements de Pampelune, mais on ne parlait pas moins, il est vrai, du fameux tenor qui devait

traverser Burgos et Somo-Sierra. Rubini était la préface de Léon.

Le 7 au soir, les destitutions avaient échauffé les têtes, le plan de l'attaque n'était pas encore connu, mais on s'entretenait de Diego Léon et de Manuel de la Concha. Le général espagnol Pezuela était avec eux.

La pluie commençait, une pluie d'Espagne, forte et serrée, qui tintait sur les vitres de chaque maison comme les marteaux d'un harmonica. Vers les huit heures, j'entendis les fusillades... Un domestique français avait été blessé à quelques pas de l'ambassade occupée par notre représentant M. Pageot; les portes se fermaient, la rue d'Alcala voyait passer quelques manteaux fugitifs, on entendait çà et là les pas des chevaux. La situation d'un étranger et même d'un Espagnol pris ainsi au début d'une émeute en flagrant délit de promenade, est à coup sûr très perplexe; les portes une fois fermées, fussent les

portes de sa *fonda* ou de sa maison, il y a cent à parier contre un que nul ne lui ouvrira. J'étais donc chez mon hôte à l'auberge de l'*Amistad* quand j'entendis frapper à coups pressés à la porte de la *fonda;* c'était un pauvre diable d'Anglais qui passait son temps le plus innocemment du monde à regarder les Murillo du musée et les clochers de la Porte du Soleil; il était venu à Madrid, pour je ne sais quelle créance sur la comtesse d'O....., et les escribanos le tenaient dans leurs griffes depuis deux ans. Les coups de fusil tirés aux environs du palais l'effrayaient si fort qu'il n'avait pas osé ouvrir son parapluie malgré l'averse qui tombait à flots; il s'en faisait sans doute une arme défensive. Un quart d'heure se passa en pourparlers avant que l'hôte n'allât lui ouvrir; il entra plus pâle que l'ombre de Banco, dans la salle à manger où nous nous trouvions.

— Eh bien! qu'y a-t-il? qu'avez-vous vu, que savez-vous?

L'Anglais demanda un verre *d'aguardiente* (eau-de-vie), et comme il allait sans doute nous donner quelques détails, les cloches de Madrid sonnèrent tout d'un coup à larges volées. Leur bruit glapissant n'était interrompu que par la riposte des fusillades au Palais, puis, en une seconde, je vis l'hôte courir à une petite échelle qui était là, il l'appliqua contre ses volets scrupuleusement fermés à l'intérieur, et se hasarda à regarder par la seule vitre qui demeurait transparente.

— Les *faroles!* s'écria-t-il tout d'un coup, Manuel, allume vite trois bougies!

Manuel, sorte de majordome établi de la Fonda, obéit aux ordres de son seigneur et sortit.

Ces *faroles* sont de longues bougies, et quelquefois même des torches que la police de Madrid oblige les honnêtes citoyens d'allumer au moment précis de l'émeute. J'en vis apparaître en un clin-d'œil à tous les balcons

comme il se fait chez nous au souffle rapide du gaz; mais, à Madrid, le gaz étant chose inconnue, il faut bien recourir aux *faroles*. Cette illumination de la peur produit un charmant effet. Dans cette longue rue del Caballero di Gratia, tortueuse comme un serpent, je voyais palpiter ces lumières sous les rafales du vent et de la pluie, les unes apportées et fichées dans de longs bâtons par de vieilles senoras qui avaient allumé déjà bien des chandelles pour le bon ordre, d'autres enveloppées de papier rouge ou bleu par les mains de jolies senoritas qui ne ressemblaient pas mal aux vierges folles de l'évangile avec leurs lampes vacillantes. Çà et là, plusieurs de ces étoiles s'éteignaient sous le souffle de la pluie, mais on voyait bien vite quelque honnête Castillan, son mouchoir de nuit sur l'oreille, venant les rallumer avec un soin excessif, car ceux qui ne mettent pas de *faroles* en cas pareil sont notés par la police.

Cependant on continuait à tirer, et l'hôte assurait qu'on tirait du côté de l'hôtel de la Victoire. La résine des torches embaumait la rue comme dans un jour de procession; les patrouilles s'agitaient, piaffaient au galop, ou marchaient au pas, et le *sereno*, sa lanterne en main, n'en continuait pas moins à crier les heures de sa voix flûtée.

« — *Son las doce! El tiempo e sereno!* (1) »

C'était *nublado* (*troublé*) que le brave homme devait dire. Le temps était en effet abominable, et les conspirateurs n'en pouvaient choisir un plus affreux. Il y avait pendant ce tumulte une *criada* (servante) qui se permettait de chanter ceci :

« Con las balas que tira el mariscal Soult
« Hacen las Gaditanas mantillas de tull! » (2)

souvenir assez irrévérencieux et rodomont

(1) Il est minuit, le temps est serein!

(2) Avec les balles que tire le maréchal Soult, les femmes de Cadix s'achètent des mantilles de tulle!

contre la guerre de l'invasion. L'Anglais, qui en était à son cinquième verre d'eau-de-vie, prétendait que l'intention des conjurés était d'attenter à la vie des augustes orphelines, S. M. la reine et l'infante sa sœur. L'hôte, en sa qualité de Basque, déclarait qu'un canon balaierait bien vite toute cette racaille ; il croyait, le digne homme, que le peuple se mêlait de la bagarre ; il fallut que le lendemain vînt le détromper, et, en vérité, il était temps. Il avait armé chacun de ses domestiques comme pour un siège, détachant pour eux tous les instruments de sa panoplie culinaire, les uns se pavanant avec une poêle, d'autres avec des couteaux, celui-ci brandissant un tranchelard, celui-là une pelle à feu.

— Ne me parlez pas d'un Pyrénéen, d'un Français qui tient une auberge en ce pays-ci ! s'écriait-il, autant vaudrait-il monter toutes les nuits au Vigne-Male, ou se jeter dans le Gave de Pierrefite avec une pierre au cou !

Que leur manque-t-il pourtant à ces Espagnols? Ils ont le cigare et le Prado, les cortès et le théâtre du Prince. Mais, patience! il y a bonne garde au palais de la Reine, et demain nous saurons tout par les *hojas volantes!*

Ces *hojas volantes*, ou feuilles volantes, forment pour l'ordinaire une simple page d'impression; c'est une sorte de programme sur lequel se jette le bourgeois de Madrid, mais qui est toujours soumis à la censure de l'édilité. L'hôte se coucha en les attendant après avoir placé deux marmitons en sentinelle à la porte de sa chambre. Il dormit sur sa caisse et près de son livre de recettes, la main droite sur un vieux pistolet rouillé acheté à Saragosse, la gauche sur un rosaire de Nuestra Senora del Carmen que lui avait laissé en gage un Galicien ruiné.

Le lendemain 8 octobre, le vent avait séché la pluie et l'émeute; il y avait un bourdonnement inoui à la Puerta del Sol, vous eussiez dit d'une ruche des abeilles... Ces

pauvres diables d'hallebardiers que le général Pezuela nomme avec tant de vérité *cuidatos* (1), et qui n'étaient qu'au nombre de dix-huit, avaient arrêté toute la conjuration. Le poste qu'ils occupaient dans le palais royal de Madrid devait se voir surpris à l'improviste, par le général Concha et le général Diego Léon ; mais, dès que les hallebardiers se furent retirés et renfermés dans les appartements intérieurs de la jeune reine et de l'infante sa sœur, le général Concha ordonna de cesser contre eux les hostilités. Il ne leur fut plus tiré, de ce moment-là, un seul coup de fusil ; mais, en revanche, ils tirèrent. Les conjurés s'étaient dirigés vers l'appartement des princesses par l'escalier principal, les *alabarderos* eurent deux hommes morts et quelques-uns de blessés. Ce combat nocturne a été court, le feu avait cessé vers trois heures du matin ; Espartero n'est arrivé au pa-

(1) Voir la lettre du général Pesuela dans le *Correio portugez* de Lisbonne, du 13 janvier 1842.

lais qu'à six, suivi de tout son état-major. Le général Concha était descendu lui-même aux écuries de la reine; là il se fit donner un cheval sur lequel il s'échappa. Le colonel Rodriguez, avec deux escadrons de son régiment (les hussards de la princesse), est chargé de le poursuivre. Le brigadier Norzagaray a été pris avec son fils ; le cheval seul que montait Léon a été saisi ; on a trouvé son sabre attaché au pommeau de la selle. Le chef des hallebardiers a été fait colonel et décoré de l'ordre de Saint-Ferdinand seconde classe.

Dans les *Occurencias de esta capital* (feuille publiée le lendemain de l'attaque du palais), le récit du jour s'attache à démontrer l'intention formelle des conjurés ; ils tentaient l'enlèvement des personnes royales : la *sustraccion de las personas reales*. Or, le cabinet français ne pouvait ignorer ce mouvement et la réunion projetée de la reine avec ses filles. Maintenant, comment supposer des

conjurés qui, pour arriver à un coup de main dans le palais, ne s'occupent pas d'abord d'en gagner la garde? Ils avaient pour eux, il est vrai, les quatre-vingt-huit officiers de la garde royale que les destitutions avaient excités la veille à la révolte; la seule parole de Concha et celle de Diego Léon ameutait les autres, mais les chefs de la place les avaient-ils? Léon et Concha connaissaient à merveille les êtres du palais, comment ne s'en assuraient-ils pas? On dit, on affirme que M. Pageot a fait évader le général Concha sous un habit de courrier; Concha, selon nous, devait partager le sort de son frère d'armes le général Diego Léon. C'est de celui-là que Madrid entière s'entretient; on raconte de lui des traits de courage et de grandeur dignes des plus belles pages de notre armée. Concha, le beau-frère du régent, passait pour l'amant de la duchesse de la Victoire; Léon pour celui de la reine Christine; en Espagne, il y a toujours de l'amour là où l'on ne s'attend

qu'à la gloire. On doit fusiller, dit-on, soixante officiers demain ; il y aura sans doute à en rabattre. En attendant, l'attitude de Madrid est curieuse; tout est devenu calme, mais il y a ici beaucoup de visages tristes qui n'osent se montrer. Léon intéresse ici comme un héros de roman, c'est le Cid, c'est Cinq-Mars, c'est le chevalier de Jars, que sais-je? enfin, c'est un gentilhomme et un soldat dont Espartero fut l'ami. Il a été arrêté près de Madrid, non loin de las Rozas, petit village. Je vous donnerai plus tard les détails de cette capture qui réjouit les *exaltados*. Ce soir dimanche 10, c'était l'anniversaire de la naissance de la petite reine; il y avait illumination, c'est-à-dire quelques lanternes de papier assez misérables, car le *lampion* est complètement inconnu ici; imaginez-vous en revanche de grands bras en bois posés aux fenêtres et qui tiennent des cierges comme dans les enseignes. Devant cette illumination si triste, les *faroles* de l'émeute me sont re-

venus à l'idée : c'est un triste bouquet offert à Isabelle II que cette fête à trois jours d'une émeute ; la pauvre petite reine, encore effrayée du tumulte et des balles tirées contre ses fenêtres dans la nuit du 7, a jugé convenable de ne point y assister.

Au théâtre *del Principe*, sa loge était découverte comme si elle eût dû venir ; seulement dans cette loge il n'y avait que son portrait en pied, un portrait d'un ton gris et d'un effet assez triste. Ce portrait, je l'avais vu déjà vingt fois dans Madrid ; mais, dans cette circonstance, il me parut aussi terne, aussi dégradé que le serait un ancien portrait d'infante ; Isabelle y avait la main sur le sceptre et la couronne, tristes jouets dont elle peut connaître maintenant la fatalité ! Deux loges surveillaient la sienne à ce théâtre, celles de *l'ayuntamento*, placées près de sa loge royale, image parfaite de la sujétion constitutionnelle dans laquelle le régent tient la jeune reine. Il y avait fort peu de

monde au spectacle ; le spectacle de Madrid, c'étaient les bulletins de la semaine; ce jour-là même 10 octobre, la citadelle de Pampelune bombardait la ville, la junte des rebelles était formée; Montès de Oca, le général Claveria, Egana, ex-député aux cortès, et autres mécontents la composaient. Le tribunal qui devait juger Diego Léon s'assemblait ; le bruit courait qu'on avait trouvé sur le général une lettre de la reine Christine, qui l'instituait régent du royaume et lui commandait d'aller chercher ses deux filles. Les *exaltados* demandaient sa tête, et prétendaient intimider Espartero qui venait de faire arrêter plusieurs personnes entre lesquelles le jeune duc de San Carlos, que j'avais vu à la course des taureaux trois jours avant la conjuration. Le colonel Fulgosio avait été pris à las Rosas avec Léon, par Rodriguez; les *moderados* et les *christinos*, agités de mille sentiments divers, semblaient conserver encore quelque espoir, mais tous scru-

taient d'avance avec effroi la haine jalouse du Régent contre Léon, dont les lauriers empêchaient le duc de la Victoire de dormir. Le général Diego Léon avait fait demander un confesseur, le père jésuite D. Eduardo José Carasa. Les *nacionales* murmuraient très haut contre lui, et tout le peuple de Madrid contre eux.

Par suite des évènements, aucune lettre, aucun journal n'arrive de l'extérieur à Madrid. Jugez de l'embarras d'un étranger qui attend ici des lettres de crédit sur un banquier! Voilà six jours que les courriers sont arrêtés, le marasme et le silence règnent dans la ville, et cet état de choses menace de se prolonger. Ici, d'ailleurs, l'inquiétude et l'alarme ont ce quelque chose de sombre et de concentré que n'admet point l'apathie mahométane ou le *far niente* de cette Italie si oublieuse et si sensuelle; c'est une terreur morne, égoïste, où chacun ne pense et ne tremble que pour soi. Trois hommes gouver-

nent maintenant à eux seuls la vieille monarchie des Philippe : Linage, Espartero et sir Aston. Pour être juste et vrai, il faudrait inscrire en premier ce dernier nom. Le pouvoir français, qui a offensé si gravement M. Marliani, en lui refusant, à Paris même, *l'exequatur* comme consul espagnol, s'embarrasse peu de son activité italienne ; ici, cependant, tout le monde s'accorde à reconnaître la vivacité dangereuse de M. Marliani vis à vis de l'indolence espagnole. Linage n'en veut pas moins à la France que M. Marliani ; il base cette aversion sur l'arrivée d'un officier envoyé par le maréchal Soult, au quartier-général du régent, avec le titre de commissaire français. Les Espagnols n'aiment pas que le cabinet de France s'immisce dans leurs affaires ; ils en attendent peu d'argent et beaucoup de difficultés.

Le brigadier Caminero, secrétaire du maréchal Rodil l'ancien bras droit de Ferdinand VII, de ce même Rodil que l'on char-

geait en 1830 d'aller repousser à la frontière de la France les attaques des émigrés dont il a fait depuis ses amis, a soustrait, dit-on, à la connaissance du gouvernement un papier écrit qu'il aurait trouvé dans la poche du manteau de Léon, et ce papier eût jeté sans doute un plus grand jour sur cette affaire que chacun commente à sa guise. A Paris on eût déjà fait paraître le portrait de Diego Léon sous toutes les vitres, la lithographie s'en serait reservé le monopole et l'exploitation, ici on tremble trop devant les inquisiteurs ministériels.

J'ai revu l'Anglais qui avait eu tant de mal à se faire ouvrir à la *fonda* le jour de l'émeute, il sortait de chez sir Aston, je ne sais pour quel motif, il ne doute pas que Diego Léon ne doive être fusillé.

— Quel malheur! a-t-il repris seulement en voyant défiler un peloton de soldats près de la carrera de San-Ieronimo, ils vont le fusiller avec de si mauvais fusils!

La misère de l'armée est en effet si réelle, qu'on pourrait avancer que c'est le corps d'état le plus mal tenu, ainsi que je vous l'ai dit.

Sur ces entrefaites, et trouvant les musées eux-mêmes fermés, — celui de peinture et celui de l'Armeria-Réal, — je suis allé rendre visite à une maison dont la noble propriétaire est absente depuis longtemps, c'est la maison de la marquise de V[a] G[a], située dans la petite rue *del Clavel* (la rue de l'Œillet). Les rues de Madrid ont une foule de noms charmants et même botaniques, comme la rue de *los Jardines*, de *las Naranjas*, *del Clavel*, de *la Rosa*, etc. Celle-ci aboutit à une petite place plantée d'arbres, avant laquelle on est en train de démolir le couvent del *Caballero di Gratia* comme une baraque complètement inutile. J'avais souvent rêvé le palais de la Belle au Bois Dormant avec son silence et ses gardes endormis : la maison de la marquise m'a offert la même tristesse. Ses por-

traits étaient recouverts d'une longue gaze verte qu'une petite portière brune et svelte a tirée devant moi. Dans l'un de ces portraits, qui sont loin de valoir celui que notre ami Grevedon a fait d'elle sur sa pierre molle et fine, la marquise est représentée en mantille et avec l'éventail ; dans l'autre, en robe verte et avec le costume parisien. Les chaises de l'appartement inhabité étaient disposées en cercle comme si la tertullia eût dû commencer le soir ; quelques fleurs artificielles jonchaient les vases; il y avait, je crois, un piano ouvert, dont le clavier rendit un son faible et triste quand nos pas touchèrent le parquet. Un boudoir parisien à Madrid est une chose si rare que je me sentais pris d'une mélancolie réelle en voyant le palais sans voir la fée. Les albums étaient encore sur la table, le coussin du chien anglais semblait le pleurer, il y avait dans ce simple appartement un parfum de mélancolie inexprimable... Les persiennes avaient jeté un

bruit sec lorsque la *criada* les ouvrit. Quand nous eûmes tout regardé, M. R. de T. et moi, elle les referma, et tout cet hôtel rentra dans sa nuit.

Il était quatre heures, je secouai ma tristesse en me promenant par la cité. La tour de François Ier, qui se trouve en face de l'hôtel de ville et que l'on voit en descendant la calle Mayor pour se rendre au palais, n'offre à l'œil aucun caractère. On veut, et c'est absurde, que le château de Madrid, bâti, suivant Sainte-Foix par François Ier, dans le bois de Boulogne, ait été construit sur le modèle de celui que ce prince occupait en Espagne; il serait difficile de trouver la moindre ressemblance entre ces deux édifices. On a le droit de mettre encore au rang des traditions populaires le stratagème dont François Ier se servit pour braver dans sa prison même l'orgueil des grands d'Espagne; on veut que ceux-ci, prétendant au salut d'un roi de France, aient fait baisser la porte de

sa chambre, pour s'attribuer l'inclination qu'il serait obligé de faire en sortant ; mais François Ier, au dire de ces mêmes narrateurs, déconcerta leurs mesures ; car, s'avançant vers eux à reculons, il leur fit ainsi une grave irrévérence. Ce sont là de ces contes qui déshonorent deux peuples, celui qui les fait et celui qui les souffre. La noblesse espagnole se conduisit tout autrement à l'égard du prisonnier, et le prisonnier à l'égard de la noblesse espagnole.

Offensées des précautions injurieuses qu'on prenait à l'égard de

« L'homme de Marignan qui brisa trois épées, »

comme dit si bien Victor Hugo, les grands d'Espagne demandèrent à l'empereur qu'il fût prisonnier *sur parole*. Quatre des plus riches et des plus qualifiés s'offrirent pour lui servir de caution. Les dames de Madrid ne restèrent pas en arrière avec la grandesse, leur escadron galant eut le privilège de fran-

chir le seuil de la tour; les danses et les concerts qu'elles y formaient égayaient le prince dont l'évêque d'Osma, le confesseur de Charles-Quint, eut seul le courage de demander la liberté à son maître.

Charles-Quint entacha sa gloire en n'entendant point un langage si haut et si noble; il ne consulta que son inimitié contre un rival, et n'imita point le prince de Galles prodiguant au roi Jean dans une semblable circonstance les soins généreux et les attentions d'un roi. Il ne daigna pas écrire à François Ier, ni le faire visiter de sa part. Mais la nation a vengé le roi captif de cette insolence du roi vainqueur; elle lui fit une cour, et quand la lumière du couchant jetait aux froides murailles de ce cachot sa teinte d'opale et de pourpre, quand les musiques et les belles filles jaunes comme de l'ambre charmaient les heures solitaires du prisonnier, et surtout quand Marguerite, l'aimable duchesse d'Alençon, depuis la reine de Navarre,

consolait elle-même ce noble cœur, il pouvait oublier Pavie et son épée rendue à Lannoy.

Ce fut là pourtant une rude captivité, quand Charles-Quint se résolut enfin à visiter l'homme qui avait refusé ses propositions avec tant de hauteur, celui-ci s'écria : Venez vous voir mourir votre prisonnier ? Charles ne visitait le roi de France que pour obtenir la rançon onéreuse qu'il convoitait, et cette rançon il avait peur de la perdre.

Ce souvenir d'un roi malheureux, cette captivité si lourde pour un Français exilé, ramenaient toutes nos pensées sur Léon ; le fusil de ces hommes tant de fois conduits par ce chef à la victoire allait-il se tourner contre lui dans quelques jours ! un soldat d'Espagne, un rebelle devenu roi, sacrifierait-il à sa jalousie un soldat devenu rebelle? Sous le régime du sabre ou sous celui de la guillotine, l'Espagne est une victime qui intéresse les peuples : elle ressemble encore pour nous qui n'avons pas renié toutes nos illusions, à

ces belles esclaves jetées dans Rome aux bêtes du cirque. En attendant que Dieu intervienne entre ces deux forces en présence, la nation et la constitution nouvelle, Madrid présente le spectacle que suit l'émeute, celui d'une ville en état de siège; on ne laisse entrer ni sortir de la ville sans permission, et le pouvoir militaire profite seul de la crise. Un *miliciano* a trouvé plaisant de percer avec son sabre le ventre d'un Galiego qui posait un pont sur des roulettes, afin de faciliter aux piétons le passage d'un ruisseau. Ces exaspérations violentes sont non seulement impunies, mais on n'en recherche pas même les auteurs. Et voilà les suites de l'alliance contractée, en 1840, avec le pouvoir militaire; voilà où en est tombé le peuple auquel ses colonies rendaient autrefois les respects dûs à son Dieu!

FIN DU PREMIER VOLUME.

